This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06932844 5

James Lenox.

GW

DGW
Law Library

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
RUE DES NOYERS, N° 8.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1823 ET 1824, AVEC DE NOMBREUSES CORRECTIONS ET QUELQUES ADDITIONS.

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

DÉPOT DU MÉMORIAL, RUE DE GRENELLE-S.-HONORÉ, N° 29;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
BÉCHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
RORET, RUE HAUTEFEUILLE, AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

DES SOMMAIRES DU SEPTIÈME VOLUME.

page

Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo-Formio ; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le Comte d'Entraigues. 9

Un rêve de l'Empereur. 26

Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène. 27

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti. — Général Maison. 30

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations ; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous ; observations de l'Empereur. — Notre esclavage consommé. 34

Anecdotes sur Siéyes ; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable. 48

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M^me^ Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe. 61

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur. 68

Romans de M^me^ de Genlis. 71

Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous. 73

Expédition de Saint Louis en Égypte. — Nos femmes auteurs ; M^me^ de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit. 75

page

Soin des blessés aux armées, le baron Larrey ; circonstance caractéristique. 80
L'Empereur accepte mes quatre mille louis. 86
Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan. — Sur la guerre de Russie ; vues et intentions de Napoléon. — Instructions officielles. — Notes de Napoléon. 88
Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domestiques. 117
Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le Souverain. 121
L'Empereur, toujours souffrant, manque de médicamens. — Guerres d'Italie par Servan. — Mme de Montesson. 125
L'Empereur continue d'être très-souffrant. — Circonstances caractéristiques. 129
Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour mémoire non payé. — Sur l'impopularité. 132
L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui, le premier, nous appelle la grande nation. 135
Affaissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre ; les pontons, etc. 137
Anvers ; grandes intentions de Napoléon à son égard ; est une des causes de sa chute. — Généreux sentimens qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes ; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'Empire, en 1813. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon. 154
L'Empereur très-souffrant ; mélancolie. — Anecdotes de gaîté. — Deux aides-de-camp. — Échauffourée du général Mallet. 185
Continuation de souffrances et de réclusion. — Eût dû mourir à Moscow ou à Waterloo. — Éloge de sa famille. 192

page

La géographie, passion du moment. — Mon Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres, vrai piége à rats. — Anecdotes apprises des Anglais; lettre de Sainte-Hélène, etc. 197

Situation physique de la Russie; sa puissance politique; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique; compagnies ou commerce libre. — Les crénaux contre les métiers, etc. — M. de Suffren. — Sentimens de l'Empereur pour la marine. 206

Organisation impériale; préfets, auditeurs au Conseil d'État; motifs des gros appointemens; intentions futures, etc., etc. 228

La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies d'Eschyle et de Sophocle, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La Médée de Sénèque; singularité. 236

L'Empereur beaucoup mieux. — Lui sauter! — M^me^ R..... de Saint-J... d'A.... — Les deux impératrices. — Dépenses de Joséphine; mécontentement de l'Empereur; anecdotes caractéristiques de l'Empereur. 245

Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez plus audacieux que Napoléon. — Détails sur la princesse Charlotte de Galles, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, etc. 251

Divers objets bien importans. — Négociation d'Amiens; début du Premier Consul en diplomatie. — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte. 257

L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de 1815. — Thémistocle. — A un moment la pensée, dans la crise de 1814, de rétablir lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron Fain sur la crise de 1814. — Abdication de Fontainebleau; particularités. — Traité de Fontainebleau, etc. 277

L'épée du Grand-Frédéric. — On espère que le

page

Lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du Gouverneur; il m'enlève mon domestique. — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché. 325

Nouvelles occupations de l'Empereur. — Sur les grands capitaines; la guerre etc., etc. — Ses idées sur diverses institutions pour le bien être de la société. — Avocats. — Curés. — Autres objets. 334

L'Empereur change de manière à nous affecter. — Le Gouverneur nous environne de fortifications. — Terreurs de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque. — Mme Récamier et un prince de Prusse. 354

Les ministres anglais actuels; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries; honorables exceptions. — Sentimens de Napoléon pour ceux qui l'ont servi. 360

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. — Le père d'un de ses aides-de-camp. — Ordures de Paris. — Roman abominable. — Sur les joueurs. — Famille La Rochefoucault, etc. 380

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. — Dires épars; notes perdues. 388

Sur les difficultés de l'histoire. — Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghein. 411

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien, cause de ma déportation. 440

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

4 *Point de vue d'ou Napoléon considerait le tom*

5 *Longwood vu de Balcomb's Cottage (Voyez n*

6 *Champ où Napoléon a labouré un sillon.*

7 *Hutt's gate première habitation du Grand*

8 *Maison Robinson, demeure de la nymphe*

MÉMORIAL
DE S^TE-HÉLÈNE.

Lundi 10 Octobre 1816.

Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo-Formio; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le Comte d'Entraigues.

Nous étions convenus de nous réunir tous ce matin chez le Grand-Maréchal pour conférer sur ce que le Gouverneur venait de nous transmettre, afin d'adopter un parti uniforme. Je me suis trouvé incommodé, je n'ai pu m'y rendre. Je lui ai écrit mon opinion ; je lui ai mandé que, dans une situation aussi délicate, j'avais beau faire, je ne pouvais arriver à aucune conclusion positive ; je trouvais toujours o = o.

En effet, le point était des plus difficiles et des plus graves. Il s'agissait de se soumettre à des restrictions nouvelles, de se placer sous la dépendance du Gouverneur, qui en abusait

d'une manière indigne, se conduisait vis-à-vis de l'Empereur sous les formes les plus indécentes, et annonçait que tout cela pouvait et devait croître encore, enfin il ne s'agissait de rien moins que de se trouver exposé à être immédiatement arraché d'auprès de l'Empereur, renvoyé au Cap, et de là en Europe.

D'un autre côté, l'Empereur, indigné des vexations dont on nous accablait à cause de lui, ne voulait pas que nous nous y soumissions davantage. Il exigeait que nous le quittassions plutôt tous, que nous retournassions tous en Europe témoigner que nous l'avions vu ensevelir tout vivant.

Mais était-il en notre pouvoir de supporter une pareille idée? La mort nous eût paru préférable à nous séparer de celui que nous servions, que nous admirions, que nous aimions, auquel nous nous attachions chaque jour davantage, et par ses qualités personnelles, et par les maux que l'injustice et la haine accumulaient sur sa tête. Voilà quel était le véritable état de la question. Nous étions déchirés, et ne savions à quoi nous résoudre. Je terminais ma lettre en disant que

si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le Gouverneur me présenterait; que si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le Gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail : il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres intéressans pour le portrait et le caractère du premier négociateur autrichien, M. *de Cobentzel*, que Napoléon surnomma dans le temps l'*ours du Nord*, à cause du grand rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

« M. de Cobentzel était en ce moment, disait » l'Empereur, l'homme de la monarchie autri- » chienne, l'âme de ses projets, le directeur de » sa diplomatie. Il avait occupé les premières » ambassades de l'Europe, et s'était trouvé long- » temps auprès de Catherine, dont il avait capté » la bienveillance particulière. Fier de son rang » et de son importance, il ne doutait pas que la » dignité de ses manières et son habitude des » cours ne dussent écraser facilement un général » sorti des camps révolutionnaires : aussi aborda- » t-il le général français, observait Napoléon, » avec une certaine légèreté ; mais il suffit de » l'attitude et des premières paroles de celui-ci » pour le remettre aussitôt à sa place, dont, au » demeurant, il ne chercha jamais plus à sortir. »

Les conférences languirent d'abord beaucoup, M. de Cobentzel, suivant la coutume du cabinet autrichien, se montra fort habile à traîner les choses en longueur. Cependant le général français résolut d'en finir. La conférence qu'il s'était dit devoir être la dernière fut des plus vives ; il en arriva à mettre le marché à la main ; il fut refusé. Se levant alors dans une espèce de fureur,

il s'écria très-énergiquement : « Vous voulez la » guerre? eh bien! vous l'aurez; » et saisissant un magnifique cabaret de porcelaine, que M. de Cobentzel répétait chaque jour avec complaisance lui avoir été donné par la grande Catherine, il le jeta de toutes ses forces sur le plancher, où il vola en mille éclats. « Voyez, s'écria-t-il » encore, eh bien! telle sera votre monarchie » autrichienne avant trois mois, je vous le pro- » mets; » et il s'élança précipitamment hors de la salle. M. de Cobentzel demeura pétrifié, disait l'Empereur; mais M. *de Gallo*, son second, et beaucoup plus conciliant, accompagna le général français jusqu'à sa voiture, essayant de le retenir; « me tirant force coups de chapeau, disait l'Em- » pereur, et dans une attitude si piteuse, qu'en » dépit de ma colère ostensible, je ne pouvais » m'empêcher d'en rire intérieurement beau- » coup. »

M. de Gallo était l'ambassadeur de Naples à Vienne; il y avait conduit la princesse de Naples, seconde femme de l'Empereur François, dont il possédait toute la confiance et qu'il gouvernait; elle, à son tour, gouvernait son mari, de sorte

que M. de Gallo jouissait d'un fort grand crédit à la cour de Vienne. Aussi quand l'armée d'Italie, marchant sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon, bien au fait de toutes les circonstances, se promit d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé de décliner son nom, lui répondit qu'il était le marquis de Gallo, chargé de la part de l'Empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. « Mais, dit Napo-» léon, votre nom n'est point allemand?—Il est » vrai, répondit M. de Gallo, je suis ambassadeur » de Naples.—Et depuis quand, répliqua sèche-» ment le général français, ai-je à traiter avec » Naples? Nous sommes en paix. L'Empereur » d'Autriche n'a-t-il donc plus chez lui aucun » des négociateurs de la Vieille Roche? Toute la » vieille aristocratie de Vienne est-elle éteinte? »

M. de Gallo épouvanté que de pareilles observations arrivassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon, radouci, lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse; il en tira tout ce qu'il voulut, et quand il fallut se séparer, M. de Gallo lui demanda, en attitude de suppliant, s'il pouvait espérer d'être accepté pour négociateur, et s'il devait aller chercher des pleins pouvoirs à Vienne. Napoléon n'avait garde de le refuser; il venait de prendre un avantage qu'il ne perdit jamais. M. de Gallo, devenu plus tard, par la suite des événemens que tout le monde connaît, ambassadeur de Naples auprès du Premier Consul, et même celui de Joseph auprès de l'Empereur Napoléon, lui parlait quelquefois de cette scène, lui avouant naïvement que de sa vie personne ne l'avait autant effrayé.

Clarke était le second négociateur français, comme M. de Gallo était celui de l'Autriche.

« Clarke, disait l'Empereur, avait été envoyé » en Italie par le Directoire, qui commençait à

» me croire dangereux : il l'avait chargé d'une » mission apparente et publique ; mais il avait » l'ordre secret de m'observer, de s'assurer même » si, au besoin, il y aurait possibilité de me faire » arrêter ; et comme il y aurait eu peu de sûreté » à s'adresser aux officiers de mon armée à cet » égard, les premières informations se prirent » auprès du Directoire cisalpin, qui répondit » qu'on devait s'éviter toute peine sur ce point, » et n'y plus songer.

» Dès que je fus informé des véritables instruc- » tions de Clarke, j'abordai franchement le sujet » avec lui : il m'importait peu qu'on rendît des » comptes, disais-je. Il ne tarda pas à s'en con- » vaincre. Sa mission en Autriche, repoussée par » cette puissance, je lui offris de le faire tra- » vailler, et il me resta ; depuis, je n'ai cessé » d'en prendre soin, suivant ma coutume, bien » qu'au fond nous n'eussions peut-être pas une » grande sympathie ; et je l'aurais indubitable- » ment repris lors de mon retour, si je l'eusse » retrouvé dans les rangs avec les autres : on sait » que je me défaisais difficilement de ceux avec » qui j'avais commencé ; quand on s'était une fois

» embarqué avec moi, je ne savais pas ce que » c'était que de jeter quelqu'un à la mer; il me » fallait y être forcé. Son premier talent était » d'être grand travailleur. »

Après brumaire, Clarke se trouva naturellement près du Premier Consul, comme aide-de-camp ou autrement. Il y avait alors moins d'étiquette au palais, les attributions étaient moins distinctes, on y vivait beaucoup plus en famille. L'entourage du Consul formait une table commune : Clarke y eut quelques querelles; il était très-susceptible, fort pointilleux. Quelque chose en ayant rejailli jusque sur le Premier Consul même, celui-ci le nomma à l'ambassade de Florence auprès de la reine d'Etrurie. Le poste était charmant en lui-même; mais c'était une disgrâce. Clarke sollicita long-temps et de toute manière pour être rappelé. Cet heureux moment arriva; mais son épreuve n'était pas finie. Le Premier Consul lui parlait peu, le faisait courir aux Tuileries, à Saint-Cloud, au camp de Boulogne, ne s'expliquait point, ne lui accordait rien. Clarke, au désespoir, confiait à quelqu'un qu'il ne lui restait plus qu'à aller se jeter dans la Seine, ne

pouvant supporter plus long-temps l'apparence du mépris et le dénuement de sa situation. Il en était là quand tout-à-coup il lui arriva, et au même instant, de se trouver nommé secrétaire du cabinet topographique, conseiller d'État, et autre chose encore, lui composant un traitement peut-être de soixante à quatre-vingt mille francs. C'était là le faire de Napoléon; il est connu que son premier bienfait en amenait presque toujours immédiatement beaucoup d'autres. Dans ces cas, il ne donnait pas, il accablait; mais encore fallait-il savoir profiter de cet instant : il pouvait être sans bornes ou s'évanouir sans retour.

J'avais beaucoup connu le général Clarke à titre d'ancien camarade de l'école militaire. Dans le temps, il m'a raconté que quelques jours avant la bataille d'Iéna, l'Empereur, sous la dictée duquel il venait d'écrire une foule d'ordres et d'instructions, s'était mis à causer familièrement, tout en marchant dans sa chambre, et qu'il avait dit : « Dans trois ou quatre jours nous » donnerons une bataille que je gagnerai : elle » me portera au moins à l'Elbe, et peut-être à

» l'Oder. Là, je donnerai une seconde bataille, » que je gagnerai de même. Alors...., alors...., » dit-il d'un air méditatif, et la main sur le » front..... Mais c'est assez, ne faisons point de » romans..... Clarke, dans un mois vous serez » Gouverneur de Berlin, et l'Histoire vous citera » comme ayant été, dans la même année, et » dans deux guerres différentes, Gouverneur de » Vienne et de Berlin, c'est-à-dire, des monar- » chies d'Autriche et de Prusse. Et à propos de » cela, ajouta-t-il, en riant, que vous a donné » François, pour avoir gouverné sa capitale? — » Sire, rien du tout. — Comment, rien du tout? » c'est bien fort! Eh bien! c'est donc à moi à » payer sa dette. Et il lui donna une assez forte » somme pour acheter, autant que je puis me le » rappeler, un hôtel à Paris, ou une maison de » campagne dans les environs. »

Du reste, il est à remarquer que les événemens dépassèrent même les combinaisons de Napoléon : il ne donna qu'une bataille ; le dix-septième jour il était dans Berlin, et il se trouva porté jusqu'à la Vistule.

« Clarke, disait Napoléon, avait la manie des

» parchemins; il passait une partie de son temps,
» à Florence, à rechercher ma généalogie; il
» s'occupait aussi beaucoup de la sienne, et était
» venu à bout de se persuader, je crois, qu'il était
» le parent de tout le Faubourg St-Germain. Nul
» doute qu'il ne se croie aujourd'hui beaucoup
» plus relevé d'être le ministre d'un Roi légitime,
» que d'avoir été celui d'un Empereur parvenu.
» Il jouit dans ce moment, dit-on, d'une grande
» faveur, je lui en souhaite la durée: elle a com-
» mencé peu de jours avant mon arrivée à Paris,
» au moment où la cause du Roi était désespérée;
» il aura trouvé beau d'accepter un ministère,
» quand tout paraissait perdu. Je n'ai rien à dire
» contre, cela peut avoir son beau côté; mais il
» faut avoir des convenances, et il en a manqué.
» Toutefois je lui pardonne facilement ce qui me
» concerne..... Plus d'une fois, en 1813 et en
» 1814, on essaya de m'inspirer des doutes sur
» sa fidélité; je ne m'y arrêtai jamais: je l'ai tou-
» jours cru probe et honnête; » et les intimes du duc de Feltre peuvent attester que Napoléon n'était que juste dans l'opinion qu'il avait prise des sentimens de son ministre.

Le duc de Feltre, en rendant compte à l'Empereur de l'arrivée de M. le Comte d'Artois en Suisse, lui conseillait de faire la paix. L'Empereur lui répondit, sous la date du 22 février 1814, « . . . . . Quant au conseil que vous me » donnez de faire la paix, c'est trop ridicule; » c'est en s'abandonnant à de telles idées qu'on » gâte l'esprit public. C'est du reste me supposer » bien fou ou bien bête, que de croire que si je » pouvais faire la paix, je ne la ferais pas.

» C'est à cette opinion, que je peux faire la » paix depuis quatre mois, mais que je ne le » veux pas, que sont dus tous les malheurs de » la France. Je croyais mériter qu'on m'épargnât » au moins la démonstration de pareils senti- » mens. »

L'Empereur revenant à l'époque de Campo-Formio, s'est arrêté sur le comte d'Entraigues, son arrestation, les papiers qu'on lui saisit, les grandes découvertes qu'ils fournirent, l'indulgence avec laquelle il le traita, la déloyauté dont il en fut payé, etc., etc., etc.

Le comte d'Entraigues, homme de beaucoup d'esprit, intrigant et doué d'avantages extérieurs,

avait acquis une certaine importance au commencement de notre révolution; membre du côté droit de la Constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise sous un titre diplomatique russe, au moment où nous menacions cette ville; il y était l'âme et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et fut pris avec tous ses papiers. Le général en chef nomma une commission spéciale pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'ils découvrirent: on y trouva entre autres toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi: le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, s'écriait avec indignation Napoléon, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur.

Le comte d'Entraigues, une fois ses secrets découverts, s'exprima avec tant de franchise et d'adresse, que Napoléon, croyant l'avoir gagné,

ou plutôt se laissant gagner lui-même, le traita avec la dernière indulgence; le défendit contre le Directoire, qui insistait pour le faire fusiller, et le laissa libre, sur parole, dans Milan. Quelles ne furent pas sa surprise et son indignation d'apprendre un matin que M. d'Entraigues venait de s'évader en Suisse, et publiait un libelle infâme contre lui, lui reprochant les mauvais traitemens qu'il en avait reçus, se plaignant d'en avoir été mis au fers. Cette imposture causa un tel scandale, que plusieurs diplomates étrangers, qui avaient été témoins du contraire, le témoignèrent spontanément dans une déclaration publique.

Ce comte d'Entraigues, aussi tard que 1814, je crois, est mort en Angleterre d'une manière affreuse; assassiné par son valet de chambre, à la vue de sa femme, la célèbre chanteuse Sainte-Huberti. *

* Voici ce qu'on lit dans une publication récente. « Le » comte d'Entraigues fut assassiné le 22 juillet 1812, au » village de Barnes, près Londres, par son valet de » chambre, nommé Lorenzo, qui lui-même fut trouvé » mort près de son maître. Il avait blessé gravement aussi

Pichegru se trouvait précisément alors à la tête du Corps-Législatif et à peu-près en guerre ouverte avec le Directoire. On juge de quel prix furent pour celui-ci des pièces aussi graves et aussi authentiques contre ses adversaires. Cette découverte influa beaucoup sur le parti que prit Napoléon dans les affaires de fructidor; ce fut une des principales causes qui déterminèrent sa fameuse proclamation, laquelle amena le triomphe du Directoire.

Desaix, qui servait sous Moreau dans l'armée

» Mme d'Entraigues. Ce double assassinat fut commis » au moment où ses maîtres allaient monter en voiture. » Le cocher, seul témoin, fit une déposition qui ne parut » pas claire. Le Jury anglais constata le crime sans pou- » voir punir le coupable, qui passa pour s'être suicidé » lui-même. Mais on prétendit que le procès fut fait avec » négligence, et l'on crut que Lorenzo avait été tué par » l'ordre de ceux qui l'employaient. On supposa que le » comte d'Entraigues était dépositaire des secrets les plus » importants (ce qui n'est pas douteux), et que de hauts » personnages qui redoutaient son indiscrétion, le firent » assassiner. Le gouvernement anglais s'empara de tous » ses papiers, et ce qui fit croire qu'il avait d'autant plus » d'intérêt à les saisir, c'est qu'il ne les a point rendus au » fils du comte, et qu'il en a soigneusement dérobé la » connaissance. »

du Rhin, ayant profité de l'armistice pour venir faire connaissance avec le général en chef de l'armée d'Italie, qui lui inspirait la plus vive admiration, se trouvait auprès de Napoléon à peu près vers le temps de cette grande circonstance. Napoléon lui ayant fait confidence de la trahison de Pichegru, Desaix répondit : « Mais nous le » savions sur le Rhin il y a plus de trois mois. » Un fourgon enlevé au général Klinglin nous a » livré toute la correspondance de Pichegru avec » les ennemis de la république. — Mais Moreau » n'en a-t-il donc donné aucune connaissance au » Directoire ? — Non. — Eh bien ! c'est un crime, » s'écria Napoléon : quand il s'agit de la perte » de la patrie, le silence est une complicité. » On sait que plus tard, quand Pichegru eut succombé, Moreau en donna connaissance au Directoire, en l'accompagnant d'une réprobation injurieuse, ce qui était un nouveau tort, disait Napoléon. « En ne parlant pas plus tôt, il avait trahi la » patrie ; en parlant aussi tard, il accablait un » malheureux. »

Vendredi 11. — Samedi 12.

Un rêve de l'Empereur.

Aujourd'hui l'on a reçu six mille francs de l'argenterie brisée. C'est ce que l'Empereur a estimé indispensable pour suppléer à nos besoins journaliers de chaque mois, et il a ordonné de répéter cette opération en conséquence.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant et très-affaissé : il n'a paru au milieu de nous qu'à l'heure de son dîner. Il a été fort peu causant, n'a point travaillé. J'ai été une grande partie du jour avec lui dans sa chambre. Il est revenu souvent sur notre situation vis-à-vis du Gouverneur. Il m'a dit sur ce sujet des choses bien remarquables. . . . . .

. . . . . .

Après dîner l'Empereur est revenu sur un rêve qu'il avait eu, disait-il, dans la nuit. Une dame avec laquelle il avait eu peu de relation (M^me^ Clarke, duchesse de Feltre), lui avait apparu, lui avait dit qu'elle était morte, et avait ajouté beaucoup de particularités suivies et raisonnables. « Elles avaient été si claires, si positives, disait

» l'Empereur, que j'en ai été frappé; si bien que, » si je venais à apprendre que cette dame est » morte en effet, mes idées naturelles en seraient » renversées; je serais obligé de me rendre, et » de faire, a-t-il dit en riant et regardant l'un de » nous, comme ceux qui croyent aux rêves et » aux revenans. »

L'Empereur avait peu mangé, il était abattu et visiblement très-souffrant; il s'est retiré presque aussitôt, et sa démarche nous affectait beaucoup. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer combien il changeait.

Dimanche 13.

Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène.

Sur les dix heures l'Empereur est entré chez moi. Il a entr'ouvert la porte de ma chambre à coucher, se récriant sur ma paresse. Il m'a surpris les pieds dans l'eau. J'étais souffrant. J'ai couru bientôt le rejoindre sous la tente, où il a voulu déjeûner. Il m'a dit avoir ordonné des notes relatives aux nouvelles restrictions, afin de ne pas laisser passer condamnation sur nous sans

créer du moins une espèce de responsabilité pour ceux qui exécutent. De là il est passé à calculer les lots d'argenterie qui restent à vendre, et le temps que cela peut nous faire vivre; et comme je répétais mes offres, en lui disant qu'il était pourtant bien dur qu'il se privât de son argenterie, il a répondu : « Mon cher, dans quelque » position que je me trouve, jamais ces objets de » luxe ne sont rien pour moi; et quant aux autres, » au public, la simplicité sera toujours mon plus » bel ornement. » Et de là il est passé à dire qu'il avait d'ailleurs la ressource du prince Eugène, qu'il avait même envie de lui faire écrire une note pour lui demander le crédit nécessaire à sa subsistance, quand l'argenterie serait épuisée, et le charger dès cet instant de lui faire parvenir à Sainte-Hélène, les livres essentiels qu'on avait négligé de lui envoyer de Londres, et quelque peu de vin soigné, dont il avait besoin comme remède. « Quoique pour le vin, a-t-il continué, » ceux qui ne nous aiment pas, en Europe, ne » manqueraient pas de dire que nous ne songeons » ici qu'à boire et à manger. » Et il a répété à ce sujet qu'il n'éprouvait nul embarras de s'adresser

à son fils Eugène, qui lui devait tout, qui tenait de lui son état et toutes ses richesses, que ce serait lui faire injure que de douter un instant de son empressement, ayant d'ailleurs à exercer sur lui des reprises pour dix à douze millions peut-être.

A déjeûner, il a fait venir le Polonais qui doit bientôt nous quitter. Plus tard il a voulu se mettre au travail; mais il se sentait fort assoupi et s'est endormi à plusieurs reprises. Il a gagné sa chambre pour se livrer tout à fait au sommeil, me donnant rendez-vous à une heure de là pour travailler à l'anglais; mais il a continué à être dans le même état d'assoupissement, qu'il n'a interrompu que par un bain très-prolongé, suivant sa coutume; et comme il les prend très-chauds, on a lieu de s'étonner qu'ils ne lui soient pas très-nuisibles.

Il a peu dîné, se plaignait de vieillir beaucoup, de dormir mal et irrégulièrement. Il a causé assez long-temps sur les ballons, a ri de toutes les biographies qui s'obstinaient à le faire escalader, l'épée à la main, le ballon de l'école Militaire, et a cité, comme un véritable prodige, la singu-

larité du ballon lancé le jour de son sacre, qui alla tomber en peu d'heures dans les environs de Rome, et porter aux habitans de cette grande ville des nouvelles de leur souverain et de la cérémonie qu'il venait d'accomplir.

Il a essayé de nous lire du Don Quichotte; mais s'est arrêté au bout d'une demi-heure: il ne peut désormais lire guère plus long-temps. Sa santé s'altère visiblement. Il me répète souvent que nous sommes bien vieux, qu'il l'est encore bien plus que moi; et ces mots pour lui disent beaucoup.

Lundi 14.

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc. — Général Maison.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal a envoyé au Gouverneur les nouvelles déclarations qu'on avait exigées de nous, nous les avons rédigées uniformément et de la teneur suivante:

« Je, soussigné, déclare par la présente que » mon désir est de rester dans l'île de Sainte-

» Hélène et de partager les restrictions imposées » à l'Empereur Napoléon personnellement. »

J'ai été vers une heure trouver l'Empereur dans sa chambre, je lui ai rendu compte de quelques commissions très-particulières. . . .

. . . . . .

Il travaillait sur un livre d'administration de la France ; il le trouvait très-mal fait, et s'écriait que depuis qu'il fouillait dans ces livres modernes, il ne trouvait que des livres de spéculation faits à l'entreprise et commandés par les libraires. Le monde était menacé, disait-il, d'un débordement de mauvaise librairie, et il ne voyait pas trop de remède à ce fléau.

Il a fait sa toilette, et de là est passé au salon, où il a lu quelques gazettes anglaises et quelques lignes du Télémaque. Il avait peu de goût au travail, il se montrait fatigué et ennuyé. Il l'a interrompu, et la conversation est devenue très-particulière sur des sujets qui le touchaient de près, et qu'il a terminés en répétant plusieurs fois : *Triste race humaine !....*

Plus tard, dans un autre moment de conversation, l'Empereur, passant en revue un grand

nombre de personnes connues sur lesquelles il donnait son opinion, s'est arrêté sur une qu'il a peinte comme une des plus immorales et des plus abjectes. Or, elle se trouvait précisément de ma connaissance, et je me suis récrié sur ce qu'elle était tout l'opposé de cela; et comme je la défendais avec chaleur, l'Empereur m'a interrompu disant : « Je vous crois, mais on me l'avait peinte de la sorte. Et bien qu'en général » je me fusse fait la loi d'écouter avec défiance, » cependant vous voyez qu'il s'en grave toujours » quelque chose dans l'esprit. Peut-il y avoir de » ma faute? Quand je n'avais nul motif particulier de vérification, quel redressement me demeurait? Et voilà, a-t-il continué, le résultat » inévitable des commotions civiles : il est toujours deux réputations, selon les deux couleurs. » Que d'absurdités, que de contes ridicules se » sont attachés aux personnages qui ont figuré » dans notre révolution! * Vos salons sont-ils

---

* Je profite de l'occasion pour redresser ici une erreur précisément de cette nature. Vol. IV, page 250, on lit *que M. Monge* monta à la tribune des Jacobins, et dé-

» pleins d'autre chose? Moi, n'en suis-je pas un » assez bel exemple? Et après moi, qui, au fait, » aurait droit de se plaindre? Cependant je le » proteste, soit par nature, soit par réflexion, » jamais rien de tout cela n'influença mon hu- » meur, ou n'altéra aucune de mes détermina- » tions, etc., etc. »

Et puis, passant en revue un grand nombre de généraux, il s'est arrêté sur le général Maison, disant : « Ses manœuvres autour de Lille, dans » la crise de 1814, avaient attiré mon attention, » et l'avaient gravé dans mon esprit. Il n'était » pas avec nous en 1815, qu'est-il devenu? Qu'a- » t-il fait à cette époque? m'a-t-il demandé. » Mais je n'ai pu répondre, je ne le connaissais pas, etc., etc.

---

clara, etc., etc., etc. Or, les amis, les intimes, les parens de ce savant estimable et si distingué, sont venus m'affirmer qu'il était notoire à tous ceux qui le connaissaient qu'il n'avait jamais paru aux Jacobins, qu'il n'avait jamais pris la parole dans aucune assemblée publique, etc., etc. Je me fais un vrai plaisir de la consigner ici, parce que rien ne me rend plus heureux que de servir à manifester une vérité.

Mardi 15.

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observations de l'Empereur. — Notre esclavage consommé.

Depuis quelque temps il m'est impossible de dormir, j'ai passé la nuit entière sans clorre l'œil. Sur les huit heures, comme j'essayais de sommeiller, le Grand-Maréchal est entré dans ma chambre pour me dire que le Gouverneur avait renvoyé nos déclarations, et venait, le jour même, nous faire signer précisément celle qu'il avait envoyée pour modèle, qui ne différait de la nôtre que par la qualification d'Empereur donnée par nous à Napoléon, tandis qu'on voulait nous le faire appeler simplement *Bonaparte*.

De là, le Grand-Maréchal s'est rendu chez l'Empereur, qui m'a fait demander presque aussitôt. En entrant dans sa chambre, je l'ai vu marchant à grands pas, et s'exprimant avec beaucoup de chaleur. Nous étions tous réunis.

« Les outrages, disait-il, dont on abreuve » journellement ceux qui se sont voués à ma

» personne, ces outrages qu'on semble vouloir » multiplier bien davantage encore, forment un » spectacle que je ne dois ni ne peux supporter » plus long-temps. Messieurs, il faut me quitter, » vous éloigner; je ne saurais vous voir vous » soumettre aux restrictions qu'on veut vous im- » poser, et qu'on accroîtra demain. Je veux de- » meurer seul. Allez en Europe, vous y ferez » connaître les odieuses menées dont on use » envers moi; vous direz m'avoir vu descendre » vivant dans le tombeau. Je ne veux pas qu'au- » cun de vous signe cette déclaration telle qu'on » vous l'impose, je vous le défends. Il ne sera pas » dit qu'on se sera servi des mains qui sont à » moi, des mains dont je dispose pour me dé- » grader. Si l'on vous renvoie pour le refus d'une » pure et sotte formalité, c'est qu'on vous ren- » verrait demain pour un motif aussi léger, c'est » qu'on est résolu de vous éloigner en détail. » Eh bien, je préfère vous voir éloigner en masse; » peut-être puis-je, dans ce sacrifice, entrevoir » quelque résultat. » Et il nous a congédiés. Nous sommes sortis consternés.

Peu d'instans après, l'Empereur m'a fait rap-

peler. Il se promenait dans la longueur de ses deux petites pièces. Sa voix était devenue douce, même caressante. Jamais je ne lui avais vu plus d'abandon. Je m'en sentais ému. « Eh bien, mon » cher, m'a-t-il dit, je vais donc me faire ermite. » — Eh ! Sire, ai-je répondu avec quelque atten- » drissement, ne l'êtes-vous pas déjà? Car, de » quelle utilité, de quelle ressource sommes- » nous pour vous? Nous n'avons ici que des » vœux ; mais s'ils sont peu pour votre consola- » tion, ils sont tout pour notre bonheur. Notre » situation, en ce moment, est la plus affreuse » qui se puisse concevoir, parce que, dans la » question qui s'agite, et pour la première fois » peut-être, nous ne nous trouvons plus du même » côté que Votre Majesté : elle nous parle raison, » et nous n'obéissons qu'au sentiment. Il n'y a » rien à répondre à votre raisonnement de tout- » à-l'heure ; votre détermination vous ressemble » tout à fait, elle n'étonnera personne ; mais » l'exécution est au-dessus de nos forces. L'idée » de vous laisser ici, de vous savoir seul dans la » nature, dépasse en douleurs toutes les bornes » de notre imagination. — Voilà pourtant ma

» destinée, a répondu tranquillement l'Empe-
» reur, et je dois m'attendre à tout; mais mon
» âme est de force à répondre à tout..... Ils me
» feront mourir ici, c'est certain. — Sire, l'acte
» que vous nous commandez ne saurait entrer
» dans l'esprit d'aucun de nous. Aussi, pour moi,
» je parlerai jusqu'au bout, comme a fait Votre
» Majesté, je me défendrai sur ce point jusqu'à
» extinction; mais j'agirai différemment. »

L'Empereur s'est assis, m'a fait asseoir auprès de lui : il se sentait fatigué, disait-il, et a demandé son déjeûner; il me l'a fait partager. Depuis long-temps je ne dînais presque plus avec lui : il m'en avait dit la raison, et me l'avoir dit était une plus grande faveur encore. Au moment du café, il ne se trouvait pas de tasse pour moi, Marchand allait sortir pour en chercher une. « Prenez sur ma cheminée, a dit l'Em-
» pereur, il boira dans ma belle tasse d'or*. »

---

* C'était la tasse de son nécessaire placée sur la cheminée comme ornement.

J'ai le bonheur d'en posséder aujourd'hui la soucoupe. M. Marchand, ce digne serviteur que Napoléon a déclaré

Comme le déjeûner finissait, est entré le Grand-Maréchal, disant que le Gouverneur venait d'arriver, et le faisait demander dans sa nouvelle maison (de lui Bertrand), à cinquante pas de notre établissement, laquelle est enfin à la veille d'être finie. L'Empereur lui a dit de s'y rendre, et comme le Grand-Maréchal, dans son geste et ses paroles, semblait demander s'il persistait toujours dans l'ordre qu'il nous avait donné ce matin, s'il n'y aurait pas moyen de le fléchir. « Je ne suis point un enfant, a repris vivement l'Empereur; quand j'ai coulé à fond » une question, elle ne me reste plus sous deux » faces dans la tête. J'ai ordonné des batailles » qui ont décidé du sort des empires, l'ordre » n'en partait jamais que de ma volonté réflé-

---

lui être si cher, est venu, à son retour de Sainte-Hélène, m'en faire don avec une galanterie charmante qui a vivement touché ma reconnaissance et ma sensibilité. « La » belle tasse dans laquelle vous avez bu quelquefois, m'a-» t-il dit, appartenait au nécessaire de l'Empereur, et a » dû y être rétablie; mais la soucoupe, qui n'en faisait pas » partie, s'est trouvée dans mon lot, et je vous l'apporte, » pensant qu'elle vous fera grand plaisir : j'en ai beau-» coup moi-même à venir vous la donner. »

» chie et arrêtée. Or ici tout ce dont il s'agit ne » regarde que ma personne. Allez. »

Le Grand-Maréchal est revenu bientôt après, rendant compte de sa conversation, qu'il avait terminée par son refus. Le Gouverneur, disait-il, faisait demander les trois autres de nous à la fois. Il nous a semblé plus convenable pour nous de ne nous y présenter que successivement.

Je me suis mis en route : je l'ai aperçu entouré de plusieurs des siens à l'extrémité gauche du jardin, au débouché de la maison du Grand-Maréchal. Il est rentré en m'apercevant, et je l'ai rejoint dans le milieu de la cour.

Il s'était annoncé comme fort irrité contre moi : j'arrivais cuirassé ; mais il m'a conduit avec des politesses marquées dans l'intérieur, faisant demeurer au-dehors les officiers de sa suite ; et m'ayant dit qu'il attendait, pour entrer en matière, l'arrivée de MM. de Montholon et Gourgaud, je lui ai demandé s'il aurait la moindre objection à la traiter immédiatement avec moi : il n'en avait aucune, a-t-il répondu ; et faisant entrer alors ses officiers, il m'a dit en leur présence, que je connaissais sans doute, par le

Grand-Maréchal, ce qu'il avait à me proposer au sujet de ma déclaration. Je lui ai répondu que oui, et que le Grand-Maréchal étant par son rang, aussi bien que par la vénération et l'estime que je lui portais, mon modèle et mon guide, il devait attendre de moi la même réponse; que du reste, je ne comprenais pas comment on attachait à une chose purement de forme, une importance qui devait avoir des résultats aussi douloureux pour nous, et nullement profitables pour ceux qui l'exigeaient. « Il n'est » pas en mon pouvoir, a observé le Gouverneur, » de faire l'altération que vous désirez. Il m'est » ordonné de vous présenter à signer la déclara- » tion écrite de ma main; or, je ne pourrais » écrire, moi Anglais, la qualification à laquelle » vous tenez. — J'ignorais cette circonstance, » ai-je répondu, et je ne puis avoir de réponse » contre une pareille raison. Vous Anglais, vous » devez écrire ainsi; mais, moi Français, je dois » signer dans mon langage, c'est-à-dire avec la » traduction du vôtre; ainsi permettez-moi d'a- » jouter à ma signature la phrase qu'il vous plaira » de me dicter, dans laquelle je puisse m'exprimer

» dans mon langage. Vous voyez, ai-je ajouté, » si je mets de la franchise dans mes intentions, » et si je cherche à créer des embarras. » La proposition a semblé attirer toute son attention. » Tout ceci, ai-je continué, est une dispute sur » de simples mots, qui, dans des circonstances » aussi grandes que les nôtres, peut sembler » bien petite; mais, Monsieur, qui de nous a » créé ces difficultés? Qui de nous en souffre? » Votre refus nous mettrait dans une position » affreuse! Vous me voyez dans un vrai déses- » poir! M'éloigner de l'Empereur serait pis que » la mort; mais pourtant il le faudrait plutôt que » de le dégrader de mes propres mains. L'Em- » pereur a réuni sur sa tête tout ce qui, de la » part des hommes et du Ciel, confère un ca- » ractère auguste; vouloir le nier serait nier la » lumière du soleil. »

Le Gouverneur a observé que lui, Anglais, ne l'avait pas reconnu. C'était encore là une raison, disais-je, à laquelle je n'avais rien à objecter; que les qualifications qu'il employait pouvaient me déplaire; mais que je n'avais point à les combattre, et que, par la même raison, il

devait n'avoir rien à objecter à mon opinion et à mes expressions, à moi Français, dont il demandait la signature.

Ici sir Hudson Lowe s'est aigri en revenant sur des circonstances passées qui lui étaient personnelles, et il s'est échappé jusqu'à dire qu'il ne connaissait, après tout, de vrai titre au respect que les qualités morales. « — A ce prix, » Monsieur le Gouverneur, ai-je répondu avec » vivacité, et me tournant vers ses officiers, l'Em» pereur pourrait facilement se dévêtir de tous » ses titres, et ne ferait que gagner dans tout » l'Univers à être traité d'après cette échelle. » Le Gouverneur a gardé le silence, puis il a repris que constamment nous traitions notre général d'Empereur. « Eh comment pourrions» nous le traiter autrement, je vous prie? — » Mais je veux dire que vous continuez à le re» garder comme souverain. — Monsieur le Gou» verneur, vous parlez de souveraineté? C'est » de notre part bien plus encore; c'est du culte! » l'Empereur à nos yeux et dans nos sentimens, » n'est plus de cette terre; nous le voyons dans » les nuées, dans le firmament!..... et quand

» vous nous laissez des choix en opposition avec » lui, c'est le choix des martyrs auxquels on » disait : renoncez à votre culte, ou mourez. Eh » bien ! nous ici, nous n'aurions qu'à mourir. » Ces paroles ont produit une impression visible sur les officiers présens, et même sur le Gouverneur. Contre son ordinaire, sa figure se montrait paisible et sa voix est devenue douce.

« Notre situation ici, ai-je continué, est si » affreuse, qu'elle devient au-dessus des forces » de la vie, vous le savez; eh bien ! ce n'est » encore rien auprès du supplice que vous nous » réservez. Ce que je vous ai demandé est facile, » et nous accorde tous ; vous me voyez devant » vous le solliciter, et de ma part c'est assuré- » ment beaucoup; car je ne suis point dans l'ha- » bitude de vous importuner. Accordez-le, vous » aurez fait quelque chose pour nous, je vous » en aurai de la reconnaissance ; et puis songez » encore qu'il est une responsabilité, une opi- » nion publique en Europe, et que vous pourriez » la heurter sans aucun avantage. Les sentimens » qui m'animent ne sauraient vous être étran-

» gers : ils doivent sans doute aller au cœur de » tous ceux qui m'écoutent. »

Ici le Gouverneur a paru remué, les officiers l'étaient. Il a gardé quelques momens le silence, m'a salué, et nous nous sommes séparés.

MM. de Montholon et Gourgaud ont eu leur tour, et nous nous sommes retrouvés tous les quatre auprès de l'Empereur, à sa toilette, sans que nous pussions l'informer positivement s'il avait été rien décidé à notre égard. L'Empereur a ensuite voulu prendre l'air, en dépit d'un vent très-fort, et nous avons marché tous jusqu'au fond du bois. Il passait en revue toutes les combinaisons du Gouverneur, avec cette rapidité, cette fécondité qui lui est propre, et concluait toujours par dire que si nous concédions aujourd'hui une signature pour échapper au départ, demain il se trouverait une autre cause d'expulsion, et qu'il aimait mieux que cela fût plutôt avec éclat que sans bruit. Puis, donnant tout-à-coup à la chose une tournure de plaisanterie, il disait que le Gouverneur, après tout, ne voudrait peut-être pas réduire le nombre de ses

sujets à un seul, et quel sujet encore, ajoutait-il, un vrai porc-épic, sur lequel il ne saurait comment poser la main.

Durant notre promenade, deux étrangers se sont montrés assez près de nous. L'Empereur leur a fait demander qui ils étaient. Ils appartenaient au bâtiment qui devait appareiller le lendemain pour l'Europe. L'Empereur leur a demandé quelle autorité ils verraient en arrivant à Londres. Lord Bathurst, ont-ils répondu.

« Dites-lui qu'il me traite bien odieusement » par ses instructions, et qu'il a ici un agent » qui les exécute bien fidèlement. S'il voulait se » défaire de moi, il aurait dû m'expédier d'un » coup, et non pas me faire mourir à petit feu. » Rien ne saurait être plus barbare, il n'y a rien » d'anglais dans tout cela; je l'attribue à quel- » ques personnalités. J'estime assez le Prince » Régent, la masse des ministres, la nation an- » glaise, pour ne pas les en rendre responsables. » Quoi qu'il en soit, le corps seul est au pouvoir » des méchans, l'âme règne partout; du fond » des cachots même, elle peut s'élever jusqu'au » Ciel. »

Au retour, l'Empereur a pris un bain; il m'a fait appeler; il était fatigué, harassé des événemens du jour. Il s'y est endormi, et je le veillais! Je méditais sur nos chagrins nouveaux; ils étaient bien grands!....

A dîner, il a peu mangé. Quelqu'un de nous racontait, et l'Empereur faisait répéter, ce qui lui arrive souvent: le narrateur ayant repris d'un ton plus haut, l'Empereur a dit: « Décidément » je suis sourd, je le vois bien, car je n'entends » pas, et je suis tenté de me fâcher, si l'on veut » parler plus haut. » Il a fini par nous lire du Don Quichotte, s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de pareilles babioles. Il a rêvé profondément quelque temps, s'est levé, et nous a quittés en disant: « *Adieu, mes chers amis.* »

Cependant, on m'avait remis pendant le dîner une lettre du Grand-Maréchal; je l'avais tenue secrète, n'en augurant rien de bon. Je l'ai ouverte dès que nous nous sommes trouvés à nous-mêmes. C'était une lettre du Gouverneur, annonçant que, sur notre refus, il allait donner

des ordres pour nous transporter immédiatement au Cap. Nous n'avons écouté que nos sentimens; nous séparer de l'Empereur était au-dessus de nos forces, au-dessus de son désir, de ses ordres même, à ce qu'il nous semblait. Nous nous sommes hâtés, d'un sentiment unanime, de signer nos déclarations telles qu'on nous les avait demandées, et avons été les remettre chez l'officier anglais de service à Longwood, avec une lettre pour le Grand-Maréchal, dans laquelle nous lui marquions ce que nous venions de faire, sans sa participation. Le cœur seul nous avait conduits; et si l'Empereur devait s'en fâcher, notre cœur seul encore devait nous consoler.

Ainsi se trouva consommé notre véritable esclavage, notre entière dépendance aux volontés, aux caprices de sir Hudson Lowe, moins encore par la signature que nous venions de lui donner, que parce qu'il tenait notre secret, et qu'il savait désormais comment nous faire arriver à tout ce qu'il lui plairait.

Mercredi 11.

Anecdotes sur Siéyes; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable.

L'Empereur m'a fait venir vers midi. Il finissait de prendre une tasse de café, et achevait une lecture. Il m'a dit de m'asseoir, et s'est mis à causer. Dans le cours de la conversation, un mot m'a fait comprendre qu'il savait déjà notre détermination de la veille; mais il a gardé un silence entier sur la chose même, et il n'en a plus été question aujourd'hui ni plus tard. Après son déjeûner, l'Empereur s'est mis à se promener dans les deux pièces. La conversation a conduit à des anecdotes des temps antérieurs. Siéyes en faisait les frais. L'Empereur racontait, qu'aumônier des princes d'Orléans, et leur disant un jour la messe, quelque chose d'imprévu les fit sortir successivement durant l'office. L'abbé se retournant et n'apercevant plus que les valets, ferma le livre et sortit aussi, disant qu'il n'était pas payé pour dire la messe à la canaille.

Je disais à l'Empereur : « C'est de la bouche » même de Votre Majesté que j'ai appris le nom » de l'abbé Siéyes, et que je suis venu à con- » naître sa figure. Quelques jours après ma pré- » sentation à la Cour, dans une de vos audiences, » après m'avoir dépassé, Votre Majesté s'arrêta » à mon voisin, en l'interpellant par son nom ; » tout encore aux préjugés de l'émigration, je » me crus pestiféré, c'était pour moi une hyène, » un griffon, tout ce qu'on voudra, tant il était » mal noté et poursuivi parmi nous. — Nul doute, » mon cher, a repris l'Empereur, que ce ne fût » *la mort sans phrase* qui agissait ; mais on assure » qu'il l'a désavoué. »

Alors je lui ai répété une anecdote qui avait couru dans le temps, au faubourg Saint-Germain, sur laquelle on a dû voir plus haut que l'Empereur ne s'était pas prononcé ; on lui faisait répondre à Siéyes, qui avait employé le mot de tyran en parlant de Louis XVI. « M. l'abbé, s'il » eût été tyran je ne serais pas ici, et vous diriez » encore la messe. — J'aurais pu le penser, a dit » cette fois l'Empereur ; mais je n'aurais jamais » eu la bêtise de le dire ; c'est un des contes bleus

» de vos salons. Je ne faisais pas de pareilles gau-
» cheries. J'avais pour but d'éteindre le feu, et
» j'aurais eu garde de jeter des combustibles sur
» le brasier. Le torrent alors n'était que trop pro-
» noncé contre certains chefs de la révolution.
» J'étais obligé de les soutenir, et je le faisais,
» loin de les lâcher. Aussi, quelqu'un ayant dé-
» terré, on ne sait où, un buste de Siéyes en
» abbé, on l'étala dans une exposition du gou-
» vernement; ce fut aussitôt un cancan universel.
» Siéyes, furieux, se mettait en route pour me
» porter plainte; mais la mercuriale était déjà
» donnée et le buste retiré.

» Mon grand principe était de prévenir toute
» réaction, d'ensevelir entièrement le passé. Ja-
» mais on ne m'a vu revenir sur aucune opinion
» ni proscrire aucun acte. Je m'étais environné
» de votans : j'en avais aux ministères, au Conseil
» d'État, partout. Je n'approuvais pas la doctrine;
» mais je n'avais rien à faire avec l'acte; étais-je
» leur juge? et qui m'en eût donné le droit?
» Puis les uns avaient agi par conviction, d'autres
» par faiblesse et terreur; tous par le délire,
» la fureur, la tempête du moment. Le pauvre

» Louis XVI se trouva sous la fatalité des tra-
» giques grecs, etc., etc. »

Je disais encore à l'Empereur qu'il avait couru aussi dans le faubourg Saint-Germain, que Siéyes avait été pris en flagrant délit, conspirant contre lui lors de l'affaire de M. Clément de Ris, enlevé et mis en charte privée par les Chouans; et que lui, Napoléon, lui avait fait grâce au prix de son éloignement et de son abnégation politique.

» Nouvelle fable de vos oisifs. Il n'y a pas le plus
» léger fondement à cette histoire, a repris l'Em-
» pereur; Siéyes m'a toujours été attaché, je n'ai
» jamais eu à m'en plaindre. Il a pu être fâché
» de me trouver dans le chemin de ses idées
» métaphysiques, mais il en revenait à sentir la
» nécessité que quelqu'un gouvernât, et me pré-
» férait à un autre. Siéyes, après tout, était
» probe, honnête et surtout fort habile; la ré-
» volution lui doit beaucoup. » Et il s'est mis à raconter qu'à une des premières fêtes du consulat, considérant les illuminations avec Siéyes, il lui avait demandé ce qu'il pensait des affaires; Siéyes se montra plus que froid, fut même décourageant. — « Mais cependant j'ai trouvé

» ce matin tout le peuple dans des dispositions » excellentes. — Rarement, répondait à cela » Siéyes, le peuple se montre à découvert vis-à- » vis de celui qui, possédant le pouvoir, apparaît » à ses regards. Moi je dois vous dire qu'il n'est » pas content. — Vous ne croyez donc pas que » ce gouvernement tienne? — Non. — Vous ne » croyez donc pas ceci fini? — Non? — Et quand » le regarderez-vous comme fini? — Quand je » verrai dans votre antichambre les anciens ducs, » les anciens marquis, dit Siéyes. » Et l'Empereur ajoutait : « Siéyes ne se doutait pas que ce » serait si tôt. Il ne lisait pas fort au loin, il avait » la vue courte. Je pensais bien intérieurement » comme lui, que tout ne pouvait pas être fini » avec la République; mais je sentais que l'Em- » pire n'était pas loin. Aussi, deux ou trois ans » plus tard, n'ayant pas perdu le souvenir de » l'anecdote, dans une de mes plus grandes au- » diences, je dis à Siéyes : Eh bien, vous voici » pêle-même avec les anciens ducs et les anciens » marquis, regardez-vous le tout comme fini? » — Oh! oui, dit Siéyes s'inclinant profondé- » ment, vous avez accompli des prodiges que

» rien n'égale, et qu'il était au-dessus de mes » forces de prévoir. »

L'Empereur, dans son consulat et même sous l'Empire, le jour des fêtes publiques, allait parfois très-tard se mêler dans la foule voir les illuminations et entendre les propos du peuple. Cela lui est arrivé même avec Marie-Louise. L'un et l'autre ont été bras à bras, le soir, sur les boulevards, et se sont donné le plaisir, disait l'Empereur moyennant leur petite rétribution, de contempler dans les lanternes magiques, Leur Majesté l'Empereur et l'Impératrice des Français, toute leur Cour, etc., etc.

Dans un de ces demi-déguisemens, sous le Consulat, Napoléon, dans une des embrasures de l'hôtel de la Marine, considérait une illumination publique. Il était à côté d'une dame anciennement considérable, à ce qu'il paraît, qui nommait à sa fille, vraiment charmante, les personnes remarquables qui défilaient dans les appartemens. A l'une d'elle elle ajouta : « Fais-moi » rappeler, ma fille, que nous devons l'aller voir; » elle nous a rendu service. — Mais, ma mère, » répondit la jolie personne, je ne croyais pas

» qu'avec ces gens-là on fût tenu à reconnais-
» sance; je croyais qu'ils étaient déjà assez heu-
» reux d'obliger des personnes comme nous. »
La Bruyère assurément, disait l'Empereur, eût fait son profit de telles paroles.

L'Empereur, déguisé, parcourait souvent la capitale; il sortait surtout de très-grand matin, seul, à pied dans les rues; se mêlait aux ouvriers, dont il cherchait à connaître la situation et l'esprit.

Plus d'une fois je l'ai entendu au Conseil d'Etat recommander au préfet de police d'en faire autant; c'était ce qu'il appelait *la police du cadi;* celle qui s'exerce en personne, et qu'il estimait de beaucoup la meilleure.

Napoléon, au retour de la désastreuse campagne de Moscow et de Leipsick, pour maintenir la confiance, affecta de se placer souvent et presque seul au milieu de la multitude. Il parcourait, lui trois ou quatrième, les marchés, les faubourgs et toutes les parties populeuses de la capitale, où il causait familièrement, et partout il fut bien reçu, bien traité.

Un jour, à la halle, après quelques mots

échangés, une femme se hasarda à lui dire qu'il fallait faire la paix. « La bonne, continuez de » vendre vos herbes, reprit l'Empereur, et lais- » sez-moi faire ce qui me regarde, chacun son » métier; » et tous les assistans de rire et d'applaudir à son opinion.

Un autre jour, au faubourg Saint-Antoine, entouré d'une immense multitude, parmi laquelle il se montrait très-bon homme, un des assistans osa l'interpeller. « Est-il vrai, comme on dit, que » les affaires vont si mal? — Mais répondit » l'Empereur, je ne peux pas dire qu'elles aillent » trop bien. — Mais comment cela finira-t-il » donc? — Ma foi, Dieu le sait. — Mais comment? » Est-ce que les ennemis pourraient entrer en » France? — Cela pourrait bien être, et venir » même jusqu'ici, si l'on ne m'aide pas : je n'ai » pas un million de bras; je ne puis pas faire tout » à moi seul. — Mais nous vous soutiendrons, » dirent un grand nombre de voix. — Alors je » saurai bien battre encore l'ennemi, et con- » server toute notre gloire. — Mais, que faut-il » donc que nous fassions? — Vous enrôler et vous » battre. — Nous le ferions bien, dit un autre;

» mais nous voudrions y mettre quelques con-
» ditions! — Eh bien! lesquelles, dites? — Nous
» voudrions ne pas passer la frontière. — Vous
» ne la passerez pas. — Nous voudrions, dit un
» troisième être de la garde? — Eh bien! va pour
» la garde. » Et les acclamations de retentir. Des registres furent ouverts sur-le-champ, et plus de deux mille individus s'enrôlèrent dans la journée. En les quittant, Napoléon regagnait lentement les Tuileries, pressé par cette multitude en désordre qui faisait retentir l'air de ses cris; lorsqu'il vint à déboucher sur le Carrousel, le tout fut pris pour une insurrection, si bien que l'on s'empressa de fermer les grilles.

A son retour de l'île d'Elbe, l'Empereur fit une pareille visite au faubourg Saint-Antoine, et y fut reçu avec un enthousiasme sans égal; il fut reconduit de même. Traversant le faubourg Saint-Germain, la rage de la multitude s'exhalait contre ses beaux hôtels, et en montrait les fenêtres d'une main furieuse. L'Empereur disait s'être trouvé bien rarement dans une situation aussi délicate. « Que de maux, disait-il, n'eussent
» pas pu produire une seule pierre lancée du mi-

» lieu de cette multitude, ou une seule parole im-
» prudente, ou même une expression seulement
» équivoque de mon visage; le faubourg malveil-
» lant pouvait disparaître dans son entier, et je
» crois bien que ce ne fut qu'au calme de ma per-
» sonne, au respect que me portait cette multi-
» tude, que fut due sa conservation. »

A l'heure de sa toilette, l'Empereur se faisait couper les cheveux par Santini, j'étais à son côté, un tant soit peu en arrière; une grosse touffe est tombée à mes pieds. L'Empereur me voyant me baisser, a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'avais laissé tomber quelque chose que je ramassais. Il m'a pincé l'oreille en souriant. Il venait de deviner.

Plus tard, parlant de la dépravation et de l'immoralité des mœurs du temps lorsqu'il commandait l'armée de l'intérieur à Paris, Napoléon racontait qu'un ordonnateur en chef vint lui demander quelques signatures, et le prier d'appuyer certaines nominations et certaines fournitures, ce qu'il n'hésita pas à promettre, parce que cela lui semblait juste. L'ordonnateur, en se retirant, laissa très-adroitement sur la cheminée

deux petits rouleaux de cent louis. On ne connaissait encore que les assignats, c'était donc une somme énorme. Très-heureusement le général fut le premier à s'en apercevoir, et avant que le visiteur fût loin on le rappela. Il essaya de nier d'abord, puis il ajouta de bonne foi qu'il fallait que chacun vécût, que le Gouvernement ne donnait point d'appointemens, que cette manière était aujourd'hui l'usage général, et qu'après tout il priait qu'on ne se fâchât pas, qu'il était rare qu'on eût à solliciter de pareils pardons.

L'Empereur, au moment de la promenade, se trouvait fort assoupi, et voulant se vaincre, il n'en est pas moins sorti, et en dépit d'un vent très-violent. Au bout de quelques pas il a renoncé à sa promenade, et nous avons gagné l'appartement de M^me^ de Montholon. A peine assis sur le canapé, l'Empereur s'y est assoupi de nouveau. Il est sorti encore pour vaincre cette disposition, et a gagné le salon. Il se plaignait d'une forte chaleur intérieure; il a demandé un verre d'eau panée, et l'assoupissement continuant toujours, il a pris le parti d'y céder et s'est retiré dans sa chambre.

Vers sept heures, l'Empereur m'a fait appeler et m'a dit de garder au nombre des pièces officielles la note suivante, qu'il m'a remise. Elle avait été envoyée de sa part, le matin, au Gouverneur. . . . . .

. . . . . .

Note. « Il me revient que dans la conversation » qui a eu lieu entre le général Lowe et plusieurs » de ces messieurs (allusion aux conversations du » mardi quinze.), il s'est dit des choses sur ma » position qui ne sont pas conformes à mes pen- » sées. J'ai abdiqué dans les mains des représen- » tans de la nation et au profit de mon fils. Je me » suis porté avec confiance en Angleterre pour y » vivre là, ou en Amérique, dans la plus profonde » retraite et sous le nom d'un colonel tué à mes » côtés, *résolu de rester étranger à toute affaire* » *politique de quelque nature qu'elle puisse être.*

» Arrivé à bord du Northumberland, on me » dit que j'étais prisonnier de guerre, qu'on me » transportait au-delà de la Ligne, et que je m'ap- » pelais le général Bonaparte. Je dus porter os- » tensiblement mon titre d'Empereur Napoléon,

» en opposition au titre de général Bonaparte, » qu'on voulait m'imposer.

» Il y a sept ou huit mois, le comte de Mon- » tholon proposa de pourvoir à de petites diffi- » cultés qui naissent à chaque instant, en adop- » tant un nom ordinaire; l'Amiral crut devoir en » écrire à Londres, cela en est resté là.

» On me donne aujourd'hui un nom qui a cet » avantage, qu'il ne préjuge pas le passé; mais » qui n'est pas dans les formes de la société. *Je* » *suis toujours disposé à prendre un nom qui entre* » *dans l'usage ordinaire*, et réitère que quand » l'on jugera à propos de faire cesser ce cruel » séjour, *je suis dans la volonté de rester étranger* » *à la politique, quelque chose qui se passe dans* » *le monde.* Voilà ma pensée. Toute autre chose » qui aurait été dite sur cette matière, ne la » serait pas. »

L'Empereur a fort peu mangé à dîner. Son état avait quelque chose d'extraordinaire. Avant, durant et après le dîner il se sentait vaincu par l'assoupissement qui durait depuis le matin; et sa crainte, a-t-il dit en nous quittant, était de ne

pas dormir, tant ce qu'il éprouvait était contraire à sa nature. D'ordinaire il dort profondément quand il en a besoin, au lieu qu'ici ce n'avait été tout le jour que du *sommeillage*, disait-il.

Aujourd'hui une frégate est partie pour l'Europe.

Jeudi 17.

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M^me^ Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.

Vers midi, l'Empereur m'a fait demander; il venait de déjeûner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps; puis a lu en anglais quelques pages du Vicaire de Wakefield. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner, et se jeter sur son lit : il était d'autant plus étonné de ce besoin, qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, toujours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de Don Quichotte; mais il l'a interrompu presque aussitôt et s'est retiré. Comme il était de fort bonne

heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI, à la Reine, à Mme Élisabeth, à leur martyre, etc., etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du Roi et de la Reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de ma présentation, etc., etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la Reine avait trompé l'attente publique; qu'elle avait fait croire dès les premiers instans de l'orage, à de grands talens, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au Roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très-sain, des intentions excellentes; mais tout finissait là, et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multiplicité des

conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la Reine, fourni par Mme Campan, qui, disait-il, ayant été sa confidente, et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et méritait d'être considérée comme une bonne autorité. Mme Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la Reine, et il en a raconté une foule de choses toutes venues de cette source.

La Reine, selon Mme Campan, était une femme charmante; mais sans nulle capacité; bien plus calculée pour les plaisirs que pour la haute politique; d'un très-bon cœur; nullement prodigue, plutôt avare, et pas du tout à la hauteur de la crise qui la dévora; au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable dix août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances même de la Cour, que l'impéritie du Roi et les

inconsidérations de tout ce qui l'entourait, rendaient connues de tout le monde.

« Dans l'affreuse nuit du cinq au six octobre, » à Versailles, disait l'Empereur, une personne » très-distinguée dans les affections de la Reine, » et que j'ai fort maltraitée plus tard à Rastadt, » accourut auprès de cette princesse, soit qu'elle » eût été mandée, soit qu'elle fût venue partager » ses périls. Et c'est dans d'aussi cruels momens, » du reste, observait l'Empereur, que les conseils » et les consolations sont nécessaires de la part » de ceux qui nous sont dévoués. Lorsque la » catastrophe arriva, que le palais fut forcé, la » Reine se sauva dans les appartemens du Roi; » mais son confident courut les plus grands » dangers, et n'échappa qu'en sautant par une » fenêtre. »

Je disais à l'Empereur que la Reine avait beaucoup perdu dans l'esprit de l'émigration, par les malheurs de Varennes : on lui reprochait de n'avoir pas voulu laisser le Roi partir seul, et une fois du voyage, de n'avoir pas su le diriger avec habileté ni énergie. On ne saurait se figurer en effet le décousu et les fautes de ce voyage.

Un de ses détails qui ne semblera pas le moins bizarre ni le moins grotesque, c'est que Léonard, le fameux coiffeur de la Reine, qui en faisait partie, trouva moyen de passer dans son cabriolet au milieu de la bagarre, et qu'il nous arriva à Coblentz avec le bâton de maréchal, dit-on, que le Roi avait emporté des Tuileries, pour le remettre à M. de Bouillé, au moment de la rencontre.

« Du reste, terminait l'Empereur, c'était une » maxime établie dans la maison d'Autriche, que » de garder un silence profond sur la Reine de » France. Au nom de Marie-Antoinette ils bais- » sent les yeux et changent significativement la » conversation comme pour échapper à un sujet » désagréable et embarrassant. C'est, continuait » l'Empereur, une règle adoptée par toute la » famille, et recommandée à ses agens du dehors. » Ainsi, nul doute que les soins des princes fran- » çais pour la remettre dernièrement en scène à » Paris, ne déplaisent beaucoup à Vienne. »

L'Empereur passait ensuite à la princesse de Lamballe, dont il n'avait aucune idée. Je pouvais aisément le satisfaire; je l'avais beaucoup connue.

Une parente de mon nom étant sa dame d'honneur lorsque j'arrivai à Aix-la-Chapelle, au commencement de mon émigration, je fus reçu auprès d'elle comme de sa maison, et traité avec une grande bonté.

La princesse de Lamballe, disais-je, réunissait auprès d'elle, dans cette ville, beaucoup de débris de Versailles, de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup d'illustres étrangers : j'y vis souvent le Roi de Suède, Gustave III, sous le nom de comte de Haga; le prince Ferdinand de Prusse avec ses enfans, dont l'aîné, le prince Louis, a été tué quelques instans avant la bataille d'Iéna; la duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du Roi d'Angleterre, etc., etc.

Lorsque Louis XVI, acceptant solennellement la constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la Reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la Reine n'étant point libre et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre, et regar-

der la lettre de la Reine comme non avenue. La princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : « Ma-» dame, vous avez partagé les prospérités de la » Reine, il serait bien beau de lui montrer de » la fidélité, surtout aujourd'hui que vous avez » cessé d'être sa favorite. » La princesse avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque ; elle délara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentimens. Mes parens m'avaient offert à elle ; un moment je dus la suivre ; mon âge et le peu d'instans que j'avais paru à Paris eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile ; mais au moment du départ la princesse y vit des inconvéniens, et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvelliste : je lui mandais tous les deux jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas

d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus!.. A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrette d'y avoir contribué peut-être par mes bulletins; et le hasard fait, ajoutais-je à l'Empereur, que je me trouve avoir ici quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant la hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir; elles sont datées *du haut de mon donjon.* C'était ainsi qu'elle appelait précisément le pavillon de Flore, qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

Vendredi 18.

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures, il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien; cependant il avait travaillé avec le Grand-Maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde. Il était ennuyé, pesant et cependant agité; il cherchait de toute manière

à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore; enfin il est rentré dans sa chambre, n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créer une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs. Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du Gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement; et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le Gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enleverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne me fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner; mais après le dessert il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années; il s'est animé. C'est toujours pour lui un objet plein d'attraits; une source toujours nouvelle d'un vif intérêt; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs; il se reportait à cet heureux âge, disait-il, où tout est gaîté, désir, jouissance; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régiment, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut: « Après » tout, disait-il, je ne saurais trop guère la classer; » car il est à croire que mes idées de somptuo- » sité d'alors sont un peu différentes de celles » d'aujourd'hui, etc., etc. »

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie année par année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement se rappeler de quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. De là il est revenu sur son début militaire à Toulon, les

causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens, l'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître; et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut. « J'étais loin de me regarder encore comme un » homme supérieur. » Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi que luiétaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout à fait déclarée sur le sol de l'Égypte, après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc., etc. « Alors vraiment je crus pou- » voir m'abandonner, disait-il, aux plus brillans » rêves, etc., etc. »

L'Empereur était devenu fort gai, très-causant; il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

Samedi 19.

Romans de Mme de Genlis.

Les quatre proscrits : le Polonais, Santini, Archambault et Rousseau, l'argentier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure après

ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très-fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les romans de M^me^ de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi, quelques pages ont touché des cordes délicates : c'étaient certains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monumens; des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs; ces images n'étaient point sans effet sur moi. Les réalités existaient, j'existais moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et déjà l'éternité sans doute, nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien; mais les personnes, les localités même, se représentaient avec des attraits qui me laissaient une douce et profonde mélancolie.

A l'arrivée du Grand-Maréchal, pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les Mille et une Nuits, qu'il a bientôt laissées.

Dimanche 20.

Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.

J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

Je n'élève assurément aucun doute sur le déboursé fait par le Gouvernement, de la somme qu'il réclame à l'Empereur; mais ayant quelques données sur les marchés de cette nature, je n'hésite pas à prononcer que le libraire en a reçu tout au plus un tiers, peut-être moins encore.

Du reste, l'inexactitude, l'incurie et des irrégularités manifestes ont présidé à cet envoi, et le caractérisent particulièrement.

1° On n'a point envoyé les livres qui avaient été demandés, et nous en avons reçu grand nombre qui n'étaient pas sur notre liste de demande.

2° Les éditions sont mauvaises, et la plupart des ouvrages évidemment de rebut. Plusieurs

sont incomplets et défectueux. C'est un libraire dont on a facilité les intérêts, et nullement quelqu'un qu'on a cherché à satisfaire. A côté de ces ouvrages de rebut, on en trouve d'un luxe très-recherché et fort inutile, tels que Gentil Bernard, etc., etc. C'est que le libraire favorisé les aura eus dans sa boutique, qu'il a voulu les faire passer, et a ainsi écoulé ce qu'il lui a plu.

3° On ne saurait alléguer pour excuser le prix et les éditions, que c'est là tout ce qu'on a pu se procurer à Londres, et c'est pourtant ce qu'on a osé faire. La lenteur mise à exécuter cette commission a laissé cent fois le temps de se pourvoir à Paris, où l'on eût trouvé tout ce qui avait été demandé, d'où l'on n'eût fait venir que ce qui avait été demandé, et où on l'eût obtenu bon et aux vrais prix.

4° Les droits énormes d'importation en Angleterre ne sauraient non plus nous être portés raisonnablement en compte, puisque ces livres, achetés pour Sainte-Hélène, ont dû être sujets à un *draw-back* (retour), ou même n'auraient pas dû entrer du tout en Angleterre. Quel est donc le simple particulier qui d'après tous ces

motifs, n'aurait à élever de très-justes griefs, sur lesquels les tribunaux ne manqueraient pas de prononcer favorablement. Mais tout cela est encore trop bon pour Sainte-Hélène et l'illustre captif sur son roc; lui et les siens demeurent en dehors de toutes lois.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant dîner, il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux Mille et une Nuits.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal et sa famille ont quitté Hut's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Ils sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Lundi 21.

Expédition de Saint Louis en Égypte. — Nos femmes auteurs; M^me^ de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

J'ai été voir M^me^ Bertrand après déjeûner: elle

était tellement tenue au secret à Hut's-Gate, qu'elle ne perdra rien a être enfermée dans notre enceinte ; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de la famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toilette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier, qu'avaient interrompu les derniers tourmens de cet horrible Gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui, et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa bibliothèque, fouillé dans les Croisades de Michaud et dans les Mémoires de Joinville : de-là il est passé au salon, et a causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique qu'on veut m'enlever, et celui qu'on veut me donner, etc.

Le Gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur, que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant

il ne veut permettre, ni concours ici, ni transport à Londres....

Les malheureuses gens qu'on a embarquées pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris, à cette occasion, qu'il en avait été de même à bord du Northumberland, où les gens de l'Empereur n'avaient eu d'autres douceurs, au-dessus des gens de l'équipage, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Après dîner l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de Saint Louis en Égypte : il l'analysait, en faisait ressortir les fautes, comparait les mouvemens, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que s'il avait agi de même que Saint Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Égypte et en Syrie. La Mathilde de M^me^ Cotin, qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de M^me^ Roland et de ses Mé-

moires, de Mme de Genlis, de Mme Cotin, dont il venait de lire Claire d'Albe, et de Mme de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait : « Sa demeure à Coppet était devenue » un véritable arsenal contre moi; on venait s'y » faire armer chevalier. Elle s'occupait à me sus- » citer des ennemis, et me combattait elle-même. » C'était tout à la fois Armide et Clorinde. » Ensuite se résumant, ainsi que cela lui était ordinaire, il a conclu : « Et puis, en somme, il est » vrai de dire que personne ne saurait nier, » qu'après tout, Mme de Staël est une femme d'un » très-grand talent, fort distinguée, de beau- » coup d'esprit : elle restera.

» Plus d'une fois autour de moi, et dans l'es- » poir de me ramener, on a essayé de me faire » entendre qu'elle était un adversaire redoutable, » et pourrait devenir une alliée utile. Il est sûr » que si elle m'eût adopté, au lieu de me déni- » grer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y eusse pu gagner » sans doute; car sa position et son talent la fai- » saient régir les cotteries; et l'on connaît toute » leur influence à Paris. » Puis il a ajouté encore :

» Et malgré tout le mal qu'elle a dit de moi, » sans compter tout celui qu'elle dira encore, je » suis loin assurément de la croire, de la tenir pour » une méchante femme : tout bonnement c'est » que nous nous sommes fait la petite guerre, » et voilà tout. »

De-là passant à la foule d'écrivains déclamant contre lui, il a dit : « Je suis destiné à être leur » pâture; mais je redoute peu d'être leur vic- » time : ils mordront sur du granit. Ma mémoire » se compose toute de faits, et de simples pa- » roles ne sauraient les détruire. Pour me com- » battre avec succès, il faudrait se présenter avec » le poids et l'autorité de faits à soi. Si le grand » Frédéric, ou tout autre de sa trempe, se met- » tait à écrire contre moi, ce serait autre chose; » il serait temps alors de commencer à m'émou- » voir peut-être; mais quant à tous les autres, » quelque esprit qu'ils y mettent, ils ne tireront » jamais qu'à poudre. Je survivrai..... et quand » ils voudront être beaux, ils me vanteront...

Mardi 22. — Mercredi 23.

Soin des blessés aux armées, le baron Larrey ; circonstance caractéristique.

Le temps a été très-mauvais. L'Empereur, qui souffrait des dents, et dont une joue était fort enflée, n'a pu sortir de ces deux jours. J'en ai passé la plus grande partie auprès de sa personne dans sa chambre ou le salon, dont il avait fait un lieu de promenade, en laissant ouvertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversation, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment, l'Empereur regrettait d'être aussi paresseux sur l'anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages : il ne lui restait plus qu'à régulariser; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien; qu'à la science, il joignait au dernier degré toute la vertu d'une philanthropie effective : tous les blessés étaient de sa famille; il n'était plus pour lui aucune considération dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. « Dans nos pre-» mières campagnes républicaines, tant calom-» niées, disait l'Empereur, le département de » la chirurgie éprouva la plus heureuse des révo-» lutions, laquelle s'est répandue depuis dans » toutes les armées de l'Europe; or, c'est en » grande partie à Larrey que l'humanité est en-» dettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les chirur-» giens partagent les périls des soldats; c'est au » milieu du feu même qu'ils venaient prodiguer » leurs soins. Larrey a toute mon estime et ma » reconnaissance, etc., etc.

N. B. Il paraît que cette impression si favorable éprouvée par Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa

main avec cette apostille si glorieuse : *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli :

Après les batailles de Lutzen, Wurchen et Bautzen, Napoléon, victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens, et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs ; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené

par force ; soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner ; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur ; il répéta ses informations, et reçut le même résultat ; il en était au désespoir. « S'il en était ainsi, s'écriait-il, » malgré nos succès, notre position serait sans » remède ; elle livrerait la France pieds et poings » liés aux barbares. » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature ; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère :

« Monsieur, vous me ferez vos observations offi-
» ciellement, allez remplir votre devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens; on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas même d'aller jusqu'à faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates, périlleuse même : il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh
» bien, Monsieur, lui dit l'Empereur, persistez-
» vous toujours dans votre opinion? — Je fais
» plus, Sire, je viens la prouver à Votre Majesté :
» cette brave jeunesse était indignement calom-
» niée; je viens de passer beaucoup de temps à
» l'examen le plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé
» un coupable; il n'y a pas un de ces blessés qui
» n'ait son procès-verbal individuel; des ballots
» me suivent, Votre Majesté peut en ordonner
» l'examen. » Cependant, l'Empereur le considérait avec des regards sombres. « C'est bien,

» Monsieur, lui dit-il, en saisissant son rapport » avec une espèce de contraction; je vais m'en » occuper. » Et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis revenant bientôt à M. Larrey avec un visage tout à fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue : « Adieu, » M. Larrey, un souverain est bien heureux d'a- » voir à faire à un homme tel que vous! On vous » portera mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, six mille francs en or et une pension sur l'État, de trois mille francs, *sans exclusion*, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité; et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

Jeudi 24.

L'Empereur accepte mes quatre mille louis.

L'Empereur n'est pas sorti; il n'a demandé aucun de nous; il n'est pas venu dîner, ce qui nous a fait craindre qu'il fût malade. Après dix heures, comme je n'étais point encore couché, il m'a fait appeler. Il venait de se mettre au lit. Il m'a dit n'avoir pas quitté son canapé de la journée; il avait lu près de dix-huit heures. Il n'avait mangé qu'un peu de soupe; il ne souffrait que de ses dents. Je lui disais que nous avions craint que ce ne fût davantage; qu'au chagrin de ne pas le voir se mêlait toujours l'inquiétude.

Plus tard il a traité notre situation pécuniaire. Il avait tenu son conseil le matin, disait-il plaisamment; on avait pesé l'argenterie, calculé ce qu'on devait en vendre. Cela devait nous faire aller encore quelque temps. Je lui ai renouvelé l'offre des quatre mille louis que j'ai dans les fonds d'Angleterre. Il a daigné les accepter. « Ma » situation est singulière, disait-il; je n'ai nul » doute que si la communication était permise,

» et que chacun des miens, ou même bien des
» étrangers pussent soupçonner que j'eusse des
» besoins, je serais bientôt riche ici en toutes
» choses; mais dois-je être à charge à mes amis,
» en les exposant aux abus qu'en pourrait faire
» le ministère anglais? J'ai demandé quelques
» livres, il me les a fait parvenir avec toute l'in-
» curie et la négligence d'un commissionnaire
» infidèle. Il me réclame aujourd'hui quinze cents
» ou deux mille livres sterling, c'est-à-dire, près
» de cinquante mille francs pour des drogueries
» que j'eusse pu me procurer moi-même à moins
» de douze mille, sans doute. N'en serait-il pas
» de même de toute autre chose? En acceptant
» ce que vous m'offrez, cette ressource ne doit
» être employée qu'au strict nécessaire; car,
» après tout, il faut vivre, et réellement nous
» ne vivons pas avec ce qu'on nous fournit. Cent
» louis par mois seraient le léger supplément qui
» pourrait rigoureusement y satisfaire. C'est là la
» somme et la régularité surtout que vous devez
» demander et suivre.

Vendredi 25.

Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan. — Sur la guerre de Russie; vues et intentions de Napoléon. — Instructions officielles. — Notes de Napoléon.

J'ai été trouver l'Empereur à sa toilette. Le temps était supportable; il est sorti. Nous avons gagné le bois. Il se trouvait faible; il y avait dix jours qu'il n'avait mis les pieds dehors; les genoux lui manquaient, disait-il, et bientôt il serait obligé de s'appuyer sur moi.

Alors la calèche nous a atteints; elle était conduite à grands-guides par Archambaud; il n'en pouvait être autrement depuis le départ de son frère. D'abord l'Empereur n'a pas voulu monter; il ne le croyait pas prudent au milieu de tous les tronçons d'arbre : il citait sa fameuse chute de Saint-Cloud; il voulait qu'un des valets anglais montât en postillon; mais Archambaud protestait qu'il serait moins sûr qu'en menant seul : depuis le départ de son frère il n'avait cessé, disait-il, de s'exercer au milieu de ces arbres, pour s'assurer qu'il pouvait répondre de lui. Alors l'Em-

pereur est monté, et nous avons fait deux tours. En revenant il a été visiter la demeure du Grand-Maréchal, qu'il ne connaissait pas encore.

La soirée s'est terminée par la lecture de quelques passages de la Médée de Longepierre, que l'Empereur a interrompue pour la comparer à celle d'Euripide, qu'il s'est fait apporter. Il a dit à ce sujet qu'il avait commandé jadis qu'on lui donnât, sur le théâtre de la Cour, une de ces pièces grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction, et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la décoration. Il ne se rappelait pas quelle circonstance, quel obstacle en avait arrêté l'exécution.

Rentré dans sa chambre, et ne se trouvant pas disposé à dormir, il s'est jeté, après quelques tours, sur son canapé : il a ouvert un recueil ou espèce d'almanach politique qui se trouvait sous sa main ; il est tombé sur la liste de nos maréchaux qu'il a passés en revue, les accompagnant de citations et d'anecdotes connues ou déjà dites. Arrivé au maréchal Jourdan, il s'y est arrêté assez

long-temps; il a terminé disant : « En voilà un » que j'ai fort maltraité assurément. Rien de plus » naturel, sans doute, que de penser qu'il eût dû » m'en vouloir beaucoup. Eh bien ! j'ai appris, » avec un vrai plaisir, qu'après ma chute il est » demeuré constamment très-bien. Il a montré là » cette élévation d'âme qui honore et classe les » gens. Du reste, c'est un vrai patriote : c'est une » réponse à bien des choses. »

De là, passant à beaucoup d'autres objets, il s'est arrêté sur la guerre de Russie.

« Au surplus, a-t-il dit, à la suite de beaucoup » d'antécédens, cette guerre eût dû être la plus » populaire des temps modernes : c'était celle du » bon sens et des vrais intérêts; celle du repos » et de la sécurité de tous ; elle était purement » pacifique et conservatrice; tout à fait euro- » péenne et continentale. Son succès allait con- » sacrer une balance, des combinaisons nouvelles, » qui eussent fait disparaître les périls du temps, » pour les remplacer par un avenir tranquille; et » l'ambition n'entrait pour rien dans mes vues. » En relevant la Pologne, cette véritable clé de

» toute la voûte, j'accordais que ce fût un Roi
» de Prusse, un Archiduc d'Autriche, ou tout
» autre qui en occupât le trône; je ne prétendais
» rien acquérir; je ne me réservais que la gloire
» du bien, les bénédictions de l'avenir. Croirait-
» on que ce dût être là où j'échouerais, et trou-
» verais ma perte? Jamais je n'avais mieux fait,
» jamais je ne méritai davantage; mais, comme si
» l'opinion avait aussi ses épidémies, voilà qu'en
» un instant il n'y eut plus qu'un cri, qu'un sen-
» timent contre moi: on me proclama le tyran des
» Rois, moi qui avais retrempé leur existence;
» je ne fus plus que le destructeur des droits des
» peuples, moi qui avais tant fait, et qui allais
» tant entreprendre pour eux. Et les peuples et
» les Rois, ces ennemis irréconciliables, se sont
» alliés, ont conspiré de concert contre moi! On
» n'a plus tenu aucun compte de tous les actes
» de ma vie! Je me disais bien que l'esprit des
» peuples me serait revenu avec la victoire; mais
» je la manquai, et je me suis trouvé accablé. Voilà
» pourtant les hommes et mon histoire! Mais les
» peuples et les Rois, et peut-être tous les deux,
» me regretteront! Ma mémoire sera suffisam-

» ment vengée de l'injustice faite à ma personne, » cela est indubitable.

» Du reste, on ne saura jamais bien l'histoire » de la campagne de Russie, parce que les Russes » n'écrivent pas ou écrivent sans aucun respect » pour la vérité, et que les Français se sont pris » d'une belle passion pour déshonorer et discré- » diter eux-mêmes leur gloire. Assurément la » campagne de Russie est la plus glorieuse, la » plus difficile et la plus honorable pour les Gau- » lois, dont l'histoire ancienne et moderne fasse » mention. » Et l'Empereur a distribué un juste et magnifique tribut d'éloges à nos généraux et à nos braves, à Murat, Ney, Poniatowski, qu'il faisait les héros de la journée de la Moskowa; aux valeureux cuirassiers, qui forcèrent les redoutes en sabrant les canonniers sur leurs pièces, aux braves artilleurs, qui luttèrent si décisivement avec tant d'avantage, et à ces intrépides fantassins qui, au fort de la crise, au lieu d'avoir besoin d'encouragement, crièrent à leur chef: *Sois tranquille, tes soldats ont juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront*, etc., etc.

Et il a terminé, disant : « Quelques parcelles

» de tant de gloire parviendront-elles aux siècles » à venir! Où le mensonge, la calomnie, le crime » parviendront-ils? * »

N. B. Si certains passages de la conversation de l'Empereur avaient besoin de développemens ou de preuves, on va les trouver dans la lettre suivante; elle est précieuse par sa date et son contenu; ce sont les motifs et les vues de l'expédition de Russie, exposés par Napoléon au moment même de l'entreprendre. Le vulgaire était assurément loin de les comprendre, ou de leur rendre justice; je dis le vulgaire, car il est bon de remarquer qu'aux yeux des hommes d'État, de ceux à vues larges et prévoyantes, cette guerre fut très-populaire : ils étaient fâchés du moment; mais ils en avaient très-bien saisi toutes les grandes intentions.

*Instructions données à M. ***, pour lui servir de direction dans la mission qu'il aura à remplir en Pologne.* (18 *avril* 1812.)

« Monsieur, l'Empereur compte assez sur votre » dévouement et sur votre habileté, pour vous

* Mémoires de Napoléon, tome II, page 95.

» avancer dans sa confiance jusqu'à vous charger » d'une mission du plus grand intérêt politique. » Cette mission demande *activité, prudence et* » *discrétion.*

» Vous vous rendrez à Dresde; l'objet appa- » rant de votre voyage sera de présenter à Sa » Majesté le Roi de Saxe une lettre que l'Em- » pereur vous remettra demain après son lever. » Sa Majesté Impériale et Royale vous a déjà » fait connaître ses intentions; elle vous donnera » verbalement ses dernières instructions sur les » ouvertures que vous aurez à faire au Roi de » Saxe.

» L'intention de l'Empereur est que l'on agisse » envers ce souverain avec les égards que lui mé- » rite l'estime toute particulière que Sa Majesté » professe pour sa personne. Vous vous expli- » querez, soit avec le Roi, soit avec les ministres, » avec une franchise sans réserve. Vous ajouterez » foi aux notions que vous donnera M. le comte » de Set-Pilsac.

» De la part de la Saxe, il n'y aura point *de* » *sacrifice sans compensation.*

» La Saxe tient peu à la souveraineté du duché

» de Varsovie tel qu'il existe aujourd'hui : c'est » une possession précaire et onéreuse. La pos- » session de ce fragment de la Pologne la place » dans une fausse position à l'égard de la Prusse, » de l'Autriche et de la Russie. Vous dévelop- » perez ces idées, et vous traiterez cette ques- » tion dans le sens de la discussion qui a eu lieu » le dix-sept, dans le cabinet de Sa Majesté, en » votre présence. Vous trouverez le cabinet de » Dresde peu disposé à vous combattre : sa di- » plomatie nous a présenté à plusieurs reprises » les mêmes observations. Ce n'est donc point » d'un démembrement des États du Roi de Saxe » qu'il s'agit.

» Après un court séjour à Dresde, vous annon- » cerez votre départ *pour Varsovie, où vous de- » vrez attendre de nouveaux ordres de l'Empereur.*

» Sa Majesté Impériale prie le Roi de Saxe de » vous accréditer auprès de ses ministres polonais.

» Vous concerterez à Varsovie vos démarches » avec le prince ***, chambellan de l'Empereur, » avec le général ***. Ces deux personnages des- » cendent des plus illustres familles de la Po- » logne; ils ont promis de faire servir l'influence

» dont ils jouissent parmi leurs concitoyens, » pour les porter à travailler au bonheur et à » l'indépendance de leur patrie. Vous devez » donner au gouvernement du grand duché une » impulsion propre à préparer les grands chan- » gemens que l'Empereur se propose d'opérer » en faveur de la nation polonaise.

» Il faut que les polonais secondent les des- » seins de l'Empereur, et qu'ils coopèrent eux- » mêmes à leur régénération. *Ils ne doivent* » *considérer les Français que comme de puissans* » *auxiliaires.*

» L'Empereur ne se dissimule point les diffi- » cultés qu'il aura à éprouver au rétablissement » de la Pologne. Ce grand œuvre de politique » doit contrarier *les intérêts apparens et actuels* » *de ses alliés.*

» Le rétablissement de la Pologne par les » armes de l'Empire français, est une entreprise » hasardeuse, périlleuse même, où la France de- » vra lutter également contre ses amis et contre » ses ennemis. Entrons dans quelques détails.

» L'objet que se propose l'Empereur est l'or- » ganisation de la Pologne, *avec tout ou portion*

» *de son ancien territoire*, en évitant la guerre, » si cela est possible. Pour y parvenir, Sa Majesté » a donné des pouvoirs très-étendus à son ambas- » sadeur à Pétersbourg; elle a envoyé à Vienne » un négociateur qui est autorisé à traiter avec » les principales puissances, à offrir de grands » sacrifices en territoire, de la part de l'Empire » français, *comme indemnité des cessions à faire* » *pour le rétablissement du royaume de Pologne.*

» L'Europe se partage en trois grandes divi- » sions : l'Empire français à l'Ouest, les états de » l'Allemagne au centre, l'Empire russe à l'Est; » l'Angleterre ne peut avoir sur le continent que » l'influence que les puissances voudront bien lui » conserver.

» Il faut empêcher, par une forte organisation » du centre, que la Russie ou la France puisse un » jour, en voulant s'étendre d'avantage, envahir » la suzeraineté de l'Europe. L'Empire français » jouit actuellement de toute l'énergie de son » existence : s'il ne termine en cet instant la » constitution politique de l'Europe, demain il » peut perdre les avantages de sa position, et » succomber dans ses entreprises.

« L'établissement d'un état militaire en Prusse, » le règne et les conquêtes du grand Frédéric, » les idées du siècle et celles de la révolution » française mises en circulation, ont anéanti l'an- » cienne confédération germanique. La confédé- » ration du Rhin ne tient qu'à un système provi- » soire. Les princes qui ont acquis voudraient » peut-être la consolidation de ce système; mais » les princes qui ont perdu, les peuples qui ont » souffert des malheurs de la guerre, les États » qui redoutent la trop grande puissance de la » France, s'opposeront au maintien de la confé- » dération du Rhin, chaque fois que l'occasion » s'en présentera. Les princes même agrandis par » le nouveau système, tendront à s'en éloigner à » mesure que le temps les consolidera dans les » possessions qu'ils ont obtenues. La France fini- » rait par voir arracher de ses mains un protec- » torat que sûrement elle aurait acheté par trop » de sacrifices.

« L'Empereur pense qu'à une époque finale, » qui ne peut tarder à se reproduire, il conviendra » de rendre la confédération des puissances de » l'Europe à toute leur indépendance.

» La maison d'Autriche, qui possède trois » vastes royaumes, doit être l'âme de cette in- » dépendance, à cause de la situation topogra- » phique de ses États; mais elle n'en doit pas » être la dominatrice : en cas de rupture entre » les deux Empires de France et de Russie, si » la confédération des puissances intermédiaires » était mue par une même impulsion, elle entraî- » nerait nécessairement la ruine de l'une des » parties contendantes. L'empire français serait » plus exposé que l'Empire russe.

» Le centre de l'Europe doit se composer » d'États inégaux en puissance, qui auront cha- » cun une politique qui leur sera propre; qui, » par leur situation et leurs rapports politiques, » chercheront un appui dans le protectorat des » puissances prépondérantes. Ces États sont in- » téressés au maintien de la paix, parce qu'ils » seront toujours les victimes de la guerre. Dans » ces vues, après avoir élevé de nouveaux États, » après en avoir agrandi d'anciens, afin de for- » tifier pour l'avenir notre système d'alliance, il » est un intérêt majeur pour l'Empereur et en » même temps pour l'Europe, c'est d'établir la

» Pologne : sans la réédification de ce royaume, » l'Europe reste sans frontières de ce côté ; l'Au- » triche et l'Allemagne se trouvent face à face » avec le plus puissant Empire de l'univers.

» L'Empereur prévoit que la Pologne comme » la Prusse, sera, par la suite, l'alliée de la » Russie ; mais si la Pologne lui doit sa restau- » ration, l'époque de l'union de ces États sera » assez éloignée pour laisser l'ordre établi se con- » solider. L'Europe étant ainsi organisée, il n'y » a plus de raison pour que la France et la Russie » soient en rivalité ; ces deux Empires auront les » mêmes intérêts commerciaux, ils agiront d'après » les mêmes principes.

» Avant le refroidissement avec la Prusse, une » première pensée de l'Empereur avait été de » faire une alliance solide avec le Roi de Prusse, » et de poser sur sa tête la couronne de Pologne. » Il y avait moins d'obstacles à vaincre, puisque » déjà la Prusse possédait le tiers de ce royaume. » On aurait laissé à la Russie ce qu'elle aurait » voulu absolument garder ; on aurait donné des » indemnités à l'Autriche. La marche des événe- » mens a fait changer les projets de l'Empereur.

» Lors des négociations de Tilsitt, il a fallu » créer des États précisément dans les contrées » qui redoutaient le plus la puissance de la France. » Le moment était propice au rétablissement de » la Pologne, quoiqu'il eût été l'ouvrage de la » violence et de la force. Il aurait fallu prolonger » la guerre; l'armée française souffrait du froid » et de la disette; la Russie avait des armées » sur pied. L'Empereur a été touché des senti- » mens généreux que lui témoignait l'Empereur » Alexandre. Il éprouvait des obstacles de la part » de l'Autriche. Il a laissé dominer sa politique par » un égal désir de signer une paix qu'il espérait » rendre durable, si, par l'influence de la Russie » et de l'Autriche, l'Angleterre avait voulu con- » sentir à une pacification générale.

» Après ses revers, la Prusse avait trop de » haine contre nous pour ne pas chercher à mo- » dérer sa puissance; c'est dans cette vue qu'a » été organisé le grand duché de Varsovie. On » lui a donné pour souverain le Roi de Saxe, » prince dont la vie entière a été employée à » faire le bonheur de ses sujets. On a cherché » à satisfaire les Polonais par des institutions

» qui leur plaisaient et qui convenaient à leurs » mœurs et à leurs caractères. On a mal agi en » tous sens.

» La Saxe, séparée de ses nouvelles posses- » sions par la Prusse, ne pouvait, avec la Polo- » gne, constituer un corps assez organisé pour » devenir fort et puissant. L'ouverture d'une route » militaire sur le territoire prussien, pour com- » muniquer de la Saxe avec la Pologne, a gran- » dement humilié la nation prussienne; et les » Polonais ont gémi d'être trompés dans leurs » espérances.

» L'Empereur stipulait l'occupation des forte- » resses de la Prusse, pour être certain que cette » puissance ne chercherait point à rallumer la » guerre. La campagne de 1809 a fait voir com- » bien sa politique avait été prévoyante; elle lui » avait fait prendre la ferme résolution de tra- » vailler sans relâche à terminer cette organisa- » tion de l'Europe, qui doit mettre fin à des » guerres désastreuses.

» L'Empereur a pensé qu'il devait se montrer » formidable par le nombre de troupes qu'il » pousse vers la *Vistule*, par l'occupation des

» forteresses de la Prusse, afin de commander » la fidélité de ses alliés, et d'obtenir, par les » négociations, ce que peut-être il ne faudrait » attendre que de la guerre.

» Dans ces circonstances, les dangers sont im- » minens. Ce n'est pas sans péril que l'on porte » des armées à cinq cents lieues de leur terri- » toire; et la Pologne doit attendre autant de ses » propres forces, que de l'appui de l'Empereur. » Si la guerre s'engage, les Polonais, je le répète, » ne doivent la considérer que comme un moyen » ajouté à leurs propres ressources. Ils doivent » se rappeler les temps où, par leur patriotisme » et par leur courage, ils résistèrent aux nom- » breuses armées qui attaquaient leur indépen- » dance.

» Les peuples du grand duché veulent le ré- » tablissement de la Pologne; c'est à eux qu'il » appartient de préparer les voies par lesquelles » les provinces usurpées pourront arriver à pro- » noncer leur volonté. Le gouvernement du grand » duché doit, aussitôt que les événemens le per- » mettent, faire confédérer sous les bannières » de l'indépendance les démembremens de leur

» malheureuse patrie. S'il est des Polonais sous » la domination de la Russie ou sous celle de » l'Autriche qui se refusent à retourner à la mère » patrie, il faut renoncer à les y contraindre. La » Pologne doit tirer sa force de son esprit public, » de son patriotisme, autant que des institutions » qui constitueront le nouvel état social.

» L'objet de votre mission est donc d'éclairer, » d'encourager, de diriger dans leurs opérations » les patriotes polonais. Vous rendrez compte » de vos négociations au ministre des relations » extérieures; il instruira l'Empereur de vos » succès. Vous m'enverrez des extraits de vos » rapports.

» Les malheurs et la faiblesse de la république » de Pologne ont été causés par une aristocratie » qui n'avait ni règle, ni mesure. A cette époque, » comme aujourd'hui, la noblesse était puissante, » la bourgeoisie soumise, et le peuple n'était » rien. Mais au milieu de ces désordres, il y avait » dans cette nation un amour pour la liberté et » pour l'indépendance, qui soutint long-temps sa » débile existence. Ces sentimens doivent avoir » crû par le temps et par l'oppression. Le patrio-

» tisme est un sentiment naturel aux Polonais; » même aux individus des grandes maisons. » L'Empereur tiendra sans restrictions la promesse qu'il a faite par l'article 25 du traité du » 9 juillet 1807, de faire régir le grand-duché » par des constitutions qui assurent sa liberté » et les priviléges des peuples, se conciliant avec » la tranquillité des États voisins. Il y aura, pour » la Pologne, *indépendance et liberté*. Quant aux » choix du souverain, il résultera du traité que » Sa Majesté signera avec les puissances. Sa Majesté ne prétend au trône de la Pologne ni » pour elle, ni pour sa famille. Dans le grand » œuvre de la restauration de la Pologne, elle » n'a en vue que le bonheur des Polonais et la » tranquillité de l'Europe. Sa Majesté vous autorise à faire cette déclaration, à la faire formellement lorsque vous le jugerez utile aux » intérêts de la France et de la Pologne.

» Sa Majesté m'a ordonné de vous transmettre » cette note et ces instructions, dont elle a pris » connaissance, afin que vous puissiez en faire la » matière de vos entretiens avec les ministres » étrangers qui seront à Varsovie ou à Dresde.

» L'Empereur fait adresser des notes au mi-
» nistre de la guerre et à celui des affaires étran-
» gères du grand-duché. S'il était besoin de res-
» sources pécuniaires, Sa Majesté viendrait au
» secours du trésor de la Pologne, par des assi-
» gnations sur les domaines de l'extraordinaire
» qu'elle possède encore en Pologne et en Ha-
» novre. »

Rien n'est commun pour le gros du vulgaire comme d'avoir une idée très-fausse et fort incorrecte des grands événemens les plus voisins de lui. Quand ces événemens ont quelque ancienneté, il nous parviennent du moins dégagés de tout leur faux entourage par la sagesse et la saine critique des historiens; tandis que pour ceux qui se sont passés de nos jours, nous demeurons assaillis d'une foule de détails incohérens, créés, propagés par la malveillance et toutes les passions individuelles; alors ces traditions banales, à force d'être répétées et entendues, finissent par devenir la vérité notoire pour la masse : C'est ainsi qu'il est généralement reçu que Napoléon, dans son expédition de Russie, s'est imprudemment lancé à la Charles XII, au

milieu d'un peuple ennemi, en dépit des vrais principes; qu'il s'y est laissé attirer par une fuite simulée; qu'oubliant ou violant tous les principes de l'art il s'est séparé de ses magasins à une distance immense, a négligé de s'appuyer d'armées de réserve, qu'il a résisté aux remontrances de ses généraux qui voulaient l'empêcher d'aller en avant, qu'il a livré ses derrières et s'est vu couper ses communications, et arrêter ses approvisionnemens, ses convois, et s'est trouvé sans ressources, entouré d'une population hostile; qu'il ne s'était pas ménagé de retraite et n'avait pu en effectuer; qu'il s'était endormi à Moscow, n'avait pas su prévoir les rigueurs de la saison; qu'il avait quitté l'armée quand il avait vu tout désespéré, et avait laissé périr la presque totalité de ses soldats, etc.

J'ai trouvé curieux de reproduire ici le sommaire des notes éparses dictées par Napoléon lui-même, à la lecture d'un ouvrage où s'accumulaient tous ces reproches. Les lecteurs, pour le plus grand nombre, j'en suis sûr, y trouveront des choses neuves, sans doute, et bien éloignées des idées qu'ils avaient entretenues jusque là; le

tout est tiré des *Mémoires de Napoléon*, tome 2, pages 57 et 97 à 115.

» Dans la campagne de Russie, les magasins » de l'armée n'étaient pas, sur la Vistule, à cin- » quante jours de marche de Moscow : ceux de » première ligne étaient, à Smolensk, à dix jours » de marche de Moscow; ceux de seconde ligne, » à Minsk et à Wilna, à huit jours de marche de » Smolensk; ceux de troisième à Kowno, Grodno » et Bialistok; ceux de quatrième ligne à Elbing, » à Marienwerder, à Thorn, à Plock, à Modlin, » à Varsovie; ceux de cinquième ligne à Dant- » zick, à Bamberg, à Posen; ceux de sixième » ligne à Stettin, à Custrin, à Glogau.

» Sur quatre cent mille hommes qui passèrent » le Niémen, deux cent quarante mille hommes » restèrent en réserve entre ce fleuve et le Bo- » rystène, cent soixante mille passèrent Smo- » lensk et marchèrent sur Moscow : sur ces cent » soixante mille hommes, quarante mille restèrent » échelonnés entre Smolensk et Mozajsk. La re- » traite était donc toute naturelle sur la Pologne.

» Aucun général n'a représenté à Napoléon la » nécessité de s'arrêter sur la Bérézina; tous

» sentaient que maître de Moscow il terminerait » la guerre.

» Jusqu'à Smolensk il manœuvrait sur un pays » aussi bien disposé que la France même ; la » population, les autorités étaient pour lui : il » pouvait y lever des hommes, des chevaux, des » vivres ; et Smolensk est une place forte.

» Rien de plus différent que les deux expéditions » de Charles XII et de Napoléon. Charles XII » sacrifia sa ligne d'opération, et prêta, durant » quatre cents lieues, le flanc à l'ennemi ; dans » son expédition tous les principes de la guerre » offensive avaient été violés ; ils furent tous » observés dans celle de Napoléon.

» Dans sa marche sur Moscow, il n'a jamais » eu l'ennemi sur ses derrières, pas un malade, » pas un homme isolé, pas une estafette, pas » un convoi n'ont été enlevés depuis Mayence » jusqu'à Moscow ; on n'a pas été un jour sans » recevoir des nouvelles de France ; Paris n'a » pas été un jour sans recevoir des lettres de » l'armée, pas une maison de station retran- » chée (il y en avait à toutes les postes), n'a » été attaquée.

» Les convois d'artillerie et d'équipages militaires arrivèrent sans accident : on a tiré à la » bataille de Smolensk plus de soixante mille » coups de canon, cent vingt mille à la bataille » de la Moscowa; la consommation a été consi- » dérable dans les petits combats, et cependant » en partant de Moscow chaque pièces était ap- » provisionnée à trois cent cinquante coups.

» La marche de l'armée, au sortir de Moscow, » ne doit pas s'appeler une retraite, puisque » cette armée était victorieuse, et qu'elle eût pu » marcher également sur Saint-Pétersbourg, » sur Kalouga ou sur Toula, que Kutusow eût » en vain essayé de couvrir. L'armée ne se retira » pas sur Smolensk parce qu'elle était battue; » mais pour hiverner en Pologne et marcher au » printemps sur Saint-Pétersbourg. Si l'on eût » été en été, ni l'armée de l'amiral Tchitchagow, » ni celle de Kutusow n'eussent osé approcher » de l'armée française de dix journées, sous » peine d'être détruites de suite. La Cour crai- » gnait tellement que l'on marchât sur Saint- » Pétersbourg, qu'elle avait fait évacuer sur » Londres ses archives et ses trésors les plus

» précieux, et qu'elle appela de Podolie l'armée » de l'amiral Tchitchagow, pour couvrir cette » capitale. Si Moscow n'eût pas été incendiée, » l'empereur Alexandre eût été contraint à la paix. » Après l'embrâsement de Moscow, si les grands » froids n'avaient pas commencé quinze jours » plus tôt qu'à l'ordinaire, l'armée fût revenue » sans perte à Smolensk, où elle n'aurait eu rien » à redouter des armées russes, battues à la Mos- » cowa, à Malsioroslawitz; elles avaient trop » grand besoin de repos.

» On savait bien qu'il faisait froid en décembre » et janvier; mais on avait lieu de croire, par » le relevé de la température des vingt années » précédentes, que le thermomètre ne descen- » drait pas au-dessous de six degrés de glace » pendant novembre; il n'a manqué à l'armée » que trois jours pour achever sa retraite en bon » ordre; mais dans ces trois jours elle perdit » trente mille chevaux. Par l'événement, on pou- » rait donc reprocher à Napoléon d'être resté » quatre jours de trop à Moscow; mais il y fut » déterminé par des raisons politiques: il croyait

» avoir le temps de retourner en Pologne; les » automnes sont très-prolongées dans le Nord.

» L'armée, en quittant Moscow, emporta pour » vingt jours de vivres; c'était plus qu'il ne lui » fallait pour arriver à Smolensk, où elle eût pu » en prendre en abondance pour gagner Minsk » et Wilna; mais tous les attelages des convois » et la majorité des chevaux de l'artillerie et de » la cavalerie périrent; tous les services de l'ar- » mée furent désorganisés; ce ne fut plus une » armée; il devint impossible de prendre posi- » sition avant Wilna : les corps du prince de » Schwartzemberg et du général Reynier, qui » étaient sur la Vistule, au lieu d'appuyer sur » Minsk, comme ils le devaient, se retirèrent » sur Varsovie, abandonnant ainsi l'armée. S'ils » se fussent portés sur Minsk, ils y eussent été » joints par la division de Dombrowski, qui, » seule, ne put défendre Bourischow, ce qui » permit à l'amiral Tchitchagow de l'occuper; » le projet de l'amiral n'était pas de prendre » possession de la Bérésina; mais de se porter » sur la Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg.

» C'est par cette circonstance fortuite que le » duc de Reggio le rencontra, le battit et le re- » jeta sur la rive droite de la Bérézina. Tchit- » chagow fut battu de nouveau après le passage » de la Bérézina; les cuirassiers Doumerc lui pri- » rent dix-huit cents hommes dans une charge.

« A deux journées de Wilna, lorsque l'armée » n'avait plus de dangers à courir, Napoléon jugea » que l'urgence des circonstances exigeait sa pré- » sence à Paris; là seulement il pouvait en im- » poser à la Prusse et à l'Autriche. S'il tardait à s'y » rendre, le passage lui serait peut-être fermé. » Il laissa l'armée au Roi de Naples et au prince » de Neufchâtel. La garde était alors entière, et » l'armée avait plus de quatre-vingt mille combat- » tans, sans compter le corps du duc de Tarente, » qui était sur la Dwina. L'armée russe, tout com- » pris, était reduite à cinquante mille hommes. » Les farines, les biscuits, les vins, les viandes, » les légumes secs, les fourrages, étaient en abon- » dance à Wilna. D'après le rapport de la situation » des vivres, présenté à Napoléon à son passage en » cette ville, il y restait alors quatre millions de » rations de farine, trois millions six cent mille

» rations de viande, neuf millions de rations de » vin et eau-de-vie; des magasins considérables » d'effets, d'habillemens et de munitions avaient » également été formés. Si Napoléon fût resté à » l'armée ou qu'il en eût donné le commandement » au prince Eugène, elle n'aurait jamais dépassé » Wilna; un corps de réserve était à Varsovie, un » autre à Koenisberg; mais on s'en laissa imposer » par quelques cosaques; on évacua en désordre » Wilna dans la nuit. C'est de cette époque sur- » tout que datent les grandes pertes de cette » campagne; et c'est un des malheurs des cir- » constances que cette obligation où se trouvait » Napoléon dans les grandes crises, d'être à la fois » à l'armée et à Paris: rien n'était et ne pouvait » être moins prévu par lui que la conduite in- » sensée que l'on tint à Wilna.

» Dans cette malheureuse campagne nos pertes » furent considérables sans doute; mais non pas » telles qu'on se l'imagine. Des quatre cent mille » hommes qui passèrent la Vistule, la moitié était » Autrichiens, Prussiens, Saxons, Polonais, Ba- » varois, Wurtembergeois, Bergeois, Badois, » Hessois, Westphaliens, Meklembourgeois, Es-

» pagnols, Italiens, Napolitains. L'armée impé-
» riale, proprement dite, était pour un tiers com-
» posée de Hollandais, Belges, habitans des bords
» du Rhin, Piémontais, Suisses, Gênois, Tos-
» cans, Romains, habitans de la trente-deuxième
» division militaire, Brême, Hambourg, etc.; elle
» comptait à peine cent quarante mille hommes
» parlant Français. L'expédition de Russie coûta
» moins de cinquante mille hommes à la France
» actuelle; l'armée russe, dans la retraite de Wilna
» à Moscow, dans les différentes batailles, a perdu
» quatre fois plus que l'armée française; l'in-
» cendie de Moscow a coûté la vie à cent mille
» Russes, morts de froid et de misère dans les
» bois; enfin, dans sa marche de Moscow à l'Oder,
» l'armée russe fut aussi atteinte par l'intempérie
» de la saison; elle ne comptait à son arrivée à
» Wilna que cinquante mille hommes, et à Ka-
» litsch moins de dix-huit mille : on peut avancer
» que la perte de la Russie dans cette campagne
» a été six fois plus grande que celle de la France
» d'aujourd'hui. »

Certes, voilà bien des détails et des circonstances qui surprendront beaucoup sans doute le

plus grand nombre de lecteurs, et j'avoue que j'aurais été du nombre. Ceux qui, passionnés contre la vérité, sont déterminés d'avance, et persistent quoi qu'il arrive, ou bien encore ceux qui, ayant déjà pris une opinion et tenant pour désagréable d'avoir à en changer, trouvent plus commode d'y demeurer que d'avoir la peine d'éclaircir, ceux-là nieront tout simplement, ou attacheront peu d'importance à ce que je viens de transcrire; mais il n'en sera pas de même de ceux qui, dans le calme et la modération, aiment et cherchent la vérité pour elle-même; ceux-là seront indubitablement frappés, et s'ils persistent dans une opinion adverse, ils se croiront obligés du moins de produire à leur tour des autorités également officielles, ou non moins incontestables; car comment nier que s'il s'élève toujours quelques préventions contre celui qui se défend, elles doivent être égales contre ceux qui attaquent; comment se dissimuler que les paroles d'un aussi grand homme sur l'événement terrible auquel il se trouve identifié doivent être après tout de quelque poids, et que sa voix doit valoir celle de ses adversaires. Celui qui s'exprime de

la sorte sur cette campagne et sur cette armée n'était-il pas précisément le chef de cette même armée ? n'en a-t-il pas dirigé lui-même tous les mouvemens, fait agir tous les ressorts; personne au monde a-t-il pu en connaître mieux les élémens, en analyser les détails, en affirmer les résultats; n'en a-t-il pas reçu, possédé tous les rapports officiels, et pour conclure enfin, pourrait-on méconnaître qu'en s'exprimant avec solennité et d'une manière aussi positive, Napoléon n'ignorait pas, dans l'intérêt de sa gloire, mais savait très-bien au contraire, que ces mêmes documens officiels existaient dans les dépôts publics pour appuyer ou démentir authentiquement ses assertions ?

Samedi 26.

Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domestiques.

On disait l'Empereur fort souffrant. Il m'a fait demander dans sa chambre. Je l'ai trouvé, la tête empaquetée d'un mouchoir, dans son fauteuil, fort près d'un grand feu qu'il s'était fait allumer. « Quel est le mal le plus vif, la douleur la plus

» aiguë, demandait-il? » Je répondais que c'était toujours celle du moment. « Eh bien! c'est donc » le mal de dents, m'a-t-il dit. » En effet, il avait une violente fluxion; sa joue droite était enflée et fort rouge. J'étais seul, en ce moment, auprès de lui; je me suis mis à lui chauffer alternativement une flanelle et une serviette qu'il appliquait tour à tour sur la partie souffrante, et il disait en ressentir beaucoup de bien. A cela se joignait encore une forte toux nerveuse, des bâillemens et un frisson, présage de la fièvre.

« Ce que c'est que l'homme, pourtant, disait-il, » la moindre fibre attaquée suffit pour le déranger » entièrement! D'un autre côté, en dépit de tous » les maux, il faut parfois l'assommer si l'on » veut qu'il finisse. Quelle singulière machine! Et » j'ai peut-être trente ans encore à être enfermé » dans cette triste enveloppe! »

Il attribuait sa fluxion à sa dernière sortie, au grand air qui l'affectait singulièrement. « La » nature est toujours le meilleur conseiller, disait-» il; je suis sorti malgré moi, en dépit de mon » instinct, et seulement pour obéir à la raison. »

Le docteur est arrivé, et lui a trouvé un com-

mencement de fièvre. L'Empereur a passé de la sorte tout le reste du jour, souffrant par moment des douleurs très-aiguës, allant alors et revenant alternativement de son fauteuil à son canapé, et remplissant les intervalles de souffrance à causer d'objets divers.

Un moment il s'est arrêté sur des vilenies commises autour de lui lors de sa puissance : Un ménage des Tuileries, que dans le temps il avait comblé, disait-il, et qui, par parenthèse, lors de la catastrophe, s'était montré fort mauvais, avait été pris en faute, un jour, par lui en personne. Il se contenta de leur reprocher leurs torts au lieu de les en punir. Qu'était-il arrivé, ajoutait-il, c'est qu'il n'avait fait que les irriter, sans donner un exemple de justice. « Et voilà » ce que c'est, remarquait-il, que de faire les » choses à demi, on y perd toujours. Il ne faut » pas voir, ou si l'on a voulu voir, il faut savoir » prononcer, etc., etc. »

Citant ensuite une femme fort avantageusement placée, ainsi que son mari, et qui lui parlait sans cesse de son dénuement. « Elle m'é- » crivait souvent, disait-il, pour me demander

» de l'argent, comme si elle eût eu des droits » sur moi; comme aurait pu faire Mme Bertrand, » revenue de Sainte-Hélène, ou l'un de vous » autres, etc., etc.

Mentionnant encore quelqu'un qui avait été des plus coupables envers lui en 1814, il disait: «Et vous croyez peut-être qu'il aura fui à mon » retour? Non, j'en ai été obsédé. Il convenait » sans embarras d'un engouement passager pour » les Bourbons, dont on avait été bien puni, » m'assurait-il; ce qui n'avait fait que retremper, » du reste, l'affection naturelle que chacun me » portait à tant et de si justes titres !!! Je le re- » poussai. Et il est à croire qu'en cet instant il » est à leurs pieds, et leur dit, comme de raison, » des horreurs de moi.... Pauvre humanité ! » Toujours et partout la même !.... »

Enfin il citait, et toujours de la part de ceux qu'il avait comblés, une intrigue fort vilaine auprès de l'Impératrice Joséphine, qu'on voulait porter, pour s'en faire un mérite ailleurs sans doute, et sous prétexte de lui assurer, disait-on, son séjour et son repos en France, à signer une lettre qui ne pouvait que l'avilir.

On lui faisait écrire au Roi qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été ; qu'elle le priait de fixer son existence, etc., etc. L'Impératrice pleura beaucoup, résista, demanda du temps, et consulta l'Empereur Alexandre, qui lui dit qu'une pareille lettre serait son opprobre, qu'elle envoyât promener les intrigans et les entremetteurs ; qu'il était sûr qu'on ne lui demandait rien de pareil ; que personne ne songeait à la faire sortir de France ni à troubler son repos, et qu'au besoin il se porterait pour son répondant, etc., etc.

Sur le soir la douleur s'est appaisée, et l'Empereur a pu s'endormir ; il avait dû beaucoup souffrir ; toute sa physionomie montrait une extrême altération.

Dimanche 27.

Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le Souverain.

L'Empereur a passé tout le jour sur son canapé ou son fauteuil, près du feu. Il avait peu dormi, souffrait comme hier, et n'avait pas mangé. Ses douleurs de tête et de dents étaient

extrêmement vives; la fluxion n'avait nullement diminué. Il a repris l'usage de la flanelle et des serviettes chaudes de la veille, qu'il m'a dit, en me revoyant, lui avoir fait hier tant de bien. Je me suis mis à les chauffer et à les lui appliquer de nouveau; il s'en montrait touché, laissait parfois son bras sur mon épaule, me répétant souvent: « Mon cher, vous me faites du bien! » La douleur s'étant calmée, il a sommeillé quelques instans; puis rouvrant les yeux: « Ai-je » dormi long-temps, m'a-t-il dit, vous êtes-» vous bien ennuyé? » Et il m'appelait alors *son frère hospitalier, le chevalier de Malte de Sainte-Hélène.* La douleur ayant repris plus vivement que jamais, il a fait venir le docteur, qui lui a trouvé de la fièvre; le froid de la veille lui était revenu; il s'est vu forcé de se rapprocher du feu.

Toute la soirée a été de même. Sur les sept heures il a parlé de se coucher; et ne voulant pas manger, il s'est fait lui-même de l'eau panée, dans laquelle il mettait du sucre, de la fleur d'orange et du pain que lui faisait griller son valet de chambre.

A travers bien des sujets perdus, voici quel-

ques mots recueillis sur l'immoralité. « L'immo-
» ralité, disait l'Empereur, est, sans contredit,
» la disposition la plus funeste qui puisse se
» trouver dans le souverain, en ce qu'il la met
» aussitôt à la mode, qu'on s'en fait honneur
» pour lui plaire, qu'elle fortifie tous les vices,
» entame toutes les vertus, infecte toute la so-
» ciété comme une véritable peste; c'est le fléau
» d'une nation. La morale publique, au con-
» traire, ajoutait-il, est le complément naturel
» de toutes les lois; elle est à elle seule tout un
» code. » Et il prononçait que la révolution, en dépit de toutes ses horreurs, n'en avait pas moins été la vraie cause de la régénération de nos mœurs. « Comme les plus sales fumiers
» provoquent la plus noble végétation. » Et il n'hésitait pas à dire que son administration serait une ère mémorable du retour à la morale. « Nous
» y courions, disait-il, les voiles pleines, et nul
» doute que les catastrophes qui ont suivi feront
» tout rebrousser; car au milieu de tant de vicis-
» situdes et de désordres, le moyen qu'on ré-
» siste aux tentations de tout genre, aux appâts
» de l'intrigue, à la cupidité, aux suggestions de

» la vénalité. Toutefois on pourra bien arrêter, » comprimer le mouvement ascendant d'amélio- » ration ; mais non le détruire ; car la moralité » publique est du domaine spécial de la raison » et des lumières : elle est le résultat naturel, » et l'on ne saurait plus faire rétrograder celles- » ci. Pour reproduire les scandales et les turpi- » tudes des temps passés, la consécration des » doubles adultères, le libertinage de la régence, » les débauches du règne qui a suivi, il fau- » drait reproduire aussi toutes les circonstances » d'alors, ce qui est impossible ; il faudrait ra- » mener l'oisiveté absolue de la première classe, » qui ne pouvait avoir d'autre occupation que » les rapports licencieux des sexes ; il faudrait » détruire dans la classe moyenne, ce ferment » industriel qui agite aujourd'hui toutes les » imaginations, agrandit toutes les idées, élève » toutes les âmes ; il faudrait enfin replonger les » dernières classes dans cet avilissement et cette » dégradation qui les réduisaient à n'être que » de véritables bêtes de somme ; or, tout cela » est désormais impossible. Les mœurs publiques » sont donc en hausse, et l'on peut prédire

» qu'elles s'amélioreront graduellement par tout » le globe, etc. »

Sur les neuf heures, et déjà au lit, l'Empereur a demandé qu'on fît entrer tout le monde dans sa chambre. Le Grand-Maréchal et sa femme étaient du nombre. Il nous a gardés une demi-heure, causant ses rideaux fermés.

Lundi 28.

L'Empereur, toujours souffrant, manque de médicamens. — Guerres d'Italie par Servan. — Mme de Montesson.

Je souffrais beaucoup à mon réveil; j'ai voulu mettre les pieds dans l'eau; impossible de m'en procurer. Je ne cite ceci que pour que l'on comprenne, si l'on peut, notre véritable situation à Longwood. L'eau en général y est assez rare; mais depuis quelque temps cette rareté a singulièrement augmenté, et c'est une grande affaire aujourd'hui que de pouvoir procurer un bain à l'Empereur. Nous ne sommes pas mieux sous tous les autres rapports de secours médical: hier le docteur parlait devant l'Empereur, de drogues, d'instrumens, de remèdes nécessaires; mais à chacun d'eux il ajoutait : » Malheureuse-

» ment il n'y en a point dans l'île. — Mais, lui a » dit l'Empereur, en nous envoyant ici, on a donc » pris l'engagement que nous nous porterions » bien, et toujours? » En effet les plus petites choses et les plus nécessaires manquent. L'Empereur, pour faire bassiner son lit, n'a trouvé d'autre moyen que de faire percer une de ces grandes boules d'argent dont on se sert pour tenir les plats chauds à table, et d'y faire introduire des charbons. Depuis deux nuits il sent inutilement le besoin d'esprit de vin, qui pût lui tenir chaude quelque boisson nécessaire, etc.

L'Empereur a continué de souffrir tout le jour; sa joue demeurait très enflée; mais la douleur était moins vive. Je l'ai trouvé près du feu lisant les guerres des Gaulois en Italie, par Servan. Elles lui donnaient l'idée de quelques additions à nos chapitres d'Italie, si précieux pour le métier. Il a fait venir la carte de ce pays. Comme je m'étonnais que l'auteur, descendant jusqu'à nos jours, et donnant même les campagnes de l'Empereur, le décrivît si peu, et semblât même ne pas connaître beaucoup le terrain. « C'est » qu'il l'aura parcouru, disait l'Empereur, sans le

» connaître, et n'aura peut-être pas su le deviner, » même en le voyant; tandis que le génie des » grandes entreprises, et les grands résultats » consistent surtout dans l'art de le deviner, » même sans l'avoir vu, etc., etc. »

L'Empereur s'est vu forcé, comme hier, de se mettre au lit de bonne heure. Il devait avoir de la fièvre, car il souffrait du froid. Il n'avait mangé qu'une soupe depuis la veille, et se sentait des dispositions à des étourdissemens. Il trouvait son lit mal fait, les couvertures mal arrangées; rien n'allait, disait-il; et il a essayé de faire raccommoder le tout tant bien que mal, remarquant à ce sujet que tout ce qui l'entourait n'était calculé que sur sa bonne santé, et que chacun se trouverait sans expérience et sans doute bien gauche, s'il venait jamais à être sérieusement malade, etc., etc.

Il s'est fait faire du thé de feuilles d'oranger, qu'il a dû attendre long-temps, ce qu'il a fait avec une patience dont je n'eusse certainement pas été capable.

Il a causé, étant au lit, de ses premières années [illegible] Brienne; du duc d'Orléans, de M^me^ de

Montesson, qu'il se rappelait y avoir vus ; de la famille de Nogent, de celle de Brienne, liées aux détails de ses premières années, etc., etc.

« Une fois à la tête du gouvernement, disait » Napoléon, Mme de Montesson m'avait fait de- » mander à pouvoir prendre le titre de duchesse » d'Orléans, ce qui m'avait paru extrêmement » ridicule. » L'Empereur ne la croyait que maîtresse du prince. Je l'assurai qu'elle avait été bien mariée avec le consentement de Louis XV, et que je croyais être certain que depuis la mort de son époux, elle prenait, dans tous les actes, le titre de douairière d'Orléans. L'Empereur disait avoir ignoré cette circonstance. « Mais » encore, dans ce cas, observait-il, qu'avait à » dire et à faire le Premier Consul ? Aussi était- » ce toujours là ma réponse aux intéressés, qui » en étaient peu satisfaits. Mais devais-je prendre » tout aussitôt les irrégularités et les ridicules » de la vieille école ? etc. »

Mardi 29.

L'Empereur continue d'être très-souffrant. — Circonstances caractéristiques.

Mon fils était malade, moi-même je n'étais pas bien; mes insomnies duraient toujours. Le docteur est venu nous voir. Il m'a appris que l'Empereur était mieux, mais qu'il s'obstinait à tort à ne vouloir faire aucun usage de la médecine.

Je n'ai été appelé qu'à cinq heures chez l'Empereur. Je l'ai trouvé les pieds dans l'eau, souffrant encore violemment de la tête. Cependant, ce demi-bain lui a fait du bien. Il s'est remis sur son canapé, et a pris les Mémoires de Noailles; il en a lu tout haut quelques morceaux sur le duc de Vendôme, au siége de Lille, quelques autres sur le duc de Berwick, qu'il accompagnait de remarques à sa manière, toujours neuves, originales, piquantes. Je regrette fort de ne pouvoir les tracer ici; mais cette dernière partie de mes cahiers n'ayant point encore été mise au net lorsqu'ils m'ont été arrachés, je n'y retrouve aujourd'hui que des indices devenus par le temps tout à fait étrangers à ma mémoire.

L'Empereur, apercevant sur sa commode quelques pâtisseries ou espèce de sucreries qui semblaient y avoir été oubliées, m'a dit de lui en apporter; et comme il voyait mon embarras et mon hésitation, cherchant vainement le moyen de pouvoir les lui présenter avec convenance: « Bah! mon cher, avec la main, m'a-t-il dit, » tout bonnement avec la main; plus de céré» monies, plus de façons entre nous; nous de» vons désormais demeurer à la gamelle l'un pour » l'autre. » Voilà une fort petite circonstance sans doute, mais qui pourtant rendra bien mieux, aux yeux de plusieurs, la tournure d'esprit, le caractère, les dispositions de l'âme, la véritable pensée, que ne saurait le faire une foule de paroles; car il est des esprits judicieux et observateurs qui savent apercevoir et déduire, lorsque beaucoup d'autres n'ont pas même soupçonné; aussi c'est ce qui va me faire replacer ici ce que j'avais repoussé ailleurs, dans la crainte que ce ne fût jugé insignifiant, ou du moins inutile.

Je dois avoir dit que, dans la familiarité de son petit intérieur, l'Empereur passait volontiers en revue, vis-à-vis de moi, tous les titres. Ah!

bonjour *Monseigneur.* Comment se porte Votre *Excellence?* Que dit aujourd'hui Votre *Seigneurie?* etc., etc. Or, un soir, me rendant au salon dont l'huissier allait m'ouvrir la porte, celle de l'Empereur, qui en est voisine, s'ouvrit; il s'y rendait précisément aussi. M'étant rangé pour son passage, lui, en distraction sans doute, s'arrêta pour me prendre l'oreille, ajoutant gracieusement : « Que faisait là *Votre Majesté.* » Mais ce mot ne fut pas plutôt lâché que mon oreille le fut aussi. Sa figure devint tout autre, et il se crut obligé de me parler gravement d'autre chose. Ce n'est pas que je n'eusse appris près de lui à ne pas avoir entendu au besoin; mais n'importe, il s'en voulait évidemment d'avoir laissé échapper cette qualification : toutes les autres pouvaient lui paraître des plaisanteries; mais il ne semblait pas en être de même de celle-ci, soit par sa nature spéciale, soit par nos circonstances présentes ou autrement, que sais-je? Du reste, chacun conjecturera ce qu'il lui plaira; seulement je raconte le fait.

Sur le soir, l'Empereur nous a reçus tous après notre dîner. Il était dans son lit, et est revenu à

son incrédulité en médecine, qu'il appuyait de si bonnes raisons, disait-il, que Corvisard et les autres célèbres ne le combattaient que faiblement, et seulement pour l'honneur du corps.

Mercredi 30.

Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour mémoire non payé. — Sur l'impopularité.

L'Empereur aujourd'hui n'a pas été mieux. Il a eu, à l'heure accoutumée, son léger accès de fièvre. Sur le soir le docteur est arrivé; il portait plusieurs gargarismes innocens, disait-il; mais il n'en a pas moins eu de peine à en trouver l'emploi. L'Empereur avait beaucoup de boutons sur les lèvres, dans la bouche et jusque dans le gosier; il avait beaucoup de peine à avaler, même à parler, disait-il. On n'a pu trouver, pour son usage, de l'huile supportable : elle est horrible, et il est fort délicat.

L'Empereur, dans la conversation du jour, parlant des dépenses, du gaspillage et des dettes permanentes de Joséphine, en est arrivé à raconter qu'il s'était vu lui-même, lui, l'homme le plus régulier qui existât, l'objet d'une esclandre

fort désagréable à Saint-Cloud. « Étant dans ma » calèche, disait-il, l'Impératrice Marie-Louise à » mes côtés, et au milieu d'un concours immense » de peuple, je m'étais vu interpellé tout-à-coup, » à la façon de l'Orient, comme eût pu l'être le » Sultan se rendant à la mosquée, par un homme » qui avait travaillé pour ma personne, et récla- » mait une somme considérable dont on lui refu- » sait le paiement depuis long-temps. Et il se » trouva que c'était juste, remarquait Napoléon; » mais j'étais en règle; j'avais payé et depuis long- » temps; aussi l'intermédiaire seul était coupa- » ble, etc., etc. »

Dans un autre moment, à la suite de l'impopularité dont, disait-il, il avait fini par être l'objet, comme je revenais à lui témoigner mon étonnement de ce qu'il n'avait pas cherché quelque moyen de faire contreminer les libelles, et de rappeler l'opinion qu'on lui enlevait, il a répondu avec une sorte d'inspiration : « J'avais, ma foi, » des vues bien autrement larges que celle d'aller » m'occuper de flagorner ou de ménager une pe- » tite multitude, quelques coteries ou variations » de sectes; non, il fallait me laisser revenir vic-

» torieux de Moscou, et l'on eût vu bientôt, » non seulement tous ces gens-là, non seulement » toute la France, mais encore le monde entier » me revenir, m'admirer et me bénir. Il ne m'eût » plus fallu que disparaître par hasard au sein du » mystère, et le vulgaire eût renouvelé pour moi » la fable de Romulus; il eût dit que je m'étais » enlevé au Ciel pour aller prendre ma place » parmi les Dieux!... »

Sur les sept heures l'Empereur s'est mis au lit, se trouvant le corps et la tête faibles. Après notre dîner il nous a reçus tous ensemble comme hier; ses rideaux étaient fermés. Après une conversation perdue de quelques instans, il lui a pris fantaisie de se faire lire Robinson, chacun faisant la lecture à son tour, excepté moi à cause de l'état de mes yeux. Au bout d'une heure ou deux, il nous a congédiés en retenant seulement le plus jeune, le général Gourgaud, pour lui continuer encore la lecture et causer.

Jeudi 31.

L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui, le premier, nous appelle la grande nation.

Le temps s'était mis au beau; la température aujourd'hui était délicieuse. Il y avait six jours que l'Empereur gardait la chambre; fatigué de la monotonie de son mal, il a résolu de violer, disait-il, la loi du docteur. Il est sorti; mais il se sentait si faible, qu'il pouvait à peine marcher. Il a fait demander la calèche, et nous avons fait un tour. Il était triste et silencieux. Il souffrait beaucoup, surtout des boutons qui couvraient ses lèvres.

Peu après son retour, il m'a fait demander dans sa chambre. La promenade l'avait encore abattu. Il se sentait très-faible et fort disposé à l'assoupissement. Je l'ai déterminé à manger un peu; il a fini par un verre de vin de liqueur, et il est convenu qu'il en était réveillé, et se trouvait beaucoup mieux. Il s'est mis à causer.

« En mettant le pied en Italie, disait-il, j'ai » changé les mœurs, les sentimens, le langage » de notre révolution. Je n'ai point fusillé les

» émigrés, j'ai secouru les prêtres, j'ai abrogé » les institutions, les fêtes qui nous déshono- » raient. Et en cela je n'étais point guidé par » mon caprice; mais bien par la raison et l'é- » quité, ces deux bases premières de la haute » politique. Par exemple, a-t-il dit à quelqu'un, » si la fête de la mort du Roi se fût toujours » continuée, vous n'auriez pas eu l'occasion de » pouvoir vous rallier jamais, etc., etc. »

L'Empereur disait alors avoir été celui qui le premier avait salué la France du nom de *la grande nation*. « Et certes, remarquait-il, je l'ai » montrée telle au monde abattu devant elle. »

Et après un léger intervalle, il a repris : « Et » elle le sera encore et le demeurera toujours, » si son caractère national redevient en har- » monie avec tous ses avantages physiques et » ses moyens moraux, etc., etc. »

Dans un autre moment, parlant de quelqu'un qu'il aimait beaucoup, il disait : « C'est le carac- » tère *de la vache*; doux et tranquille pour toutes » choses, excepté sur l'article de ses enfans; dès » qu'on touche à ceux-ci, aussitôt les cornes en » avant; on pourrait le rendre furieux, etc. »

Parlant d'un autre qui avait passé trente ans, et qu'il accusait d'être trop jeune, il disait : « A » cet âge, pourtant, j'avais fait toutes mes con- » quêtes, je gouvernais le monde; j'avais appaisé » la tempête, fondu les partis, rallié une nation, » créé un gouvernement, un empire; il ne me » manquait que le titre d'Empereur. » Et continuant sur ce sujet, il disait : « J'ai été gâté, il » faut en convenir; j'ai toujours commandé; dès » mon entrée dans la vie, je me suis trouvé » nanti de la puissance, et les circonstances et » ma force ont été telles, que dès que j'ai eu le » commandement, je n'ai plus reconnu ni maî- » tres ni lois. »

Vendredi 1 Novembre.

Affaissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre; les pontons, etc.

Aujourd'hui le temps était très-beau; l'Empereur a voulu en profiter. Il a essayé de sortir sur les deux heures. Après quelques pas dans le jardin il a eu l'idée d'aller se reposer chez M^me^ Bertrand; il y est demeuré plus d'une heure dans un

fauteuil, ne parlant point, souffrant et abattu; au bout de ce temps il a regagné languissamment sa chambre, où il s'est jeté sur son canapé, sommeillant comme la veille. Cet affaissement m'affectait douloureusement. Il essayait de temps à autre de combattre cette disposition; mais il ne trouvait rien à dire, et, s'il voulait se mettre à lire, la lecture le dégoûtait tout aussitôt. Je l'ai quitté pour le laisser reposer.

Une frégate anglaise est arrivée du Cap, dans sa route pour l'Europe; c'était une occasion pour nous d'écrire à nos amis; mais je me suis interdit désormais la douceur d'en profiter; les plaintes réitérées du Gouverneur m'en font une loi, par la nature des conséquences dont il me menace; peut-être viendra-t-il un moment moins cruel; j'attendrai!...

Le docteur O' Méara est venu voir mon fils, dont l'état ne laissait pas que d'être inquiétant; il avait été saigné hier de nouveau; il avait eu des évanouissemens trois ou quatre fois dans la journée.

Le docteur a profité de cette occasion pour me parler spécialement de la santé de l'Empereur

me confiant qu'il n'était pas sans inquiétude sur sa trop grande réclusion; il ne cessait de prêcher, disait-il; pour plus d'exercice, et m'engageait à profiter des fréquentes occasions que j'avais de parler à l'Empereur, pour l'amener à sortir davantage. Il est sûr, convenions-nous, qu'il changeait de manière à effrayer; et lui (le docteur), n'hésitait pas à prononcer qu'un si complet repos, après une si grande agitation, pouvait devenir des plus funestes; que toute maladie sérieuse, que pouvait amener si facilement la qualité du climat, ou tout autre accident de la nature, lui deviendrait infailliblement mortelle. Les paroles du docteur, son anxiété m'ont vivement touché. Dès ce temps, j'aurais dû deviner en lui cet intérêt réel qu'il a si bien prouvé depuis.

Sur les six heures, l'Empereur m'a fait appeler; il était dans son bain, souffrant peut-être encore plus que de coutume; c'était, pensait-il, le résultat de sa sortie d'hier; le bain lui a réussi; il se trouvait un peu mieux. Il s'est mis à lire l'ambassade de lord Macarteney en Chine, ce qu'il a prolongé assez long-temps, dissertant,

chemin faisant, sur bien des objets qu'il y rencontrait.

Puis, laissant son livre, et se mettant à causer, la situation de nos prisonniers en Angleterre s'est trouvée un des sujets accidentellement amenés par le courant de la conversation.

Je vais réunir ici ce qu'il a dit aujourd'hui et en d'autres momens.

La rupture subite du traité d'Amiens, sous de si mauvais prétextes et avec autant de mauvaise foi de la part du ministère anglais, avait causé une vive irritation chez le Premier Consul, qui se sentait joué. La saisie de plusieurs bâtimens de notre commerce, avant même de nous déclarer la guerre, vint y mettre le comble. « Sur » mes vives réclamations, disait l'Empereur, ils » se contentèrent de répondre froidement que » c'était leur usage, qu'ils l'avaient toujours fait, » et ils disaient vrai; mais les temps n'étaient » plus pour la France de supporter patiemment » une telle injustice ni une telle humiliation. » J'étais devenu l'homme de ses droits et de sa » gloire, et j'étais tout disposé à montrer à nos

» ennemis avec qui désormais ils avaient à faire.
» Malheureusement ici, par notre position réci-
» proque, je ne pouvais venger une violence que
» par une violence plus forte encore. C'est une
» triste ressource que les représailles sur des
» innocens au fond; mais je n'avais pas de choix.

» A la lecture de l'ironique et insolente ré-
» ponse faite à mes plaintes, j'expédiai, au milieu
» de la nuit même, l'ordre d'arrêter, par toute
» la France, et sur tous les territoires occupés
» par nos armes, tous les Anglais quelconques,
» et de les retenir prisonniers en représaille de
» nos vaisseaux si injustement saisis. La plupart
» de ces Anglais étaient des hommes considé-
» rables, riches et titrés, venus pour leurs plai-
» sirs. Plus l'acte était nouveau, plus l'injustice
» était flagrante, plus la chose me convenait. La
» clameur fut universelle; tous ces Anglais s'a-
» dressèrent à moi; je les renvoyai à leur gouver-
» nement: leur sort dépendait de lui seul, répon-
» dais-je. Plusieurs, pour obtenir de s'en aller,
» furent jusqu'à proposer de se cotiser pour ac-
» quitter eux-mêmes le montant des vaisseaux
» arrêtés. Ce n'était pas de l'argent que je cher-

» chais, leur faisais-je dire ; mais l'observation » de la simple morale, le redressement d'un tort » odieux ; et, le croira-t-on, l'administration an- » glaise, aussi astucieuse, aussi tenace dans ses » droits maritimes que la cour de Rome dans » ses prétentions religieuses, a mieux aimé laisser » injustement dix ans dans les fers une masse » très-distinguée de ses compatriotes, que de » renoncer authentiquement pour l'avenir à un » misérable usage de rapines sur les mers.

» Déjà, en arrivant à la tête du gouvernement » consulaire, j'avais eu une prise avec le cabinet » anglais touchant les prisonniers, et cette fois » je l'avais emporté. Le Directoire avait eu la » sottise de se prêter à un arrangement qui nous » était extrêmement préjudiciable, et tout à fait » à l'avantage des Anglais.

» Les Anglais nourrissaient leurs prisonniers » en France, et nous avions la charge de nourrir » les nôtres en Angleterre. Or, nous avions assez » peu d'Anglais chez nous, et ils tenaient beau- » coup de Français chez eux ; les vivres étaient » presque pour rien en France, ils étaient d'un » prix exorbitant en Angleterre. Les Anglais

» avaient donc fort peu de chose à payer, tandis » que de notre côté nous devions envoyer des » sommes énormes en pays ennemi, et nous » étions fort pauvres. Ajoutez que tous ces dé- » tails exigeaient des agens croisés sur les lieux » respectifs, et monsieur le commissaire anglais » n'était autre chose que l'espion de nos affaires, » l'entremetteur, le machinateur des complots » de l'intérieur, ourdis avec les émigrés du de- » hors. A peine eus-je pris connaissance d'un tel » état de choses, que l'abus fut rayé d'un trait » de plume. Il fut signifié au gouvernement an- » glais qu'à compter du moment, chaque nation » nourrirait désormais les prisonniers qu'elle au- » rait faits, si mieux on n'aimait les échanger. » On jeta les hauts cris, on menaça de les laisser » mourir de faim. Je soupçonnais bien assez de » dureté et d'égoïsme aux ministres anglais pour » en avoir l'envie; mais j'étais sûr que l'huma- » nité de la nation s'en serait révoltée. On plia; » nos malheureux Français n'en furent ni mieux » ni plus mal; mais nous gâgnames de grands » avantages, et échappâmes à un arrangement » qui était une espèce de joug et de tribut.

« Durant toute la guerre je n'ai cessé d'offrir » l'échange des prisonniers; mais le gouverne- » ment anglais jugeant qu'il m'eût été avanta- » geux, s'y est constamment refusé sous un pré- » texte ou sous un autre. Je n'ai rien à dire à cela: la » politique à la guerre marche avant le sentiment; » mais pourquoi se montrer barbare sans néces- » sité? et c'est ce qu'ils ont fait, quand ils ont vu » grossir le nombre de leurs prisonniers. Alors a » commencé pour nos malheureux compatriotes » cet affreux supplice des pontons, dont les An- » ciens eussent enrichi leur enfer, si leur imagi- » nation eût pu les concevoir. Ce n'est pas que » je ne croye qu'il y avait exagération de la part » de ceux qui accusaient; mais aussi il n'y a pas eu » de vérité dans ceux qui se défendaient. Nous sa- » vons ce que c'est qu'un rapport au parlement; » ici nous en sommes sûrs quand nous lisons les » calomnies et les mensonges que débitent en plein » parlement, avec une si froide intrépidité, ces » méchans, qui n'ont pas rougi de se faire nos » bourreaux. Les pontons portent avec eux leur » vérité, il suffit du simple fait; y avoir jeté de » pauvres soldats qui n'étaient pas accoutumés à

» la mer, les avoir entassés les uns sur les autres » dans des lieux infects, trop étroits pour les » contenir ; leur avoir fait respirer deux fois par » vingt-quatre heures, à la marée basse, les exha- » laisons pestilentielles de la vase, avoir prolongé » dix ou douze ans ce supplice de chaque jour, » n'est-ce pas assez pour que le sang bouillonne au » hideux tableau d'une telle barbarie ? Et sur ce » point je me reproche fort de n'avoir pas usé de » représailles, de n'avoir pas jeté dans des pon- » tons pareils, non les pauvres matelots et soldats, » dont la voix ne compte pas, mais tous les milords » et la masse de la classe distinguée. Je leur eusse » laissé libre correspondance avec leur pays, leurs » familles, et leurs cris eussent assourdi les minis- » tres et les eussent fait reculer. Il est vrai que les » salons de Paris, toujours les meilleurs alliés des » ennemis, n'eussent pas manqué de me dire un » tigre, un cannibale ; n'importe, je le devais aux » Français qui m'avaient chargé de les protéger » et de les défendre. J'ai manqué de caractère : » c'était mon devoir. » Et il m'a demandé si les pontons existaient de mon temps. Je ne pouvais le lui dire ; cependant je pensais que non, parce

que j'étais sûr qu'alors existaient des prisons parquées en pleine campagne, que beaucoup d'Anglais les visitaient faisant du bien aux prisonniers, achetant leurs petits travaux. Toutefois ils devaient être bien mal et souffrir de la faim; car on racontait qu'un agent du gouvernement y étant entré à cheval, et en étant descendu un instant, il n'avait pas eu le dos tourné que le pauvre animal, en un clin-d'œil, avait été enlevé, dépecé et dévoré. Je ne garantissais pas le fait; mais il nous avait été raconté par des Anglais mêmes, et il est vrai que les fanatiques d'entre eux ne le citaient pas comme preuve des besoins des prisonniers français, mais bien pour faire ressortir toute leur férocité et leur voracité. L'Empereur en riait comme d'un conte bleu, disant que la nature aurait à en frémir, si la chose était réelle; car il est bien évident à qui que ce soit, remarquait-il qu'il n'y a que la faim poussée jusqu'à la rage qui puisse porter à dévorer du cheval. Je lui donnais une autre raison, pour croire que de mon temps il n'y avait point encore de pontons; c'est qu'il avait été grandement question de consacrer aux prisonniers quelques

petites îles désertes situées entre l'Angleterre et l'Irlande : on les y eût déposés, toute embarcation quelconque eût été soustraite; on les eût tout à fait abandonnés à eux-mêmes dans un complet isolement, et il n'eût plus été besoin que de quelques bâtimens légers, en constante croisière, pour les garder. Seulement on objectait qu'en cas de descente de la part de l'ennemi, son grand et facile objet serait d'aborder ces îles, et qu'en y distribuant des armes, il y recruterait une armée toute faite; et peut-être, disais-je, est-ce cette première idée qui aura conduit à celle des pontons; car le nombre des prisonniers croissant toujours, on s'effrayait de les avoir à terre au milieu de soi, par la disposition d'une partie de la population, qu'on soupçonnait d'être fort portée à fraterniser avec les Français. « Eh bien! » disait Napoléon, je conçois ces îles, car la sû- » reté et la propre conservation avant tout. Mais » le supplice des pontons est une tache à l'huma- » nité anglaise, un aiguillon de fureur qui ne » peut sortir du cœur des prisonniers français.

» L'article des prisonniers a été un des points » sur lesquels s'est exercée la mauvaise foi habi-

» tuelle des ministres anglais, avec ce machiavé-
» lisme ordinaire qui caractérise si bien l'école
» actuelle. Absolument résolus à repousser tout
» échange, et ne voulant pas être accusés de s'y
» refuser, ils multipliaient et dénaturaient les
» prétextes. C'était d'abord mon atroce violation
» des droits civilisés envers les *détenus*, que je
» prétendais considérer comme des *prisonniers*,
» principe qu'il ne leur était pas permis de re-
» connaître, disaient-ils, par quelque considé-
» ration que ce fût. Ensuite vinrent les évasions
» réciproques. Quelques-uns des détenus, qui
» chez nous demeuraient libres sur parole, s'étant
» évadés, ils furent accueillis chez eux avec ac-
» clamation. Des Français en firent autant; et je
» blâmai leur retour; je fus jusqu'à proposer qu'on
» se renvoyât réciproquement ceux qui avaient
» violé leurs engagemens; mais il me fut répondu
» que des *détenus* n'étaient pas des *prisonniers*,
» qu'ils n'avaient fait qu'user d'un droit légitime,
» qu'ils avaient échappé à l'oppression, qu'ils
» avaient bien fait; et on les employa. Dès ce mo-
» ment j'engageai les miens à s'évader, je les em-
» ployai, et les ministres remplirent leurs journaux

» des plus effrontées diatribes, me signalèrent à » l'Europe comme un homme sans morale, sans » foi ni loi, etc.

» Quand enfin, par un motif quelconque, il » leur convint de traiter de l'échange, ou peut-» être aussi quand il leur vint une idée qu'ils » crurent propre à me jouer sur ce point, ils » envoyèrent un commissaire; les grandes diffi-» cultés disparurent, et les bases se posèrent » pour l'amour de l'humanité, et autres grands » mots. Ils consentirent à compter les détenus » au nombre des prisonniers, et à y admettre » l'armée hanovrienne, que j'avais faite prison-» nière et licenciée sur parole : ce point avait » été long-temps un obstacle; car les Hano-» vriens n'étaient pas Anglais, insinuait-on. Tout » allait bien jusque là, et semblait marcher à » une conclusion facile; mais je connaissais mes » adversaires, et je lisais leurs véritables inten-» tions : ils avaient infiniment plus de Français » que je n'avais d'Anglais; une fois qu'ils eussent » tenu les leurs, ils n'auraient pas manqué d'in-» cidens pour en demeurer là; et le restant de » mes pauvres Français fût demeuré dans les

» pontons à éternité. Je déclarai donc que je ne
» voulais pas d'un échange partiel, mais bien
» d'un échange total; et voici, disais-je, ce qui
» allait le faciliter : je convenais avoir beaucoup
» moins d'Anglais qu'ils n'avaient de Français;
» mais j'avais aussi des Espagnols, des Portugais
» et autres alliés des Anglais, pris sous leurs
» bannières, dans la même cause; et, par cette
» nouvelle combinaison, je présentais à mon
» tour une masse de prisonniers bien plus con-
» sidérable que la leur; eh bien! j'offrais de
» rendre le tout pour le tout. Cette proposition
» déconcerta d'abord; elle fut discutée et re-
» poussée. Toutefois, quand on crut avoir décou-
» vert l'artifice propre à se procurer le même
» résultat, on accéda à ma proposition. Mais
» j'avais l'œil à tout; il m'était évident que si
» on commençait d'abord par échanger tout
» simplement Français contre Anglais, une fois
» qu'ils se sentiraient nantis, ils ne manque-
» raient pas de prétexte pour en demeurer là,
» et que nous rentrerions dans leur hypothèse
» première : les prisonniers anglais n'étaient
» guère que le tiers des nôtres en Angleterre.

» J'offris alors, pour éviter tout malentendu ré-
» ciproque, d'échanger par transports de trois
» mille seulement à la fois; on me rendrait trois
» mille Français contre lesquels je donnerais mille
» Anglais et deux mille Hanovriens, Espagnols,
» Portugais et autres; de la sorte, s'il survenait
» quelque querelle, disais-je, et qu'on s'arrêtât,
» nous demeurions toujours dans les mêmes pro-
» portions qu'auparavant et sans nous être trompés
» les uns les autres. Que si le tout, au contraire,
» allait sans malencontre jusqu'à la fin, je pro-
» mettais de rendre le reste par dessus le marché.
» J'avais si bien deviné, que ces détails, si raison-
» nables au fond puisque le principe en avait été
» adopté, firent jeter les hauts cris; on rompit tout,
» et on se sépara. Néanmoins, soit que les ministres
» anglais tinssent réellement à ravoir leurs com-
» patriotes, soit qu'ils fussent frappés de mon
» obstination à ne pas me laisser duper, il paraît
» qu'ils allaient entendre enfin à une conclusion
» finale que je faisais proposer de nouveau par
» une voie détournée, quand nos désastres de
» Russie vinrent leur rendre toutes leurs espé-
» rances et détruire toutes mes prétentions. »

L'Empereur s'est étendu ensuite sur le bon traitement dont nous avions usé nous-mêmes envers les prisonniers que nous avons eus chez nous. Ce traitement était aussi généreux, disait-il, aussi libéral que possible; il n'imaginait pas qu'aucune nation eût eu la pensée d'en élever aucun reproche. « Nous aurions eu, disait-il, en notre » faveur le témoignage et les sentimens des pri- » sonniers mêmes; car, à l'exception de ceux » qui tenaient ardemment à leurs lois locales, » ou, en d'autres mots, au sentiment de la li- » berté, ce qui se réduisait aux Anglais et aux » Espagnols, tout le reste, les Autrichiens, les » Prussiens, les Russes, nous demeuraient vo- » lontiers; ils nous quittaient avec peine et nous » revenaient avec plaisir. Cette disposition a in- » flué plus d'une fois sur l'opiniâtreté de leurs » efforts ou de leur résistance, etc., etc. »

L'Empereur disait encore : « J'ai eu le projet » d'amener en Europe un changement dans le » droit et la coutume publique à l'égard des » prisonniers. J'aurais voulu les enrégimenter et » les faire travailler militairement à des monu- » mens ou à de grandes entreprises; ils eussent

» reçu leur solde qu'ils eussent gagnée ; on eût
» sauvé la fénéantise et tous les désordres qu'a-
» mène d'ordinaire parmi eux leur complète oisi-
» veté ; ils eussent été bien nourris, bien vêtus,
» et n'eussent manqué de rien, sans coûter néan-
» moins à l'Etat, qui eût reçu leur travail en
» équivalent ; tout le monde y eût gagné. Mais
» mon idée ne prospéra point au Conseil d'Etat ;
» on m'y laissa apercevoir cette fausse philan-
» thropie qui égare tant de monde. On eut l'air
» de regarder comme dur et barbare de vouloir
» les contraindre au travail. On laissa voir qu'on
» craignait les représailles. Un prisonnier est déjà
» assez malheureux d'avoir perdu sa liberté,
» disait-on ; on ne croyait pas qu'on pût avoir
» des droits sur l'emploi de son temps ni sur une
» partie de ses actions.—Mais c'est là l'abus dont
» je me plains, disais-je, et que je voudrais cor-
» riger. Un prisonnier peut et doit s'attendre à
» des gênes légitimes ; et celles que je lui inflige
» sont pour son bien autant que pour celui d'au-
» trui. Je n'exige pas de lui plus de peine, plus
» de fatigue ; mais moins de danger que dans son
» état habituel et journalier. Vous craignez les

» représailles, que l'ennemi ne traite de la sorte » nos Français? Mais plût au Ciel. Ce serait ce » que j'estimerais de plus heureux au monde! Je » verrais mes matelots, mes soldats occupés aux » champs ou sur les places publiques, au lieu de » les savoir ensevelis vivans au fond de leurs » affreux pontons. On me les renverrait sains, » laborieux, endurcis au travail, et chacun, dans » chaque pays, laisserait après soi, des travaux » qui dédommageraient en quelque chose des » funestes ravages de la guerre, etc. Par accom- » modement on arrêta l'organisation de quel- » ques corps de prisonniers, comme travailleurs » volontaires, ou quelque chose de la sorte; » mais ce n'était nullement là toute mon idée. »

Samedi 2.

Anvers; grandes intentions de Napoléon à son égard; est une des causes de sa chute. — Généreux sentimens qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'Empire, en 1813. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. Quand je me suis rendu auprès de lui, je l'ai

trouvé très-souffrant, c'était d'une espèce de courbature ou de transpiration arrêtée; de plus, il avait une fluction décidée. Il m'a retenu la plus grande partie du jour, cherchant parfois à causer, parfois encore cherchant à sommeiller. Il changeait à chaque instant de place et de situation, essayait de marcher, et revenait souvent près du feu : il avait évidemment de la fièvre.

Dans un de ses nombreux sujets de conversations rompues, il s'est arrêté avec suite sur Anvers, son arsenal, ses fortifications, son importance, les grandes vues politiques et militaires qu'il avait eues sur ce point si heureusement situé, etc., etc., etc.

Il a dit qu'il avait beaucoup fait pour Anvers, mais que c'était encore peu auprès de ce qu'il comptait faire. Par mer, il voulait en faire un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre, il voulait le rendre une ressource certaine en cas de grands désastres, un vrai point de salut national; il voulait le rendre capable de recueillir une armée entière dans sa défaite, et de résister à un an de tranchée ouverte, intervalle pendant lequel une nation avait le temps, disait-il, de venir

en masse la délivrer et reprendre l'offensive. Cinq à six places de la sorte, ajoutait-il, étaient d'ailleurs le système de défense nouveau qu'il avait le projet d'introduire à l'avenir. On admirait déjà beaucoup les travaux exécutés en si peu de temps à Anvers, ses nombreux chantiers, ses magasins, ses grands bassins; mais tout cela n'était encore rien, disait l'Empereur, ce n'était encore là que la ville commerçante; la ville militaire devait être sur la rive opposée; on avait déjà acheté le terrain; on l'avait payé à vil prix, et par une spéculation adroite, on en eût revendu à un très-haut bénéfice, à mesure que la ville se serait élevée, ce qui eût contribué à diminuer d'autant la dépense totale. Les vaisseaux à trois ponts fussent entrés tout armés dans les bassins d'hiver. On eût construit des formes couvertes pour retirer à sec les vaisseaux pendant la paix, etc.

L'Empereur disait qu'il avait arrêté que le tout fût gigantesque et colossal. Anvers eût été à lui seul tout une province. Et revenant à ce superbe établissement, il remarquait que cette place était une des grandes causes qu'il était ici, à Sainte-Hélène; que la cession d'Anvers était

un des motifs qui l'avait déterminé à ne pas signer la paix de Châtillon. Si on eût voulu lui laisser cette place, peut-être eût-il conclu; et il se demandait s'il n'avait pas eu tort de se refuser à signer l'ultimatum. « Il y avait encore alors, disait-il, bien des ressources et bien des chances, » sans doute; mais aussi que de choses à dire » contre. » Et il concluait : « J'ai dû m'y refuser, » et je l'ai fait en toute connaissance de cause; » aussi même sur mon roc, ici, en cet instant, » au sein de toutes mes misères, je ne m'en repens pas. Peu me comprendront, je le sais; » mais pour le vulgaire même, et malgré la tournure fatale des événemens, ne doit-il pas aujourd'hui demeurer visible que le devoir et » l'honneur ne me laissaient pas d'autre parti. » Les alliés, une fois qu'ils m'eussent entamé, » en seraient-ils demeurés là? Leur paix eût-elle » été de bonne foi, leur réconciliation sincère? » C'eût été bien peu les connaître, c'eût été » vraie folie que de le croire et de s'y abandonner. N'eussent-ils pas profité de l'avantage immense que le traité leur eût consacré, pour » achever, par l'intrigue, ce qu'ils avaient com-

» mencé par les armes? Et que devenaient la » sûreté, l'indépendance, l'avenir de la France? » Que devenaient mes obligations, mes sermens, » mon honneur? Les alliés ne m'eussent-ils pas » perdu au moral dans les esprits, comme ils » venaient de le faire sur le champ de bataille? » Ils n'eussent trouvé l'opinion que trop bien pré- » parée! Que de reproches la France ne m'eût- » elle pas faits d'avoir laissé morceler le terri- » toire confié à ma garde! Que de fautes l'injus- » tice et le malheur n'eussent pas accumulées sur » ma tête! Avec quelle impatience les Français, » pleins du souvenir de leur puissance et de » leur gloire, eussent supporté, dans ces jours de » deuil, les charges inévitables dont il eût fallu » les accabler! Et de là des commotions nou- » velles, l'anarchie, la dissolution, la mort. Je pré- » férai de courir jusqu'à extinction les chances » des combats, et d'abdiquer au besoin, etc. * »

---

* Voici qui consacrait en Europe les paroles de Napoléon dites à Sainte-Hélène.

Lettre de M. de Caulaincourt au Rédacteur du Constitutionnel (numéro du 21 Janvier 1820).

« Monsieur, dans un ouvrage de M. Koch, intitulé :

Je convenais que l'Empereur avait toute raison. Il avait perdu le trône, il est vrai; mais

---

Campagne de 1814, où se trouvent rapportés plusieurs fragmens de lettres écrites par moi à l'Empereur et à M. le prince de Neufchâtel, pendant la durée du congrès à Châtillon.

« Je crois devoir déclarer que je suis absolument étranger à la communication de mes correspondances, et à leur publication. Les hautes sources auxquelles l'auteur annonce avoir puisé, donnent à son ouvrage une importance historique qui ne permet point, en ce qui me concerne, de consacrer par mon silence les erreurs qu'il renferme. La plupart des détails relatifs aux événemens et aux négociations qui ont eu lieu depuis le trente et un mars jusqu'au douze avril, sont inexacts.

» Quant au congrès de Châtillon, si les événemens ont justifié le désir que j'avais de voir la paix rendue à ma patrie, il serait injuste de laisser ignorer à la France, à l'histoire, les motifs d'intérêt national et d'honneur qui empêchèrent l'Empereur de souscrire aux conditions que les étrangers voulaient nous imposer.

» Je remplis donc le premier des devoirs, celui d'être équitable et vrai, en faisant connaître ces motifs par l'extrait suivant des ordres de l'Empereur. »

« *Paris*, 19 *janvier* 1814.

» .... La chose sur laquelle l'Empereur insiste le plus, » c'est la nécessité que la France conserve ses limites » naturelles; c'est là ma condition, *sine qua non*. Toutes » les puissances, l'Angleterre même, ont reconnu ces

volontairement, et en lui préférant notre salut et son honneur. L'histoire apprécierait digne-

---

» limites à Francfort. La France, réduite à ses limites » anciennes, n'aurait pas aujourd'hui les deux tiers de la » puissance relative qu'elle avait il y a vingt ans. Ce » qu'elle a acquis du côté du Rhin ne compense point ce » que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont acquis par » le démembrement de la Pologne. Tous ces États se » sont agrandis : vouloir ramener la France à son état » ancien, ce serait la faire décheoir et l'avilir. La France, » sans les départemens du Rhin, sans la Belgique, sans » Ostende, sans Anvers, ne serait rien. Le système de » ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement des Bourbons, parce qu'eux » seuls pourraient offrir une garantie du maintien de ce » système. L'Angleterre le sent bien; avec tout autre » système, la paix, sur une telle base, serait impossible, » et ne pourrait durer. Ni l'Empereur, ni la République, » si des bouleversemens la faisaient renaître, ne souscriraient jamais à une telle condition. Pour ce qui est » de Sa Majesté, sa résolution est bien prise, elle est » immuable; elle ne laissera pas la France moins grande » qu'elle ne l'a reçue. Si donc les alliés voulaient changer » les bases proposées et acceptées, les limites naturelles, » l'Empereur ne voit que trois partis : ou combattre et » vaincre, ou combattre et mourir glorieusement; ou » enfin, si la nation ne le soutenait pas, d'abdiquer. Il » ne tient pas aux grandeurs, il n'en achètera jamais la » conservation par l'avilissement. »

» J'attends, Monsieur, de votre impartialité, que

ment ce sublime sacrifice. La puissance et la vie sont passagères ; la gloire seule demeure, elle est immortelle.

Mais, demandait alors l'Empereur, l'histoire serait-elle bien juste, pourrait-elle l'être ? On était inondé, disait-il, de tant de pamphlets et de mensonges, ses actions étaient tellement défigurées, son caractère si obscurci, si méconnu ! etc., etc. On répondait que le temps de sa vie serait précisément le plus incertain ; que ses contemporains seuls pourraient tout au plus être injustes ; que les nuages disparaîtraient, ainsi qu'il l'avait déjà dit lui-même, à mesure qu'il s'avancerait dans la postérité ; qu'il gagnait déjà chaque jour ; que l'homme de génie s'en saisirait comme du plus beau sujet de l'histoire ; que la première catastrophe seule eût été peut-être fatale à sa mémoire, beaucoup de voix étant alors contre lui ; mais que les prodiges de son

---

vous voudrez bien donner place à cette lettre dans votre journal, et je saisis cette occasion pour vous offrir l'assurance de ma considération distinguée.

» *Signé*, CAULAINCOURT, duc de Vicence. »

retour, les actes de sa courte administration, son exil à Sainte-Hélène, le laissaient aujourd'hui rayonnant de gloire aux yeux des peuples et au pinceau de l'avenir. « Il est vrai, a-t-il » repris avec une espèce de satisfaction, que » ma destinée se montre au rebours des autres, » la chute les abaisse d'ordinaire, la mienne » me relève infiniment. Chaque jour me dé- » pouille de *ma peau de tyran*, de meurtrier, de » féroce.... »

Et après quelques secondes de silence, il est revenu sur Anvers et l'expédition anglaise. « Le » gouvernement anglais et son général ont lutté » d'impéritie, a-t-il dit. Si lord Chatam, que » nos soldats n'appelèrent que *milord j'attends*, » se fût précipité vigoureusement, sans doute il » pouvait peut-être détruire notre bel et pré- » cieux établissement par un coup de main; » mais le premier moment perdu, et notre flotte » rentrée, la place se trouvait à l'abri. On a fait » beaucoup trop d'étalage des efforts et des me- » sures prises pour son salut. On n'avait excité » le zèle des citoyens que dans les intentions » mystérieuses et coupables. » Et comme je lui

fournissais quelques détails dont j'avais été le témoin, et qu'il m'est arrivé de dire que d'ordinaire les maréchaux passent les armées en revue; mais qu'ici, c'était l'armée qui semblait passer les maréchaux en revue, en ayant eu trois successivement en très-peu de temps. « C'est que » les circonstances politiques le commandaient » ainsi, a dit Napoléon. J'y envoyai Bessières, » parce que la crise demandait un homme de » confiance et tout à fait sûr; dès qu'elle fut pas- » sée, je ne tardai pas à le remplacer, pour le » ravoir auprès de moi. »

Les travaux maritimes d'Anvers, quelque immenses qu'ils aient été, ne sont qu'une petite portion de ceux que l'on doit à Napoléon. Attaché, comme membre du Conseil d'État, à la section de la marine, je possède *ex officio* la notice de ces travaux arrêtés, entrepris ou achevés; on me saura gré sans doute d'en consigner ici la nomenclature, que j'établis dans son ordre géographique, en allant du Midi au Nord.

1° *Le fort Boyard*, qui devait agrandir et défendre le mouillage de l'île d'Aix, duquel mouillage, à force de persévérance et d'audace, on

était venu à bout de découvrir, pour les vaisseaux de ligne même, un passage hors de la vue de l'ennemi, entre Oléron et la terre, pour atteindre les mouillages de la Gironde et ses débouquemens.

2° *Les grands et beaux travaux de Cherbourg.* — La digue commencée sous Louis XVI ayant éprouvé beaucoup d'altération sous l'époque révolutionnaire, elle a été réparée; et on a élevé la partie centrale de neuf pieds au-dessus du niveau des plus hautes mers, sur cent toises d'étendue, pour y établir une batterie de vingt pièces du plus gros calibre; ce qui a été exécuté en moins de deux ans, de 1802 à 1804, et avec un tel succès, que, bien que dépourvu d'entretien depuis 1813, cet ouvrage s'est maintenu, sans nulle dégradation, dans la plus parfaite solidité.

On a élevé une grosse tour ou pâté elliptique en pierres de taille de granit, au centre et au-dedans de la digue, qu'elle soutient, et dont à son tour elle est recouverte. La masse volumineuse des fondations de ce pâté, dont la construction

en pleine mer offrait de si grandes difficultés, a été terminée à la fin de 1812, et élevée à la hauteur de six pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. La stabilité qu'elle a conservée depuis cet époque, bien qu'abandonnée sans nul entretien à la plus violente action des flots, est un garant incontestable de la solidité de la défense projetée, sur ce rocher artificiel, lorsque le moment sera venu de terminer l'ensemble du projet, qui consistait à élever au premier étage une caserne propre à la garnison, le magasin à poudre, citerne, etc.; le tout surmonté d'une plate-forme voûtée, à l'abri de la bombe, de manière à recevoir une batterie casematée de dix-neuf pièces de trente-six, et par-dessus celle-ci encore une seconde plate-forme propre à recevoir au besoin une batterie sur affût de côte, le tout servant de couronnement à la batterie centrale déjà existante sur la digue même; ce qui devait présenter à l'ennemi quatre rangs de batteries les unes au-dessus des autres.

On a creusé dans le roc vif, et en moins de huit ans, un port militaire propre à contenir quinze

vaisseaux de guerre, le nombre proportionné de frégates, trois formes de construction, etc. Cet asile si nécessaire aux vaisseaux de ligne, par l'état naturel de la rade de Cherbourg, trop ouverte à la violence des flots, a été creusé de trente pieds au-dessous des plus basses marées, afin de procurer aux vaisseaux de premier rang une station toujours sûre et exempte de tout danger. Quand ce port fut ouvert, en 1813, ses môles et ses digues étaient portés au dernier terme d'achèvement sur toute son étendue. A cette époque, il présenta à l'Impératrice Marie-Louise et à toute sa Cour le spectacle magnifique et sublime de l'irruption soudaine de l'Océan, qui en prit possession par la simple rupture spontanée de l'immense batardeau qui en avait jusque là contenu les efforts. Les vaisseaux du plus haut rang furent immédiatement admis dans son enceinte, et ils y ont toujours depuis constamment joui d'une station commode, ainsi que de tous les moyens de radoub, de construction ou d'armement, en un mot, de toutes les facilités que pouvait prétendre une aussi importante création que l'art et la marine doivent à Napoléon, et qui est considérée

à juste titre comme l'un des grands monumens de son règne *.

---

* Un critique s'est minutieusement élevé dans les journaux contre des erreurs graves, a-t-il prétendu, commises ici dans l'énumération des travaux maritimes exécutés durant la période impériale, son principal but, a-t-il dit, étant d'empêcher que l'exagération ne déshéritât le présent et l'avenir en faveur du passé; mais une telle injustice n'est à craindre que dans les sentimens et l'opinion; elle échoue inévitablement contre les faits; or ici, ce ne sont que des faits dont il s'agit. Le critique s'arrête particulièrement sur le port de Cherbourg, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire, d'après notre impartialité naturelle et notre désir sincère de la vérité, pour nous et pour nos lecteurs, que de retranscrire ici sur ce point l'attaque du critique, et la défense d'un des gens de l'art même, incontestablement au fait du véritable état des choses; chacun dès lors se trouvera en état de prononcer.

» Quant à Cherbourg, est-il dit par le critique, la vérité » est qu'un premier bassin ou avant-port y a été creusé à » la profondeur indiquée par le Mémorial; *qu'une forme* » de construction, et non pas trois, se trouve sur les » bords de ce bassin, dans lequel on n'oserait pas laisser » un vaisseau pendant l'hiver, par la crainte qu'un coup » de vent ne le précipitât contre ses bords. Pour peu que » la mer soit houleuse en rade, il y a dans cet avant-port » une levée de plusieurs pieds qui rendrait imprudent d'y » abattre en carène même une frégate; en un mot il n'y » aura de port à Cherbourg que lorsque le second bassin,

Cet ouvrage, dans l'idée de l'Empereur, n'était encore qu'un avant ou premier port; il avait fait

---

» qui doit en servir, et qui était à peine commencé en » 1814, sera creusé à la même profondeur que le pre- » mier; alors seulement quinze vaisseaux et autant de fré- » gates trouveront un asile sûr dans cette partie de la » Manche.

» Il m'a paru essentiel de signaler ce que de telles as- » sertions ont de décevant.

» Dans ces dernières années, les travaux du bassin de » Cherbourg ont été repris et avancés, des hangards ma- » gnifiques ont recouvert les quatre cales de construction » de l'avant-port; un vaste dépôt s'y est élevé pour la » conservation des bois. Devons-nous souffrir que quand » nos rois auront achevé ce port, l'histoire puisse un jour » leur en contester le mérite, etc. »

Il est répondu en défense aux allégations précédentes :

« L'auteur de la note insérée dans le Moniteur du 13 » novembre 1823, et le journal des Débats du 12, a ob- » servé avec raison que sur l'un des bords du premier » bassin, ou avant-port de Cherbourg, il a été établi *une* » *seule forme* de radoub; mais il garde le silence sur » *quatre cales* de construction qui sont accolées à cette » forme.

» Assez souvent l'on confond les cales spécialement » destinées à la construction, à la refonte et au radoub » des vaisseaux; telle est probablement la cause de l'er- » reur apparente qui s'est glissée à cet égard dans le Mé- » morial de Sainte-Hélène.

ménager latéralement à celui-ci un espace propre à composer un second ou arrière port qui devait

---

« C'est à tort que l'auteur de la note a prétendu qu'on » n'oserait pas laisser un vaisseau pendant l'hiver dans » l'avant-port de Cherbourg, par la crainte qu'un coup de » vent ne le précipitât sur ses bords.

» Cette assertion est démentie par des faits positifs.

» On a construit et mis à l'eau dans ce port, savoir : le » Duquesne, le 12 octobre 1813; le Dugué-Trouin, le » dix novembre suivant; le Centaure, le 10 janvier 1818. » Ces trois vaisseaux de ligne ont été lancés dans la saison » la plus défavorable et par des marées ordinaires; ils » sont restés stationnés dans l'avant-port de Cherbourg » pendant toute la saison des tempêtes qui a suivi leur » mise à l'eau; ils y ont été armés et en ont été expédiés » sans y avoir éprouvé le plus léger accident.

» A une autre époque, le vaisseau le Courageux, de » soixante-quatorze, après avoir été refondu dans la forme, » a hiverné dans l'avant-port de Cherbourg, et l'on ne » s'est jamais aperçu qu'il y ait couru le moindre danger.

» L'auteur de la note n'a pas été plus exact lorsqu'il a » avancé que le bassin à flot de ce nouveau port était à » peine commencé en 1814.

» Pour être vrai, il aurait dû dire que tous les ouvrages » d'art qui entourent ce bassin étaient, en 1814, au même » degré d'avancement où on les voit aujourd'hui. Depuis » cette époque, les travaux de creusement de ce bassin » sont les seuls dont on s'est occupé, et leur progrès a » été d'autant moins sensible, qu'on n'a destiné nouvel-

être travaillé immédiatement et sans embarras, par les précautions prises d'avance ; il devait être propre à recevoir vingt-cinq autres vaisseaux de ligne ; et en arrière encore de ces deux ports, sur leur longueur réunie, et dans une forme semi-circulaire ; l'Empereur avait arrêté en outre la construction de trente formes recouvertes, calculées pour admettre autant de vaisseaux de ligne constamment en état de prendre la mer. Telle est l'immensité des travaux exécutés ou projetés sur le seul point de Cherbourg.

3°. *Les nombreux travaux nécessités par la flotille destinée à l'invasion de l'Angleterre.* — Il fallait lui préparer des mouillages, combiner ses appareillages et lui ménager toutes les opérations offensives et défensives, ce qui nécessita sur plusieurs points des constructions de forts en maçonnerie et en bois, des quais, des creusemens, des jetées, des barrages, des écluses, etc., etc.

Boulogne fut choisi pour le centre du rassemblement ; Vimereux, Ambleteuse et Étaples,

---

» ment à leur exécution que le vingtième ou environ des » fonds nécessaires à leur achèvement. »

pour ses ailes ou succursales. Boulogne fut mis à même de recueillir à lui seul plus de deux mille bâtimens de diverses espèces. Outre son port naturel, on y obtint un bassin artificiel à l'aide d'un barrage fermé au milieu par une écluse de vingt-quatre pieds de largeur. Ce bassin reçut huit ou neuf cents bâtimens toujours à flot et en constant état d'appareillage; et l'écluse, par la retenue qui la précède, eut l'avantage de procurer encore des chasses qui entretenaient le vrai port à une bonne profondeur, et débarrassaient son entrée des bancs de sable trop sujets à l'obstruer. Vimereux, Étaples, Ambleteuse, de leur côté, furent mis à même simultanément de recevoir un nombre analogue de bâtimens : environ mille à eux trois, et le tout s'exécuta dans l'espace de deux ans.

4°. *Des réparations et améliorations locales importantes à tous les ports de la côte.* — Le Hâvre, où on a détruit, à l'aide d'une forte écluse de chasse, le banc de galets qui en obstruait l'entrée; St.-Valery, Dieppe, Calais, Gravelines, Dunkerque, dont on a désencombré le port et fait disparaître le marais qui couvrait la ville; Ostende,

qu'on avait destiné à recevoir une seconde flotille, et dont on assura la libre entrée par le dévasement de son chenal, etc., etc.

5°. *Les travaux de Flessingue.* — Cette ville étant tombée momentanément au pouvoir des Anglais qui, en l'évacuant, détruisirent tous les établissemens militaires, l'Empereur profita de cet accident pour ordonner la reconstruction de tous les travaux sur un pied beaucoup plus large. Appréciant toute l'importance de sa position géographique, il voulut qu'on recreusât et agrandît le bassin ainsi que son entrée; qu'on approfondît le chenal de manière à ce que ce bassin pût admettre, à l'avenir, même les vaisseaux de quatre-vingts, et y laisser hiverner une escadre de vingt vaisseaux toujours prête à mettre à la voile en une ou deux marées, ce qu'on devait obtenir à l'aide d'une idée fort ingénieuse fournie par le commandant maritime de la place : la simple retenue des eaux de la marée haute dans les fossés de la ville. L'acquisition de ce bassin devenait des plus précieuses, en ce qu'en appareillant en dehors de tous les embarras de l'Escaut, on se trouvait immédiatement rendu sur les

côtes de l'Angleterre, ce qui devait, de nécessité, tenir les Anglais constamment en alarmes et toujours en croisière ; tandis que jusque là, dès qu'ils savaient nos vaisseaux désarmés dans Flessingue, ou remontés à Anvers, par l'approche de l'hiver, ils rentraient tranquillement chez eux, n'ayant plus rien à surveiller jusqu'au retour de la belle saison. Mais les fortifications de Flessingue devaient répondre à un dépôt aussi précieux que toute une escadre; aussi on les multiplia sur plusieurs points; et en reconstruisant certains magasins et établissemens, il fut prescrit de les voûter à l'abri de la bombe, et d'armer leurs sommités de batteries. Flessingue eût été hérissé de canons, et fût devenu inattaquable.

6° *Les travaux commencés à Terneuse.* — L'embouchure occidentale de l'Escaut était tellement importante pour les manœuvres d'entrée et de sortie de notre flotte, et les inconvéniens de l'hiver, qui, chaque année, obligeaient de les faire remonter jusqu'à Anvers, créaient de telles difficultés, que l'Empereur avait décidé un moment de fonder un arsenal plus important encore que Flessingue, à l'embouchure même du fleuve. Le

point de Terneuse, sur la rive gauche de l'Escaut, à trois lieues de son embouchure, fut choisi, et les travaux immédiatement commencés. Toutefois ils furent restreints ensuite, et l'ensemble ajourné à cause de la longueur du temps qu'ils eussent exigé, aussi bien que par l'énormité de leurs dépenses.

7° *Les grands et immenses travaux d'Anvers.* — Cette ville, à près de vingt lieues de la mer, dont elle est séparée par une route sinueuse et très-difficile, semblait se refuser aux avantages désirables dans un arsenal maritime; il ne s'y trouvait que de faibles établissemens de commerce. Une flotte qui y serait construite aurait beaucoup de peine à descendre; elle aurait peu d'abris contre les coups de vent et les entreprises de l'ennemi; elle serait inutile pendant près d'un tiers de l'année, l'approche de l'hiver et des glaces la forçant de remonter et de chercher ensuite un abri hors du courant et des glaces du fleuve, car il n'y existait pas de bassins flottables. Mais toutes ces difficultés ne furent rien aux yeux de Napoléon. Dans son impatience de faire sentir aux Anglais le danger de l'Escaut, qu'ils

avaient si souvent eux-mêmes désigné comme devant leur être si redoutable, il ordonna, il voulut; et en moins de huit années, Anvers se montra un arsenal maritime de première importance, et l'Escaut portait déjà une flotte considérable. Tout y fut pris à la fondation et fait à neuf. Les magasins de toute espèce, les quais, les chantiers, etc. Un asile provisoire fut trouvé pour les vaisseaux contre les glaces du fleuve, au Rupel, tandis qu'on achevait de creuser dans la ville même deux grands bassins à flot, convenables pour les vaisseaux de tous rangs, complétement armés. Vingt cales de construction, sur un même alignement, furent élevées comme par enchantement, et vingt bâtimens posés à la fois sur ces chantiers, offraient au voyageur qui arrivait par la Tête-de-Flandres, le spectacle imposant et singulier de vingt vaisseaux de ligne se présentant rangés en forme d'escadron. La plupart de tant de choses n'étaient pourtant encore dans la pensée de Napoléon qu'un provisoire momentanément emprunté au commerce. Il avait l'intention d'établir un arsenal complet et bien plus grand en face d'Anvers, à la Tête-de-Flandres,

sur la rive opposée. Il avait d'abord eu le projet hardi de jeter un pont au travers de ce fleuve difficile; mais il finit par se décider pour des ponts volans très-ingénieux. L'Empereur, ainsi que je l'ai déjà mentionné plus haut, avait sur Anvers les idées les plus gigantesques; il en eût prolongé l'ensemble, les détails et les moyens jusqu'à la mer. Aussi avait-il dit qu'il voulait qu'Anvers à lui seul finît par devenir toute une province, un petit royaume. Il s'y était attaché comme à une de ses plus importantes créations. Il y fit plusieurs voyages, inspectant et discutant lui-même les petits détails.

C'est une de ces occasions qui le mit un jour aux prises sur le métier avec un capitaine ou lieutenant-colonel du génie qui concourait modestement et obscurément aux fortifications de la place. A quelque temps de là, cet officier reçut inopinément une lettre d'avancement, sa nomination d'aide-de-camp de l'Empereur, et l'ordre de se rendre en service aux Tuileries. Le pauvre officier crut rêver, ou ne douta pas qu'on ne se fût trompé. Ses mœurs étaient si innocentes, et ses liaisons si restreintes, que se rappelant m'avoir

vu jadis une fois à Anvers, il me prit pour une de ses ressources, et, en arrivant à Paris, vint me confier toute son ignorance de la Cour et son extrême embarras d'y paraître. Mais il était facile à rassurer; il y entrait par la belle porte, et s'y présentait avec un bon fonds. Cet officier est le général *Bernard*, dont cette circonstance mit les talens au grand jour, et qui, lors de nos catastrophes, a été recueilli par les États-Unis, qui l'ont placé à la tête de leurs travaux militaires.

Napoléon accoutumait du reste à de pareilles surprises. Partout où il devinait le talent, il s'en saisissait et le mettait à sa place, sans qu'aucunes considérations secondaires l'arrêtassent. C'était là une de ses grandes nuances caractéristiques.

8° *Les travaux en Hollande.* — A peine la Hollande fut-elle sous la main de Napoléon, que son ardeur créatrice se porta sur toutes les branches de son économie politique. Il répara et accrut aussitôt les arsenaux de la Meuse, ceux de Rotterdam et d'Helvœtsluys. Les vaisseaux de guerre n'atteignaient Amsterdam et n'en sortaient qu'à force d'argent, de temps et d'efforts; il fallait les traîner vides et désarmés sur des chameaux à

l'ouverture du Zuiderzée. C'étaient des opérations qui ne convenaient plus à la célérité et aux grands moyens du temps. L'Empereur résolut de transporter l'arsenal du Nord (celui d'Amsterdam) en dehors de tous ces grands embarras, et ordonna la création ou l'amélioration du Nievendip, où, en peu de temps, vingt-cinq vaisseaux pouvaient déjà hiverner en sûreté, et s'amarrer à des quais magnifiques. Ce point précieux fut placé sous la défense du système militaire du Helder, clef de la Hollande, dont l'étendue avait été calculée, dans la pensée de l'Empereur, de manière à faire du Nievendip l'Anvers du Zuiderzée.

9° *Travaux du Veser, de l'Ems, de l'Elbe.* — Dès que Napoléon eut réuni les pays de Brême, Hambourg et Lubeck à l'Empire, ses travaux et ses créations s'y répandirent avec sa domination. Il ordonna des ouvrages pour rendre l'Elbe accessible à des vaisseaux de ligne, et projeta de construire un arsenal maritime à Delfzyl, à l'embouchure de l'Ems; mais ce qui l'occupa surtout ce fut un système de canalisation à l'aide de l'Ems, du Veser et de l'Elbe, qui pût joindre la Hollande à la Baltique; ce qui nous eût permis

désormais de communiquer en toute sûreté, et par une simple navigation intérieure, de Bordeaux et de la Méditerranée avec les puissances du Nord. Nous en eussions reçu à notre aise toutes les productions navales pour chacun de nos ports, et eussions pu faire déboucher contre elles, au besoin, nos flotilles de la Manche et de la Hollande, etc., etc.

Tant et de si grands travaux furent conçus, et la plupart exécutés en un clin-d'œil. La volonté créatrice de Napoléon les ordonna; le ministre Decrès les poursuivit avec obstination. Les Prosny, les Sganzin, les Cachin et autres en fournirent les plans et les exécutèrent. Heureux les noms qui se rattachent à de tels monumens; ils ne périssent jamais!

Si à ce que nous venons d'énumérer, on joint d'autres prodiges simultanés dans toutes les autres branches et sur toutes les autres parties du territoire, et si l'on considère qu'ils s'exécutaient au milieu d'une guerre perpétuelle, et sans plus, peut-être même avec moins de charges qu'il n'en pèse aujourd'hui, après une longue paix, sur chacun des pays qui composaient ce vaste Em-

pire, on aura le droit sans doute de s'extasier de surprise et d'admiration, tant est grande pourtant l'influence d'une volonté ferme, et celle des lumières armées du pouvoir, et du secours de finances sagement et rigoureusement conduites! Certes, si à ce que nous venons de mentionner, on veut unir par la pensée la masse des fortifications, la multitude des routes, la foule des ponts, celle des canaux, la grande quantité d'édifices, on n'hésitera pas à prononcer que jamais homme sur la terre ne fit autant de choses en aussi peu de temps et en surchargeant moins les peuples.

L'Italie, dont il était le Roi, eut aussi sa part de ces magnifiques créations. Il brisa les Alpes en plusieurs points, sillonna les Apennins des plus belles routes, construisit un arsenal maritime à Gênes, fortifia Corfou de manière à en faire la clef de la Grèce; répara et agrandit le port de Venise, dont il voulait faire creuser les passes, et qu'en attendant on rendit propres à nos gros vaisseaux français, à l'aide du système des chameaux de la Hollande; et, comme dès en sortant ils couraient risque d'être attaqués dans

cette attitude dangereuse sur leurs chameaux, il fut ordonné de voir si ceux-ci ne pouvaient pas être armés eux-mêmes de leurs propres batteries, ce qui, je crois, a été exécuté ou allait l'être. Napoléon, en outre, méditait encore un arsenal maritime à Raguse, un autre à Pola en Istrie, un autre à Ancone; il arrêtait l'heureuse et hardie mesure d'unir le golfe de Venise à celui de Gênes, à l'aide du Pô et d'un canal qui, partant d'Alexandrie, eût gagné Savonne au travers de l'Apennin; résultat immense, qui, indépendamment de tous les grands profits du commerce, eût eu, sous le rapport militaire, l'inappréciable avantage de mettre en communication directe et à l'abri de l'ennemi, Venise et toutes les productions navales de l'Adriatique avec Toulon et tous ses besoins maritimes. Enfin Napoléon désencombrait Rome, restaurait un grand nombre d'anciens vestiges des Romains, projetait le dessèchement des marais Pontins, etc., etc.

Du reste, voici le préambule de l'exposé de la situation de l'Empire, présenté au Corps Législatif, dans la séance du 25 février 1813, par le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur.

C'est dans ce magnifique exposé, fondé dans tous ses points sur des documens authentiques à l'appui, qu'on pourrait prendre une idée juste de l'ensemble des merveilles de l'administration de l'Empereur Napoléon. Nous avons cru nous rendre agréable en terminant par le détail officiel des dépenses en travaux publics sous cette époque à jamais mémorable.

« Messieurs, dit le ministre, Sa Majesté m'a or-
» donné de vous faire connaître la situation de l'in-
» térieur de l'empire dans les années 1811 et 1812.

« Vous verrez avec satisfaction que, malgré
» les grandes armées que l'état de la guerre ma-
» ritime et continentale oblige de tenir sur pied,
» la population a continué de s'accroître, que
» notre industrie a fait de nouveaux progrès, que
» jamais les terres n'ont été mieux cultivées, les
» manufactures plus florissantes; qu'à aucune
» époque de notre histoire la richesse n'a été
» plus répandue dans les diverses classes de la
» société.

» Le simple cultivateur aujourd'hui connaît les
» jouissances qui lui furent jusqu'à présent étran-
» gères; il achète au plus haut prix les terres qui

» sont à sa convenance ; ses vêtemens sont meil-
» leurs, sa nourriture est plus abondante et plus
» substantielle ; il reconstruit ses maisons plus
» commodes et plus solides.

» Les nouveaux procédés dans l'agriculture,
» dans l'industrie, dans les arts utiles, ne sont
» plus repoussés, par cela même qu'ils sont nou-
» veaux. Partout on tente des essais, et ce que
» l'expérience démontre préférable est utilement
» substitué aux anciennes routines. Les prairies
» artificielles se sont multipliées ; le système des
» jachères s'abandonne ; des assolemens mieux
» entendus, de nouvelles cultures augmentent le
» produit de nos terres. Les bestiaux se multi-
» plient, les races s'améliorent ; de simples labou-
» reurs ont acquis les moyens de se procurer, à
» de hauts prix, les béliers de race espagnole,
» les étalons de nos meilleures espèces de che-
» vaux ; éclairés sur leurs vrais intérêts, ils n'hési-
» tent pas à faire ces utiles achats. Ainsi les be-
» soins de nos manufactures, de notre agricul-
» ture et de nos armées sont chaque jour mieux
» assurés.

» Ce degré de prospérité est dû aux lois libé-

» nales qui régissent ce grand empire, à la sup-
» pression de la féodalité, des dîmes, des main-
» mortes, des ordres monastiques; suppression
» qui a constitué ou affranchi ce grand nombre
» de propriétés particulières, aujourd'hui le pa-
» trimoine libre d'une multitude de familles jadis
» prolétaires; il est dû à l'égalité des partages, à
» la clarté et à la simplification des lois sur la
» propriété et sur les hypothèques, à la promp-
» titude avec laquelle sont jugés les procès dont
» le nombre décroît chaque jour. C'est à ces
» mêmes causes, et à l'influence de la vaccine,
» que l'on doit attribuer l'accroissement de la
» population. Et pourquoi ne dirions-nous pas
» que la conscription elle-même, qui, chaque
» année fait passer sous nos drapeaux l'élite de
» notre jeunesse, a contribué à cet accroissement
» en multipliant le nombre des mariages, en les
» favorisant, parce qu'ils fixent pour toujours le
» sort du jeune Français qui, pour une première
» fois, a obéi à la loi. »

Détails officiels des dépenses en travaux publics depuis l'avénement de Napoléon au trône impérial, présenté au Corps Législatif par M. le Ministre de l'intérieur, avec les pièces à l'appui.

Palais impériaux et bâtimens de la couronne.	62,000,000
Fortifications	144,000,000
Ports maritimes	117,000,000
Grandes routes, chaussées, etc.	277,000,000
Ponts à Paris et départemens	31,000,000
Canaux, navigation et dessèchement	123,000,000
Travaux de Paris	102,000,000
Édifices publics des départemens et grandes villes	149,000,000
TOTAL	1,005,000,000

Dimanche 3.

L'Empereur très-souffrant ; mélancolie. — Anecdotes de gaîté. — Deux aides-de-camp. — Échauffourée du général Mallet.

L'Empereur a continué de se renfermer hermétiquement. Sur la fin du jour il m'a fait appeler : il souffrait moins, me disait-il, de sa fluxion ; mais il ne se trouvait guère mieux de tout le reste ; en somme il éprouvait beaucoup d'affai-

blissement, et se sentait, me disait-il, de la tristesse et de la mélancolie; aussi avait-il voulu, ajoutait-il, passer tout le jour en *idées noires*. Il était dans son bain. Après quelques momens de silence, comme en se réveillant, et avec un effort pour se distraire : « Allons, *ma sœur Dinarzade*, a-t-il dit, si vous ne dormez pas, racontez-» moi une de ces histoires que vous savez si bien. » Il y a long-temps, mon cher, que vous ne m'avez » parlé de vos amis du faubourg Saint-Germain; » allons. — Mais, Sire, il y a long-temps que je » raconte, et je dois être au bout. J'ai épuisé » toutes les jolies histoires vraies ou fausses qui » s'y débitent; il ne resterait plus que le scan-» dale, et Votre Majesté sait ou doit savoir qu'il » ne s'y en passe jamais; toutefois voici encore » quelque chose qui me revient en cet instant : » Un jour M. de T....., partant pour son minis-» tère, dit à Mme de T..... qu'il lui ramènerait à » dîner M. Denon, et qu'elle voulût bien s'efforcer de lui être agréable; que le meilleur moyen » d'y réussir serait de parcourir son ouvrage, et » de lui en parler; qu'elle le trouverait dans sa » bibliothèque, à tel endroit, tel rayon. Mme de

» T..... va prendre l'ouvrage qui fait ses délices, » et se fait une joie d'en entretenir bientôt le » héros. Aussi, à peine à table, elle dit à M. » Denon, qu'elle avait soigneusement placé à » côté d'elle, qu'elle venait de lire son livre, qui » l'avait rendue tout à fait heureuse, et M. Denon » de s'incliner; qu'il avait parcouru de bien mau- » vais pays, et avait dû bien souffrir, et M. Denon » de s'incliner encore; qu'elle avait bien sincère- » ment partagé ses peines. Jusque là tout allait à » merveille; mais mon ravissement, s'écria-t-elle, » a été au comble, quand, dans votre solitude, » j'ai vu vous arriver le fidèle *Vendredi*; l'avez- » vous toujours? A ces mots M. Denon effaré, » se penchant vers son voisin. — Est-ce qu'elle » me prendrait pour Robinson? Et en effet l'in- » nocence de Mme de T..... ou la malice de la » société de Paris, voulait qu'au lieu du Voyage » d'Égypte, elle eût pris les Aventures de Ro- » binson. » L'Empereur en riait à pleurer, et l'a raconté depuis, lui-même, à son tour, plus d'une fois.

Cela a conduit à s'étendre sur la méchanceté inventive des sociétés de Paris, qui avaient brodé,

par exemple, le plus joli conte sur la gaucherie de cet ébéniste, découvrant à ***, sans le vouloir, le secret d'un bureau renfermant aussi ceux de son ménage ; la violente colère de *** contre *Ventre-de-Biche ;* son apitoiement auprès de Mme V..... ; la singulière consolation qu'il en recevait, etc. L'Empereur, qui s'en amusait beaucoup, ignorait, disait-il, la plus grande partie de ces détails, qu'il trouvait des plus plaisans ; ajoutant néanmoins qu'il était porté à croire que le tout n'était pas inventé. Toutefois il renouvelait sa sortie contre nos salons, qu'il qualifiait de véritablement infernaux, disant qu'ils étaient en médisance et en calomnie permanentes, et qu'ils eussent mérité, à ce titre, d'occuper, en permanence aussi, tous les tribunaux de police correctionnelle de la capitale, etc., etc.

De-là l'Empereur, s'étant ranimé, s'est mis à causer à son tour beaucoup et long-temps. Mentionnant un officier qu'il ne traitait rien moins que bien, et m'étant permis de dire que j'avais cru, pourtant, qu'il avait été l'aide-de-camp d'un général distingué. « Qu'importe, a-t-il repris ? » Et puis il a ajouté, en souriant : Je vois bien,

» mon cher, que vous ne savez pas qu'on a par-
» fois deux aides-de-camp : celui du feu et celui
» de la cuisine ou de la chambre à coucher, etc.

Plus tard il s'étendait sur notre peu d'aptitude nationale à clore une révolution, à s'adonner à la fixité, et il a fini par citer en preuve la célèbre affaire de Mallet, qu'il disait plaisamment être, en petit, son retour de l'île d'Elbe, sa caricature. « Cette extravagance, ajoutait-il, ne
» fut au fond qu'une véritable mystification :
» c'est un prisonnier d'État, homme obscur, qui
» s'échappe pour emprisonner à son tour le
» préfet, le ministre même de la police, ces
» gardiens de cachots, ces flaireurs de conspira-
» tions, lesquels se laissent moutonnement gar-
» rotter. C'est un préfet de Paris, le répondant
» né de son département, très-dévoué d'ailleurs,
» mais qui se prête sans la moindre opposition
» aux arrangemens de réunion d'un nouveau
» gouvernement qui n'existe pas. Ce sont des
» ministres, nommés par les conspirateurs, oc-
» cupés de bonne foi a ordonner leur costume
» et faisant leur tournée de visites, quand ceux
» qui les avaient nommés étaient déjà rentrés

» dans les cachots. C'est enfin toute une capitale » apprenant au réveil l'espèce de débauche po- » litique de la nuit, sans en avoir éprouvé le » moindre inconvénient. Une telle extravagance, » répétait l'Empereur, ne pouvait avoir absolu- » ment aucun résultat. La chose eût-elle en tout » réussi, elle serait tombée d'elle-même quel- » ques heures après; et les conspirateurs victo- » rieux n'eussent eu d'autre embarras que de » trouver à se cacher au sein du succès. Aussi » je me sentis bien moins choqué de l'entreprise » du coupable, que de la facilité avec laquelle » ceux même qui m'étaient le plus attachés se » seraient rendus ses complices. A mon arrivée, » chacun me racontait avec tant de bonne foi » tous les détails qui les concernaient et qui les » accusaient tous ! Ils avouaient naïvement qu'ils » y avaient été attrapés; qu'ils avaient cru un » moment m'avoir perdu. Ils ne dissimulaient » pas, dans la stupeur qui les avait frappés, » avoir agi dans le sens des conspirateurs, et se » réjouissaient avec moi du bonheur avec lequel » ils y avaient échappé. Pas un seul n'avait à men- » tionner la moindre résistance, le plus petit

» effort pour défendre et perpétuer la chose établie. On ne semblait pas y avoir songé, tant on était habitué aux changemens, aux révolutions; c'est-à-dire que chacun s'était montré prêt et résigné à en voir surgir une nouvelle. Aussi tous les visages changèrent, et l'embarras de plusieurs devint extrême quand, d'un accent sévère, je leur dis: Eh bien! Messieurs, vous prétendez et vous dites avoir fini votre révolution! Vous me croyiez mort, dites-vous; je n'ai rien à dire à cela... Mais le roi de Rome! vos sermens, vos principes, vos doctrines!.... Vous me faites frémir pour l'avenir.... Et alors je voulus un exemple pour éclairer du moins et tenir en garde les esprits. Il tomba sur le pauvre Frochot, le préfet de Paris, qui assurément m'était fort attaché. Mais à la simple requête de l'un de ces saltimbanques, au lieu d'efforts qui étaient l'obligation de sa place, d'une résistance désespérée qui eût dû le faire mourir à son poste, il convenait avoir ordonné tout bonnement de préparer le lieu des séances du nouveau gouvernement!.... C'est, remarquait l'Empereur, que nous sommes le peuple

» de l'Europe le plus propre à prolonger nos » mutations; un tel état ne pourrait même être » supporté que par nous seuls. Aussi voyez » comme chacun, de quelque parti qu'il soit, » semble intimement convaincu que rien n'est » encore fini; et l'Europe partage cette opinion, » parce qu'elle la fonde au moins autant sur » notre inconstance, notre mobilité naturelles, » que sur la masse des événemens arrivés depuis » trente ans, etc., etc. »

Lundi 4.

Continuation de souffrances et de réclusion.— Eût dû mourir à Moscow ou à Waterloo. — Éloge de sa famille.

Aujourd'hui l'Empereur n'a encore voulu recevoir personne de tout le matin; il m'a fait appeler à l'heure de son bain, durant et après lequel encore nous avons causé fort long-temps sur la chaîne de nos connaissances anciennes, les historiens qui nous les ont transmises, les fils qu'ils avaient attachés, etc. La conclusion forcée revenait toujours à l'extrême jeunesse de notre univers, ou bien plus sûrement encore à celle de la race humaine. De-là nous sommes

passés à la charpente du globe, aux irrégularités de sa surface, à l'inégalité du partage des terres et des mers, au total de sa population, à l'échelle suivant laquelle elle est répandue, aux diverses associations politiques qu'elle forme, etc. Je trouvais à l'Europe cent soixante-dix millions d'habitans : il remarquait qu'il en avait gouverné quatre-vingt millions; j'ajoutais qu'après l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, il marchait à la tête de plus de cent. Il a changé assez brusquement de conversation. Mon Atlas a été demandé; il s'est mis à parcourir l'Asie, faisant concorder les marges et le tableau, et il s'interrompait parfois pour dire que c'était vraiment un ouvrage sans prix pour la jeunesse et les salons.

Plus tard, l'Empereur, parlant des merveilles de sa vie et des vicissitudes de sa fortune, disait qu'il eût dû mourir à Moscow; que sa gloire militaire eût été sans revers, et sa carrière politique sans exemple dans l'histoire du monde; et il fit alors un de ces tableaux rapides et animés qui lui sont si familiers, et qu'il porte la plupart du temps au sublime. Et comme il n'apercevait pas une figure précisément approbative; « Ce

» n'est pas votre opinion, a-t-il dit, vous ne pen-
» sez pas que j'aurais dû finir à Moscow? — Non,
» Sire, lui a-t-il été répondu; et pour cette
» même histoire, elle serait privée du retour de
» l'île d'Elbe, de l'acte le plus généreux, le plus
» héroïque qu'aucun homme ait jamais accom-
» pli; du mouvement le plus grand, le plus ma-
» gnifique, le plus sublime qu'on ait pu con-
» templer. — Eh bien! je conçois, a dit l'Em-
» pereur, il y a là quelque chose; mais disons
» Waterloo, c'est là que j'aurais dû mourir? —
» Sire, a reparti l'interlocuteur, si j'ai obtenu
» grâce pour Moscow, je ne vois pas pourquoi
» je ne la demanderais pas pour Waterloo. L'a-
» venir est hors de la volonté, du pouvoir des
» hommes, il est dans le sein de Dieu seul... »

Dans un autre moment l'Empereur est revenu encore sur tous les siens; le peu de secours qu'il en avait reçus, les embarras, le mal qu'ils lui avaient causés. Il s'arrêtait surtout sur cette fausse idée de leur part, qu'une fois à la tête d'un peuple, ils avaient dû s'identifier avec lui de manière à préférer ses intérêts à celui de la patrie commune, sentiment dont la source pou-

vait avoir quelque chose d'honorable, convenait-il, mais dont ils avaient fait une application fausse, nuisible, en ce que, dans leur travers d'indépendance absolue, ils se considéraient isolément, lorsqu'ils eussent dû se pénétrer qu'ils n'étaient que parties d'un tout au mouvement duquel ils devaient aider, au lieu de le contrarier. Mais après tout, conclusit-il, ils étaient bien neufs, bien jeunes, entourés de piéges et de flatteurs, d'intrigans de toute espèce, de vues secrètes et mal intentionnées. Et passant subitement des torts aux qualités, il a ajouté. « Du reste, il faut toujours juger en dernier ressort par les analogues : quelle famille, dans » les mêmes circonstances, eût mieux fait ? Il » n'est pas donné à chacun d'être homme d'État : » cette charge requiert une contexture toute » particulière, et ne se rencontre pas à profusion. Tous mes frères se sont trouvés, à cet » égard, dans une situation singulière ; il leur est » arrivé à tous d'avoir *trop* ou *trop peu* : ils se sont » trouvés trop forts pour s'abandonner aveuglément à un conseiller moteur, et pas assez pour » pouvoir s'en passer tout à fait. Après tout, une

» famille si nombreuse présente un ensemble » dont je peux assurément m'honorer. »

» *Joseph*, par tout pays, serait l'ornement de la » société; *Lucien* celui de toute assemblée poli- » tique. *Jérôme*, en mûrissant, eût été propre à » gouverner; je découvrais en lui de véritables » espérances. *Louis* eût plu et se fût fait remar- » quer partout. Ma sœur *Elisa* était une tête » mâle, une âme forte : elle aura montré beau- » coup de philosophie dans l'adversité. *Caroline* » est fort habile et très-capable. *Pauline*, la plus » belle femme de son temps peut-être, a été et » demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature » vivante. Quant à ma mère, elle est digne de » tous les genres de vénérations. Quelle famille » aussi nombreuse pourrait présenter un plus bel » ensemble! Ajoutez qu'en dehors de la tour- » mente politique, nous nous aimions. Pour moi » je n'ai jamais cessé un instant de me sentir » le cœur d'un frère. Je les ai tous aimés, et je » crois bien qu'au fond ils me l'ont tous rendu, » et qu'au besoin ils m'en donneraient des preu- » ves, etc., etc. »

Après dîner il nous a reçus tous près d'une

demi-heure. Il était dans son lit; mais parlait beaucoup plus facilement, et se trouvait évidemment mieux. Nous l'avons quitté avec l'espoir de le revoir bientôt rétabli. Nous lui avons fait observer qu'il y avait douze jours qu'il n'avait pas dîné avec nous, que sans lui, nos journées, notre vie, nos momens se trouvaient tout désorientés et sans couleur.

Mardi 5.

La géographie, passion du moment. — Mon Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres, vrai piége à rats. — Anecdotes apprises des Anglais; lettre de Sainte-Hélène.

L'Empereur continuait de demeurer enfermé chez lui. A l'heure de son bain il m'a fait appeler comme les jours précédens. La guérison de sa bouche avançait; mais ses dents demeuraient encore fort sensibles. Il a repris la conversation de la veille sur la contexture des parties du globe; c'était en ce moment, de la part de l'Empereur, une véritable veine de passion géographique. Il a pris ma Mappemonde et parcourait la distribution irrégulière des terres et de mers; il s'arrêtait sur le grand plateau de l'Asie, passait à l'é-

tendue de la mer Pacifique, au resserrement de l'Atlantique; il se posait des questions sur les vents variables et les vents alisés, les moussons de l'Inde, le calme de la mer Pacifique, les ouragans des Antilles, etc...., et trouvait sur la carte, aux lieux mêmes, les solutions physiques et spéculatives que la science donne en ce moment sur ces objets. Cet à propos le ravissait; il comparait, méditait, objectait, prononçait et disait : « Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux » que l'on peut faire des rapprochemens : ils » éveillent les idées et les provoquent. Que vous » avez bien fait de mettre en tableaux l'histoire, » la géographie, leurs circonstances remarqua- » bles, leurs difficultés, leurs phénomènes, etc., » etc. Votre livre m'attache chaque jour davan- » tage *. »

L'Empereur a terminé par faire demander les

---

* En effet, je n'en avais qu'un exemplaire à Sainte-Hélène, et il était constamment dans sa chambre; s'il m'arrivait de l'emporter pour m'en servir ou y introduire quelques corrections, il était presque aussitôt redemandé. Au moment de mon départ, le comte Bertrand m'ayant prié de le lui laisser pour l'instruction de ses enfans, il

plus anciens voyageurs. On lui a apporté le moine Rubruquis, l'Italien Marco-Polo : il les a parcourus, se plaignant qu'on y trouvât à peine quelque chose : ils n'avaient plus d'autre prix, disait-il, que leur vieillesse.

Au sortir du bain il est venu dans sa chambre à coucher voir le grand lit envoyé de Londres pour lui, et qu'on venait d'y dresser. C'était une espèce de baldaquin supporté par quatre grosses colonnes, si hautes qu'il avait fallu rogner les pieds du lit, pour qu'il trouvât sa hauteur dans la petite chambre à coucher de l'Empereur, qui en était remplie presque tout à fait : de plus il sentait fort mauvais. Le tout était si massif et pourtant si peu solide, qu'il donnait l'idée d'un château brûlant. L'Empereur l'a appelé un véritable piége à rats, assurant qu'il ne s'exposerait pas à s'y faire prendre ; aussi a-t-il ordonné qu'on

---

m'a dit depuis n'avoir pu en faire aucun usage. L'Empereur s'en était tout à fait emparé; et lorsqu'il a désigné, dans ses derniers momens, pour son fils, un choix des livres de sa bibliothèque particulière, l'Atlas s'y est trouvé compris. Qu'on me pardonne de ne pouvoir résister à mentionner un tel suffrage.

le débarrassât de suite de pareille ordure. On l'a donc démonté pour replacer le lit de campagne accoutumé. Ce dérangement et ces inconvéniens l'ont fort contrarié.

Dans le jour j'ai eu l'occasion de causer longtemps avec un marin anglais fort enthousiaste de l'Empereur, qui m'a repayé de tout le bien que je lui en disais, par des traits qui m'ont d'autant plus surpris qu'ils m'étaient tout à fait inconnus; ils n'en étaient pas moins vrais : le narrateur en tenait quelques-uns de sources incontestables, et avait été lui-même témoin ou acteur de quelques autres. Plus tard, ces traits ayant été mentionnés devant l'Empereur, il les a reconnus et avoués. Toutefois, mon marin convenait qu'à son grand étonnement, ces anecdotes avaient peu circulé en Angleterre, et que, de même que chez nous, ce qui eût pu honorer davantage Napoléon, et peindre le mieux son caractère, y demeurait perdu, par cette fatalité que j'ai souvent mentionnée; de même, chez eux, la calomnie et le mensonge y avaient constamment étouffé toute espèce de bien sous la masse du mal qu'ils forgeaient. Voici quelques-unes de ces anecdotes.

« On nous traitait parfaitement à Verdun, » dépôt des prisonniers de guerre de notre nation, » me disait mon narrateur; nous y jouissions des » mêmes avantages que les habitans. C'est une » ville très-agréable; les provisions et le vin y sont » à bas prix. Il nous était permis de nous pro- » mener à quelques milles hors de la ville sans » être astreints à le demander; nous pouvions » même obtenir de nous absenter pour plusieurs » jours; nous y étions si protégés contre toutes » vexations, que le général sous l'autorité duquel » nous vivions ayant des reproches à se faire à » notre égard, fut mandé à Paris par l'ordre spé- » cial de Napoléon; et, dans la crainte du châ- » timent, il se suicida. Or il arriva qu'une fois » on nous consigna dans nos logemens, ce qui » devait durer, disait-on, deux ou trois jours: » c'est que l'Empereur devait passer, et que l'on » n'avait pas cru qu'il fût bien de le laisser entouré » d'un si grand nombre de prisonniers ennemis. » Outre que nous avions grande curiosité de le » voir, cet ordre nous blessa extrêmement. Se » défierait-on, disions-nous, de braves et loyaux » marins ? Aurait-on la pensée de les confondre

» avec des assassins ? Nous en étions là, quand, » le jour même de l'arrivée de Napoléon, on vint » nous annoncer, à notre grande surprise, que » nous redevenions libres, et qu'il avait fort dé- » sapprouvé la mesure prise à notre égard. Nous » nous précipitâmes donc sur son passage, et il » nous traversa sans escorte dans une sécurité » parfaite, et même avec une sorte de bienveil- » lance marquée, ce qui nous gagna tous; et nos » acclamations furent aussi sincères que celles » des Français eux-mêmes.

» Napoléon et Marie-Louise revenant de leur » voyage de Hollande, arrivèrent à Givet sur la » Meuse, où se trouvaient plusieurs centaines de » prisonniers anglais. Le temps devint subitement » horrible; il plut en abondance, la rivière dé- » borda, le pont de bateaux se rompit, et le pas- » sage devint impraticable. Cependant l'Empe- » reur, très-impatient de continuer sa route, et » qui avait pris l'habitude de ne trouver rien d'im- » possible, résolut de traverser la rivière à tout » prix. On rassembla à cet effet les mariniers des » environs; mais tous prononcèrent qu'ils n'ose- » raient jamais le tenter. Pourtant, répliqua Na-

» poléon, je veux être de l'autre côté avant le
» milieu du jour; et se rendant lui-même sur les
» lieux, il commanda qu'on lui amenât quelques-
» uns des principaux prisonniers anglais. Y a-t-il
» beaucoup de marins parmi vous? leur dit-il;
» êtes-vous nombreux? — Nous sommes cinq
» cents, et tous marins. — Eh bien, faites-m'en
» venir un certain nombre; je veux savoir s'ils
» croient le passage de la rivière possible, et s'ils
» veulent se charger de me transporter à l'autre
» rive. La chose était vraiment dangereuse, pour-
» tant quelques-uns de nos vieux marins s'enga-
» gèrent à en venir à bout. Napoléon se livra à
» nous avec une confiance qui nous émerveilla
» tous, et rendu de l'autre côté, il nous remer-
» cia, donna l'ordre de faire habiller à neuf tous
» ceux qui lui avaient rendu ce service, y ajouta
» un présent pécuniaire, et les rendit à la liberté.

» Un jeune matelot anglais, travaillé de la ma-
» ladie du pays, s'échappa d'un dépôt, et parvint
» à gagner les bords de la mer, dans les environs
» de Boulogne, où il vivait caché dans les bois.
» Dans sa passion de revoir son pays à tout prix,
» il essaya de construire un petit canot qui pût

» lui servir à gagner les croiseurs anglais, qu'il » était occupé une grande partie du jour à guetter » de la cime de quelques arbres. Il fut saisi au » moment où, chargé de son esquif, il allait le » jeter à l'eau et s'y aventurer. On l'emprisonna » comme espion ou voleur. La chose étant par- » venue jusqu'à Napoléon, qui se trouvait à Bou- » logne, il eut la curiosité de voir cette embarca- » tion, dont on parlait beaucoup; il ne put croire, » à sa vue, qu'il fût un être assez insensé pour » avoir osé en faire usage; et il se fit amener le » matelot, qui lui confirma que telle avait été sa » résolution, lui demandant pour toute faveur la » grâce de lui permettre de l'exécuter. — Mais tu » as donc une bien grande envie de revoir ton » pays, lui dit l'Empereur; y aurais-tu laissé » quelque maîtresse? — Non, répondit le ma- » telot, ce n'est que ma mère qui est vieille et » infirme, et que je voudrais revoir. — Eh bien! » tu la reverras, s'écria Napoléon; et il commanda » aussitôt qu'on prît soin de ce jeune homme, » qu'on l'habillât et qu'on le transportât à bord » du premier croiseur de sa nation, voulant en » même temps qu'on lui donnât une petite somme

» pour sa mère, faisant la remarque qu'elle devait » être une bonne mère, puisqu'elle avait un si » bon fils *. »

En fait de bienveillance, de la part de l'Empereur, exercée envers des Anglais détenus en France, j'ai connu pour mon compte celle dont fut l'objet un M. Manning, fort de ma connaissance à Paris, lequel, s'étant consacré aux voyages dans l'intérêt de la science, n'imagina d'autre moyen pour recouvrer sa liberté, que de s'adresser directement à Napoléon par la voie d'une simple pétition, lui demandant qu'il lui permît d'aller visiter le plateau central de l'Asie. Nous lui rîmes au nez dans nos salons, sur sa simplicité; mais il nous le rendit à son tour, quand, au bout de quelques semaines, il vint triomphant nous apprendre son succès et sa li-

* Depuis mon retour en Europe, il a été publié des lettres de Sainte-Hélène, dans lesquelles j'ai retrouvé ces anecdotes presque mot à mot. Cette circonstance et d'autres m'ont fait prendre des renseignemens sur cette publication, et ils m'ont mis à même de pouvoir affirmer que, bien qu'elle soit anonyme, elle est de la plus grande authenticité, et mérite toute confiance.

berté. Je lis dans l'ouvrage du docteur O' Méara, et ce n'est pas une des moindres singularités du hasard, que ce même M. Manning, après plusieurs années de longues pérégrinations, se trouvant, dans son retour en Europe, passer à Sainte-Hélène, y sollicite de tous ses moyens la faveur d'aborder Napoléon pour lui exprimer sa reconnaissance, déposer quelques présens à ses pieds, et répondre aux questions de l'Empereur sur l'existence et les particularités du grand Lama, qu'il avait été visiter par sa faveur particulière.

Mercredi 6.

Situation physique de la Russie; sa puissance politique; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique; compagnies ou commerce libre. — Les crénaux contre les métiers, etc. — M. de Suffren. — Sentimens de l'Empereur pour la marine.

L'Empereur a été de mieux en mieux. Il a reçu quelques personnes vers midi. Je m'y suis trouvé avec M^me^ de Montholon. L'Empereur est devenu très-causant sur les sociétés de Paris, et diverses anecdotes des Tuileries.

Le soir, même amour encore de géographie. L'Empereur s'est arrêté spécialement sur l'Asie; la situation politique de la Russie; la facilité avec laquelle elle pourrait faire une entreprise sur l'Inde et même sur la Chine; les inquiétudes qu'en devraient concevoir les Anglais; le nombre de troupes que la Russie devrait employer, leur point de départ, la route qu'elles auraient à suivre, les richesses métalliques qu'elles en rapporteraient, etc., etc.; et il a donné, sur la plupart de ces points des détails bien précieux. J'ai le regret de n'en trouver ici que l'indication, et je n'oserais me fier à mes souvenirs pour les reproduire.

L'Empereur a passé de là à ce qu'il appelait la situation admirable de la Russie contre le reste de l'Europe, à l'immensité de sa masse d'invasion. Il peignait cette puissance assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui au besoin la rendaient inabordable; elle n'était attaquable, disait-il, que trois ou quatre mois ou un quart de l'année, tandis qu'elle avait toute l'année entière, ou les douze mois contre nous; elle n'offrait aux assaillans que les rigueurs, les

souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi.

Outre ces circonstances physiques, ajoutait l'Empereur, à sa nombreuse population sédentaire, brave, endurcie, dévouée, passive, se joignaient d'immenses peuplades, dont le dénuement et le vagabondage sont l'état naturel. « On » ne peut s'empêcher de frémir, disait-il, à l'idée » d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer » ni par les côtés, ni sur les derrières; qui déborde » impunément sur vous, inondant tout si elle » triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, » au sein de la désolation, de la mort, devenues » ses réserves si elle est défaite; le tout avec la » facilité de reparaître aussitôt si le cas le requiert. » N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée de la » fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en » le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras; » mais où trouver l'Hercule? Il n'appartenait qu'à » nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté » gauchement, il faut en convenir. »

L'Empereur disait que dans la nouvelle com-

binaison politique de l'Europe, le sort de cette partie du monde ne tenait plus qu'à la capacité, aux dispositions d'un seul homme. « Qu'il se » trouve, disait-il, un Empereur de Russie vail- » lant, impétueux, capable, en un mot un Czar » qui ait de la barbe au menton (ce qu'il expri- » mait, du reste, beaucoup plus énergiquement), » et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses » opérations sur le sol allemand même, à cent » lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, » dont les souverains sont les seuls obstacles. Il » enlève l'alliance de l'un par la force, et avec » son concours, abat l'autre d'un revers; et dès » cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au » milieu des princes du second ordre, dont la » plupart sont ses parens ou attendent tout de » lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en » passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons » enflammés sur le sol italien, tout prêt pour » l'explosion, et marche triomphant vers la » France, dont il se proclame de nouveau le li- » bérateur. Assurément, moi, dans une telle » situation, j'arriverais à Calais à temps fixe et par » journées d'étape, et je m'y trouverais le maître

» et l'arbitre de l'Europe... » Et après quelques » instans de silence, il a ajouté : « Peut-être, mon » cher, êtes-vous tenté de me dire, comme le » ministre de Pyrrhus à son maître : *Et après tout,* » *à quoi bon?* Je réponds : A fonder une nouvelle » société, et à sauver de grands malheurs. L'Eu- » rope attend, sollicite ce bienfait ; le vieux sys- » tème est à bout, et le nouveau n'est point assis, » et ne le sera pas sans de longues et furieuses » convulsions encore. »

L'Empereur a gardé de nouveau le silence ; mesurant avec un compas des distances sur la carte, et disait Constantinople placée pour être le centre et le siége de la domination univer- selle, etc., etc.

Il est revenu ensuite sur l'Inde anglaise, et m'a demandé si j'étais bien au fait de son histoire. Je lui ai dit le peu que j'en savais.

Élisabeth créa une compagnie des Indes, en vertu de sa prérogative royale.

Cent ans plus tard, le parlement en créa une autre. Bientôt après, ces deux compagnies, qui se nuisaient par leur concurrence, furent réunies dans une même charte nationale.

En 1716, la compagnie obtint des souverains de l'Inde, le fameux firman ou charte indienne, pour exporter et importer sans payer aucun droit.

En 1741, la compagnie, pour la première fois, interféra militairement dans la politique de l'Inde, en opposition à la compagnie française, qui prit le parti adverse. Depuis ce temps les deux nations se battirent sur ce terrain éloigné toutes les fois qu'elles eurent la guerre en Europe. La France eut un moment très-brillant dans la guerre de 1740; elle fut écrasée dans celle de 1755, soutint l'égalité dans celle de 1779, et disparut tout à fait dans celle de la révolution.

Aujourd'hui la compagnie des Indes anglaises domine toute la péninsule, qui compte une population de plus de soixante millions, dont vingt sont ses sujets, vingt autres ses tributaires ou ses alliés; le reste se trouve enchaîné dans son système, et forcé de marcher avec elle *.

Telle est cette fameuse compagnie des Indes

---

* Ceci a été écrit en 1816, avant les derniers événemens de l'Inde, qui semblent avoir accompli la sujétion de toute la péninsule.

qui se trouve tout à la fois marchande et souveraine, dont les richesses se composent des profits de son commerce et des revenus de son territoire; d'où il résulte que le marchand est souvent poussé par l'ambition du souverain, et que le souverain combine, ordonne, exécute avec la cupidité du marchand; c'est dans cette circonstance toute particulière, dans ce double caractère ainsi que dans la nature et le nombre des employés, la distance du théâtre sur lequel on opère, qu'il faut chercher la clef des progrès, des mesures, des tiraillemens, des contradictions, des désordres et des clameurs qui composent l'histoire de cette célèbre compagnie.

La compagnie des Indes anglaises a été longtemps tout à fait maîtresse et indépendante; elle était et continue d'être représentée par une cour de directeurs choisis par la masse des propriétaires; ces directeurs délèguent et dirigent dans l'Inde, par leurs dépêches, une régence ou conseil composé d'un gouverneur et de quelques assesseurs qui y représentent et y exercent l'autorité souveraine.

En 1767, pour la première fois, la couronne

mit en avant des droits sur son territoire et ses revenus; mais la compagnie acheta le désistement pour un subside de dix ou douze millions de francs.

Vers 1773, la compagnie des Indes, se trouvant extrêmement dérangée dans ses affaires, eut recours au Parlement, qui profita de ses embarras pour consacrer sa dépendance. Il traça des réglemens politiques, judiciaires et financiers auxquels il soumit toutes les possessions de cette compagnie; mais ces premiers réglemens ne furent point heureux : ils portèrent le désordre au comble dans la péninsule de l'Inde, en y introduisant surtout une cour suprême de justice qui se montra la rivale du conseil souverain, et qui, chargée d'introduire les lois anglaises dans le pays, porta le bouleversement et l'effroi parmi les naturels. La fureur des partis, leurs dénonciations réciproques, leurs plaintes, leurs déclamations, nous ont transmis des actes odieux, une rapacité sans frein, une tyrannie atroce. Cette époque est la plus orageuse et la moins honorable de l'histoire de la compagnie.

En 1783, pour y porter un remède radical,

M. Fox, alors ministre, proposa son fameux bill dont le non-succès le fit sortir du ministère. L'année suivante, M. Pitt, qui avait été son antagoniste, en présenta un autre qui commença sa grande réputation, et qui gouverne encore aujourd'hui la compagnie. Le bill de M. Fox était une véritable saisie judiciaire; il retirait à la compagnie toutes ses propriétés, et les plaçait en régie entre les mains d'un comité chargé de gérer pour elle, de liquider ses dettes, et de disposer de tous les emplois. Les membres du comité, nommés par le Roi ou le parlement, devaient être inamovibles, et siéger jusqu'à ce qu'ils eussent mis les affaires sur un meilleur pied. On cria de toute part sur un ordre de chose qui, disait-on, allait mettre entre les mains de quelques-uns de si grands intérêts, un si grand patronage, une si énorme influence. C'était, disait-on, introduire un quatrième pouvoir dans l'État, créer un rival à la couronne même. On fut jusqu'à accuser M. Fox de vouloir se perpétuer dans le ministère, et se ménager une espèce de souveraineté occulte supérieure à celle du Roi; car comme il était ministre, et gouver-

nait en ce moment le parlement, il eût nommé et gouverné ce comité. A l'aide de l'influence de ce comité, il eût composé et gouverné le parlement, et à l'aide du parlement, il eût consacré et perpétué le comité : il n'y avait plus de fin. La clameur fut extrême, et le Roi en fit une affaire personnelle. Il en appela à ses propres amis, à ceux qui, dans la chambre des pairs, lui étaient attachés de cœur, comme d'un objet attaquant son existence même. M. Fox échoua, et fut contraint de quitter le ministère.

M. Pitt montra plus de modération en apparence, et fut plus adroit : il se contenta, par son bill, de mettre la compagnie en tutelle : il soumit toutes ses opérations à un comité chargé de les reviser et de les contre-signer : il laissa à la compagnie la nomination de tous les employés; mais réserva à la couronne la nomination du gouverneur-général et le véto sur toutes les autres nominations. Ce comité, nommé par le Roi, formait une branche nouvelle dans le ministère. On se récria vivement encore sur l'immense influence que cette mesure allait ajouter à l'autorité royale, et qui devait infailliblement briser,

disait-on, l'équilibre constitutionnel. On avait reproché à M. Fox d'avoir voulu tenir cette influence tout à fait étrangère au Roi; on accusa M. Pitt de l'avoir mise toute entre ses mains. Tout ce que l'un avait voulu faire pour le peuple, disait-on, l'autre le faisait pour le monarque. Et en effet, ces deux caractères distincts, ces deux inconvéniens opposés, étaient toute la différence des deux bills; c'était, au vrai, une bataille décisive entre les Torys et les Wighs. M. Pitt l'emporta, et les Torys triomphèrent.

Les vices du bill de M. Fox sont demeurés hypothétiques, puisqu'ils n'ont pas été mis en essai; mais les inconvéniens prévus de celui de M. Pitt se sont formellement accomplis : l'équilibre des pouvoirs a été rompu, la vraie constitution d'Angleterre a cessé d'exister, l'autorité royale, journellement accrue, a tout envahi, et marche aujourd'hui sans obstacle dans la grande route de l'arbitraire et de l'absolu.

Les ministres disposent du parlement par une majorité qu'ils ont créée, majorité qui perpétue leurs pouvoirs et légalise leurs violences. Ainsi la liberté anglaise est enchaînée chaque jour

davantage au nom et par les formes mêmes qui devraient la défendre, et l'avenir paraît sans remède, ou menace des plus grands malheurs! Quels plus funestes résultats eût donc pu produire le plan de M. Fox? Car les grandes altérations de la constitution anglaise sont en effet venues de l'Inde. Le poids que M. Fox voulait mettre du côté populaire eût-il donc pu être aussi désastreux pour la liberté que celui dont M. Pitt a surchagé la prérogative royale?

Aussi, bien des gens prononcent hardiment aujourd'hui que M. Fox avait raison, qu'il était bien plus sage, et ne pouvait être aussi nuisible que son rival.

Aux noms de Pitt et de Fox, l'Empereur s'est arrêté long-temps sur leur caractère, leur système et leurs actes; et il a terminé en répétant ce qu'il a déjà dit plus d'une fois: « M. Pitt a été » le maître de toute la politique européenne; il a » tenu dans ses mains le sort moral des peuples; » il en a mal usé; il a incendié l'univers, et s'ins- » crira dans l'histoire à la manière d'Érostrate, » parmi des flammes, des regrets et des larmes!... » D'abord, les premières étincelles de notre

» révolution, puis toutes les résistances au vœu » national; enfin, tous les crimes horribles qui » en furent la conséquence, sont son ouvrage. » Cette conflagration universelle de vingt-cinq » ans; ces nombreuses coalitions qui l'ont entre- » tenue; le bouleversement, la dévastation de » l'Europe; les flots du sang des peuples qui en » ont été la suite; la dette effroyable de l'An- » gleterre, qui a payé toutes ces choses; le sys- » tème pestilentiel des emprunts sous lequel les » peuples demeurent courbés; le malaise uni- » versel d'aujourd'hui, tout cela est de sa façon. » La postérité le reconnaîtra; elle le signalera » comme un vrai fléau : cet homme, tant vanté » de son temps, ne sera plus un jour que le gé- » nie du mal; non que je le tienne pour atroce, » ni même que je doute qu'il ne fût convaincu » qu'il faisait le bien : la Saint-Barthélemy a bien » eu ses persuadés; le pape et les cardinaux en » ont chanté un *Te Deum*, et parmi tous ces » bonnes gens il s'en trouvait bien, sans doute, » quelques-uns de bonne foi. Voilà les hommes, » leur raison, leurs jugemens! Mais ce que la » postérité reprochera surtout à M. Pitt, ce sera

» la hideuse école qu'il a laissée après lui; le » machiavélisme insolent de celle-ci, son immo- » ralité profonde, son froid égoïsme, son mé- » pris pour le sort des hommes ou la justice des » choses.

» Quoi qu'il en soit, par admiration réelle ou » pure reconnaissance, ou même encore simple » instinct et seule sympathie, M. Pitt a été et » demeure l'homme de l'aristocratie européenne; » c'est qu'en effet il y a eu en lui du Sylla. C'est » son système qui a ménagé l'asservissement de » la cause populaire et le triomphe des patri- » ciens. Quant à M. Fox, ce n'est pas chez les » Anciens qu'il faut lui chercher un modèle, » c'est à lui d'en servir, et son école tôt ou tard » doit régir le monde. »

L'Empereur s'est fort étendu alors sur M. Fox; il répétait l'avoir fort goûté, beaucoup aimé. Il avait placé son buste à la Malmaison avant de le connaître personnellement. Il a conclu en disant ce qu'il a déjà exprimé souvent et sous bien des formes : « Assurément l'instant de la mort de » M. Fox est une des fatalités de ma carrière, » a-t-il dit; s'il eût continué de vivre, les affaires

» eussent pris une tout autre tournure, la cause » des peuples l'eût emporté, et nous eussions » fixé un nouvel ordre de choses en Europe. »

L'Empereur, revenant ensuite à la compagnie des Indes, a dit que c'était une grande question que le monopole d'une compagnie, ou la liberté du commerce pour tous. « Une compagnie, » observait-il, plaçait de très-grands avantages » entre les mains de quelques-uns qui peuvent » faire très-bien leurs affaires, tout en négli- » geant celles de la masse; aussi toute compa- » gnie dégénérait-elle bientôt en oligarchie, » toujours amie du pouvoir, et prête à lui don- » ner secours; et, sous ce rapport, les compa- » gnies tenaient tout à fait du vieux temps et des » anciens systèmes. Le commerce libre, au con- » traire, tenait à toutes les classes, agitait toutes » les imaginations, remuait tout un peuple; il était » tout à fait identique avec l'égalité, portait natu- » rellement à l'indépendance; et, sous ce rapport, » tenait beaucoup plus à notre système moderne.

» Après le traité d'Amiens, qui rendait à la » France ses possessions dans l'Inde, j'ai fait dis- » cuter devant moi, long-temps et à fond, cette

» grande question ; j'ai écouté des hommes du » commerce, entendu des hommes d'État, et » j'ai prononcé pour le commerce libre, et rejeté » les compagnies. »

De là l'Empereur est passé à plusieurs points d'économie politique consacrés par Smith dans sa Richesse des Nations. Il les avouait vrais en principe ; mais les démontrait faux dans leur application. Malheureusement ici encore je ne retrouve que de stériles indications.

Il a terminé en disant : « Jadis on ne connais- » sait qu'une espèce de propriété, celle du ter- » rain ; il en est survenu une nouvelle, celle de » l'industrie, aux prises en ce moment avec la » première ; puis une troisième, celle dérivant » des énormes charges perçues sur les adminis- » trés, et qui, distribuées par les mains neutres » et impartiales du gouvernement, peuvent ga- » rantir du monopole des deux autres, leur ser- » vir d'intermédiaire, et les empêcher d'en venir » aux mains. » Il appelait cette grande lutte de nos jours, la guerre des *champs* contre les *comptoirs*, celle des *crénaux* contre les *métiers*.

« C'est pourtant, disait-il, pour n'avoir pas

» voulu reconnaître cette grande révolution dans » la propriété, pour s'obstiner à fermer les yeux » sur de telles vérités, qu'on fait tant de sottises » aujourd'hui, et que l'on s'expose à tant de bou- » leversemens. Le monde a éprouvé un grand » déplacement, et il cherche à se rasseoir; voilà » en deux mots, terminait-il, toute la clé de » l'agitation universelle qui nous tourmente. On » a désarrimé le vaisseau, transporté du lest de » l'avant à l'arrière, et de là ces furieuses oscil- » lations qui peuvent amener le naufrage à la » première tempête, si l'on s'obstine à vouloir » le manœuvrer comme de coutume, sans avoir » obtenu un équilibre nouveau. »

Ce jour a été riche pour mon journal. Outre les sujets déjà traités, il a été question de plusieurs autres encore. En parlant des Indes et de la compagnie anglaise, le nom de M. de Suffren a été mentionné.

L'Empereur n'en avait pas une exacte connaissance; il savait confusément que cet officier avait rendu de grands services, et lui, Napoléon, avait, par ce seul sentiment, disait-il, accordé beaucoup à sa famille. Il m'a questionné à son

sujet. Je ne l'avais pas connu, je ne pouvais que lui rendre les traditions du corps. Or, il était admis, lui disais-je, parmi nous dans la marine, que M. de Suffren était, depuis Louis XIV, le seul qui rappelât les grands marins de notre belle époque navale.

M. de Suffren avait du génie, de la création, beaucoup d'ardeur, une forte ambition, un caractère de fer; c'était un de ces hommes que la nature a rendus propres à tout. J'ai entendu des gens très-sensés et très-forts dire que sa mort, en 89, pouvait avoir été une calamité nationale; qu'admis au conseil du Roi, dans la crise du moment, il eût été de taille à donner une autre issue aux affaires. M. de Suffren, très-dur, très-bizarre, extrêmement égoïste, mauvais coucheur, mauvais camarade, n'était aimé de personne, mais était apprécié, admiré de tous.

C'était un homme avec qui l'on ne pouvait pas vivre; et il était surtout fort difficile à commander, obéissait peu, critiquait tout, déclamant sans cesse sur l'inutilité de la tactique, par exemple, et se montrant au besoin le meilleur tacticien. Il en était de même de tout le reste, c'était l'in-

quiétude et la mauvaise humeur du génie et de l'ambition qui n'a pas ses coudées franches.

Parvenu au commandement de l'escadre de l'Inde, et conduit au Roi pour prendre congé, un huissier faisait avec peine ouvrir la foule, pour qu'il pût parvenir. « Je vous remercie aujourd'hui, disait-il à l'huissier en grognant et » nazillant d'après sa nature; mais au retour, » Monsieur, vous verrez que je saurai bien me » faire faire place moi-même. » Et il tint parole.

Arrivé dans l'Inde, il ouvrit une scène nouvelle à nos armes, il y fit des prodiges qu'on n'a peut-être pas assez appréciés en Europe; ce furent immédiatement des actes et des mœurs de commandement inconnus jusque-là; prenant tout sur lui, osant tout, imaginant tout, prévoyant à tout, démontant ses capitaines au besoin, nommant ses officiers, équipant et faisant combattre des vaisseaux condamnés depuis long-temps; trouvant un hivernage sur les lieux mêmes, dans l'Inde, quand la routine voulait qu'on fût les chercher à douze ou quinze cents lieues de là, à l'île de France; enfin on le vit, devançant la manière de nos jours, s'approcher

de la côte, embarquer des soldats qui avaient combattu la veille l'ennemi, aller battre avec eux l'escadre anglaise, et les reporter le lendemain à leur camp pour qu'ils pussent combattre de nouveau. Aussi notre pavillon prit-il tout à coup une supériorité qui dérouta l'ennemi. « Oh! pourquoi » cet homme, s'est écrié l'Empereur, n'a-t-il pas » vécu jusqu'à moi, ou pourquoi n'en ai-je pas » trouvé un de sa trempe, j'en eusse fait notre » Nelson, et les affaires eussent pris une autre » tournure! Mais j'ai passé tout mon temps à » chercher l'homme de la marine, sans avoir » jamais rien pu rencontrer. Il y a dans ce mé- » tier une spécialité, une technicité qui arrê- » taient toutes mes conceptions. Proposais-je » une idée nouvelle, aussitôt j'avais Ganteaume » sur les épaules et la section de marine. — Sire, » cela ne se peut pas. — Et pourquoi? — Sire, » les vents ne le permettent pas, et puis les » calmes, les courans; et j'étais arrêté tout court. » Comment continuer la discussion avec ceux » dont on ne parle pas le langage. Combien de » fois, au Conseil d'État, leur ai-je reproché d'a- » buser de cette circonstance. A les entendre,

» il eût fallu naître dans la marine pour y con-
» naître quelque chose. Et je leur ai dit souvent
» qu'ils abusaient encore, que je n'eusse de-
» mandé que de faire la traversée de l'Inde avec
» eux, et qu'au retour je me serais fait fort d'être
» aussi familier avec leur métier qu'avec mes
» champs de bataille. Ils n'en croyaient rien, et
» revenaient toujours à ce qu'on ne pouvait être
» bon marin si on ne s'y prenait dès le berceau;
» et ils me firent faire quelque chose à cet égard
» qui m'a long-temps pesé, ce fut l'enrôlement
» de plusieurs milliers d'enfans de six à huit ans.

» J'eus beau me débattre, il me fallut céder
» à leur unanimité; en les prévenant toutefois
» que j'en chargeais leur conscience. Qu'en ré-
» sulta-t-il? que le public murmura, déclama
» beaucoup et nous couvrit de ridicule, quali-
» fiant l'opération de massacre des innocens.
» Voilà que plus tard, de Winter, Verhuel, tous
» les marins du Nord et d'autres encore sont
» venus me dire et ont soutenu que dix-huit,
» vingt ans, l'âge de la conscription n'était pas
» trop tard pour commencer à être matelot; les
» Danois, les Suédois y emploient leurs soldats;

» chez les Russes, la flotte n'est qu'une portion
» de l'armée principale, ce qui donne l'avantage
» inappréciable de l'avoir en permanance et à
» deux fins.

» J'avais imaginé moi-même, a-t-il ajouté,
» quelque chose de la sorte en créant mes équi-
» pages de haut-bord; mais que d'obstacles ne
» rencontrai-je pas, que de préjugés j'eus à
» vaincre, quelle force de volonté je dus em-
» ployer pour parvenir à donner un uniforme à
» ces pauvres matelots, à les enrégimenter, à
» leur faire faire l'exercice; je gâtais tout, disait-
» on, et pourtant de quelle utilité n'ont-ils pas
» été! Quelle plus heureuse idée que d'avoir
» deux services pour une seule paye. Ils n'ont pas
» été moins bons matelots, et se sont montrés les
» meilleurs des soldats. On les a trouvés, au be-
» soin, matelots, soldats, artilleurs, pontonniers,
» tout. Si, dans la marine, au lieu d'avoir des
» obstacles à combattre, j'avais rencontré quel-
» qu'un qui eût abondé dans mon sens et devancé
» mes idées, quel résultat n'eussions-nous pas
» obtenu; mais sous mon règne, il n'a jamais
» pu s'élever dans la marine quelqu'un qui s'é-

» cartât de la routine, et sût créer. J'aimais par-
» ticulièrement les marins, j'estimais leur cou-
» rage, j'estimais leur patriotisme; mais je n'ai
» jamais pu trouver entre eux et moi d'inter-
» médiaire qui sût les faire agir et les faire mé-
» riter, etc., etc. »

Jeudi 7.

Organisation impériale; préfets, auditeurs au Conseil d'État; motifs des gros appointemens; intentions futures, etc., etc.

Napoléon, parlant de son organisation impériale, disait qu'il en avait fait le gouvernement le plus compact, de la circulation la plus rapide et des efforts les plus nerveux, qui eût jamais existé : « Et il ne fallait rien moins que tout cela,
» remarquait-il, pour pouvoir triompher des im-
» menses difficultés dont nous étions entourés,
» et produire toutes les merveilles que nous avons
» accomplies; l'organisation des préfectures, leur
» action, les résultats étaient admirables et pro-
» digieux. La même impulsion se trouvait donnée
» au même instant à plus de quarante millions
» d'hommes; et, à l'aide de ces centres d'activité

» locale, le mouvement était aussi rapide à toutes » les extrémités qu'au cœur même.

» Les étrangers qui nous visitaient, et qui sa- » vaient voir et juger, en étaient émerveillés. Et » c'est à cette uniformité d'action, sur un aussi » grand terrain, qu'ils attribuaient surtout ces » prodigieux efforts, ces immenses résultats, » qu'ils avouaient n'avoir pas pu comprendre » jusque là.

» Les préfets, avec toute l'autorité et les res- » sources locales dont ils se trouvaient investis, » ajoutait l'Empereur, étaient eux-mêmes *des* » *Empereurs au petit pied;* et comme ils n'avaient » de force que par l'impulsion première, dont ils » n'étaient que les organes, que toute leur in- » fluence ne dérivait que de leur emploi du mo- » ment, qu'ils n'en avaient point de personnelle, » qu'ils ne tenaient nullement au sol qu'ils régis- » saient, ils avaient tous les avantages des an- » ciens grands agens absolus, sans aucun de leurs » inconvéniens. Il avait bien fallu leur créer toute » cette puissance, disait l'Empereur; je me trou- » vais dictateur, la force des circonstances le vou- » lait ainsi, il fallait donc que tous les filamens

» issus de moi se trouvassent en harmonie avec
» la cause première, sous peine de manquer le
» résultat. Le réseau gouvernant dont je couvris
» le sol requérait une furieuse tension, une pro-
» digieuse force d'élasticité, si l'on voulait pou-
» voir faire rebondir au loin les terribles coups
» dont on nous ajustait sans cesse. Aussi la plu-
» part de ces ressorts n'étaient-ils, dans ma pen-
» sée, que des institutions de dictature, des armes
» de guerre. Quand le temps fût venu pour moi
» de relâcher les rênes, tous mes filamens aussi
» se seraient sympatiquement détendus, et nous
» aurions alors procédé à notre établissement de
» paix, à nos institutions locales. Si nous n'en
» avions encore aucune, c'est que la crise ne les
» admettait pas. Nous eussions infailliblement suc-
» combé tout d'abord si nous en eussions été
» pourvus dès le principe. Et puis, il faut le dire,
» nous n'étions pas mûrs pour en faire un bon
» usage. Il ne faut pas croire que la nation fût
» déjà prête pour manier dignement sa liberté.
» La masse avait encore dans l'éducation et le
» caractère, trop des préjugés du temps passé.
» Cela serait venu, nous nous formions chaque

» jour ; mais nous avions encore beaucoup à
» gagner. Lors de l'explosion de la révolution, les
» patriotes en général se trouvèrent tels par na-
» ture, par instinct ; ce sentiment se trouva dans
» leur sang, ce fut chez eux une passion, une
» frénésie ; et de là l'effervescence, les excès,
» l'exagération de l'époque. Mais ce n'est pas à
» coups de massue, et par soubresauts, qu'on
» peut naturaliser le système moderne, en jouir ;
» il faut l'implanter dans l'éducation, et que ses
» racines s'embranchent avec la raison, la convic-
» tion même, ce qui doit infailliblement avoir
» lieu avec le temps, parce qu'il repose sur des
» vérités naturelles. Mais ceux qui composaient les
» générations de nos jours, ajoutait-il, demeu-
» raient si naturellement dominateurs, si avides
» du pouvoir, l'exerçaient avec tant d'importance,
» pour ne pas dire plus, et pourtant en même-
» temps étaient si prêts, d'un autre côté, à cou-
» rir au-devant de la servitude !..... Nous étions
» toujours entre ces deux vices. Dans tous mes
» voyages, disait-il, j'étais constamment obligé
» de dire à mes premiers officiers, placés à mes
» côtés : Mais laissez donc parler M. le préfet.

» Allais-je à quelque subdivision du département, » c'était alors au préfet que j'étais obligé de dire : » mais laissez donc répondre M. le sous-préfet, » ou M. le maire, tant chacun s'empressait d'é- » clipser le voisin, et comprenait peu le bien qui » pouvait dériver d'une communication directe » avec moi! Envoyais-je mes grands-officiers, mes » ministres, présider les colléges électoraux, et » leur recommandais-je de ne pas se faire nom- » mer canditats au Sénat, que cette place leur » était assurée par une autre route, et qu'il fal- » lait laisser cette satisfaction aux notables des » provinces, ils n'en revenaient pas moins tou- » jours désignés. » Et ceci me rappelle que dans le temps un des ministres (Decrès) me racontait avoir eu une prise avec l'Empereur précisément à ce sujet. Il le grondait de sa nomination. « Mais, » Sire, lui répondit-il plaisamment, votre in- » fluence est plus forte que votre volonté; j'ai » beau dire que je n'en veux pas, que cela vous » déplaît, que vous voulez qu'ils se réservent » ces nominations entre eux, ils ne connaissent » que votre choix, et je serai renommé tant que » vous m'y enverrez. »

« J'avais, disait encore l'Empereur, donné » des traitemens énormes aux préfets et autres ; » mais en fait de prodigalité de ma part, faudrait- » il encore savoir distinguer ce qui est de système » ou de circonstances. Celles-ci me forçaient à » donner de gros appointemens, l'autre m'eût » conduit à obtenir gratuitement. A l'origine, » lorsqu'il s'agissait d'attacher des individus, de » recomposer une société et des mœurs à l'ave- » nant, de gros traitemens, une véritable fortune » étaient indispensables; mais le résultat obtenu, » et avec le temps rentré dans l'ordre naturel, » mon intention, au contraire, eût été de rendre » la plupart des hautes fonctions à peu près gra- » tuites. J'eusse élagué les nécessiteux, qui ja- » mais ne s'appartiennent à eux-mêmes, dont les » besoins pressans créent l'immoralité politique ; » j'eusse amené l'opinion à solliciter ces emplois » pour la pure considération ; ils fussent devenus » d'honorables magistratures, d'immenses jus- » tices de paix remplies par les plus grandes for- » tunes chez qui la vocation, la philanthropie, » une honnête ambition eussent été les premiers » guides et le gage assuré d'une noble indépen-

» dance. Et c'est là ce qui compose vraiment la di-
» gnité, la majesté d'une nation, ce qui en élève
» la renommée et ramène la morale publique.
» Or, notre changement de mœurs à cet égard
» était devenu indispensable, et c'est le dégoût
» des places qui eût signalé notre véritable retour
» à la haute morale. On m'a dit ici que cette avi-
» dité de places a passé la mer pour aller infec-
» ter nos voisins. Autrefois les vieux Anglais les
» dédaignaient. Voyez si aux États-Unis on en
» est avide. Cet amour dans un peuple est le plus
» grand échec que puisse éprouver sa moralité.
» Quand on veut absolument des places, on se
» trouve déjà vendu d'avance. Aujourd'hui les
» plus grands personnages en Angleterre courent
» après; les grandes familles, toute la pairie, les
» recherchent. Ils se rejettent sur ce que l'énor-
» mité des taxes ne leur permet plus de vivre
» sans salaires. Pitoyable excuse! C'est que leurs
» mœurs publiques sont encore plus altérées que
» leurs fortunes. Quand on en est arrivé, dans
» une certaine classe, à solliciter les emplois pour
» de l'argent, il n'est plus, pour une nation, de
» véritable indépendance, de noblesse, de dignité

» dans le caractère. Notre excuse à nous pouvait » être dans les bouleversemens et les commotions » de notre révolution ; chacun avait été déplacé, » chacun se sentait dans la nécessité de se ras- » seoir ; et c'est pour aider à cette nécessité gé- » nérale, et pour que les sentimens délicats se » détruisissent le moins possible, que j'ai cru » devoir doter toutes les places de tant d'argent, » de lustre et de considération ; mais avec le temps » j'eusse changé tout cela par la seule force de » l'opinion. Et qu'on ne croye pas la chose im- » possible. Tout devient facile à l'influence du » pouvoir, quand il veut diriger dans le juste, » l'honnête et le beau, etc., etc.

» Je ménageais à mon fils une situation des » plus heureuses. J'élevais précisément pour lui » à l'école nouvelle la nombreuse classe des audi- » teurs au Conseil d'Etat. Leur éducation finie et » leur âge venu, ils eussent, un beau jour, relevé » tous les postes de l'empire ; forts de nos prin- » cipes et des exemples de leurs devanciers, ils » se fussent trouvés tous douze à quinze ans de » plus que mon fils, ce qui l'eût placé précisé- » ment entre deux générations et tous leurs avan-

» tages : la maturité, l'expérience et la sagesse, » au-dessus; la jeunesse, la célérité, la prestesse, » au-dessous. » Et comme je m'étonnais qu'il n'eût rien laissé percer de toutes ces grandes et belles institutions : « A quoi bon bavarder là-dessus, » me dit-il, on m'eût pris pour un charlatan, on » m'eût suspecté d'insinuation, de souplesse; l'on » se fût familiarisé à me combattre, et je serais » tombé dans le discrédit. Situé ainsi que je l'étais, » sans l'autorité héréditaire de l'antique tradition, » privé du prestige de ce qu'ils appellent la légi- » timité, je ne devais pas permettre l'occasion » d'entrer en lice vis-à-vis de moi, je devais être » tranchant, impérieux, décisif. Vous me dites » qu'on a dit de moi, dans votre faubourg : *Que* » *n'était-il légitime!* Si je l'eusse été, je n'aurais » pas fait davantage, sans doute; mais il m'eût été » permis alors d'avoir plus de bonhomie, etc. »

Vendredi 8.

La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies d'Eschyle et de Sophocle, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La Médée de Sénèque; singularité.

L'Empereur a travaillé avec l'un de nous, ce

qui nous a fort réjouis, en nous prouvant qu'il se trouvait beaucoup mieux.

Il m'a fait demander avant dîner. Le travail semblait l'avoir ranimé, il était fort causant et nous marchions dans son appartement. La Vendée, ses troubles, les chefs qu'elle a montrés, ont été un des sujets remarquables de la conversation.

Charette était le seul dont il fît un cas tout particulier. « J'ai lu une histoire de la Vendée: » si les détails, les portraits sont exacts, disait-il, » Charette est le seul grand caractère, le véri- » table héros de cet épisode marquant de notre » révolution; lequel, s'il présente de grands mal- » heurs, n'immole pas du moins notre gloire. » On s'y égorge; mais on ne s'y dégrade point: » on y reçoit des secours de l'étranger; mais on » n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en » recevoir un salaire journalier pour n'être que » l'exécuteur de ses volontés. Oui, a-t-il con- » tinué, Charette me laisse l'impression d'un » grand caractère, je lui vois faire des choses » d'une énergie, d'une audace peu communes; » il laisse percer du génie. » Je lui disais avoir

beaucoup connu Charette dans mon enfance, nous avions été gardes de la marine ensemble à Brest, nous y avions partagé long-temps la même chambre, mangé à la même table, et il avait fort surpris par ses exploits et sa brillante carrière, tous ceux de nous qui avaient été liés avec lui. Nous avions jugé Charette assez commun, de peu d'instruction, volontiers atrabilaire et surtout extrêmement indolent. Pas un de nous qui ne l'eût condamné à demeurer dans la foule des insignifians. Il est bien vrai qu'à mesure qu'il prenait de l'éclat nous nous rappelions et nous aimions à faire ressortir qu'à une de ses premières campagnes dans la guerre d'Amérique, et devant n'être encore qu'un enfant, sortant de Brest, durant l'hiver, sur un cutter, son bâtiment perdit son mât, ce qui, pour ce genre d'embarcation, équivaut à une perte presque certaine; le temps était si épouvantable et la mort si infaillible, que les matelots, à genoux et l'esprit perdu, se refusèrent à tout travail qui eût pu les sauver. Le garde de la marine Charette, malgré son extrême jeunesse, en tua un pour contraindre les autres à travailler; il parvint, en effet, par ce

terrible exemple, à décider tout le reste, et l'on sauva le bâtiment. « Et bien ! voyez, disait l'Empereur, le vrai caractère perce toujours dans » les grandes circonstances; voilà l'étincelle qui » signala le héros de la Vendée. Il ne faut pas » toujours s'y méprendre, il est des dormeurs » dont le réveil est terrible. Kléber aussi était » d'habitude un endormi; mais dans l'occasion, » et toujours au besoin, il avait le réveil du lion. » J'ajoutais avoir maintes fois entendu raconter à Charette que dans un certain moment, et d'un élan spontané, les matelots du cutter s'étaient écriés d'une commune voix, qu'ils faisaient vœu d'aller en chemise et pieds nus, porter un cierge à Notre-Dame-de-Recouvrance (portion de Brest), si elle obtenait leur salut : « Et vous » en croirez ce que vous voudrez, nous ajoutait » naïvement Charette; mais il est de fait qu'à » peine ils eurent fini de prononcer leur prière, » que le vent tomba subitement, et que dès cet » instant commencèrent nos espérances de salut. » Et les matelots au retour, leurs officiers en tête, accomplirent dévotement leur vœu. Du reste, disais-je, ce ne fut pas la seule circonstance mi-

raculeuse du petit cutter. On était au mois de décembre, la nuit fort longue et des plus obscures; on se savait au milieu des récifs; mais, privé du mât et de tout secours nautique, on flottait à l'aventure, n'attendant de salut que du Ciel, quand on entendit le son d'une cloche. On sonda, et trouvant très-peu de fonds, on jeta l'ancre. Qu'elle ne fut pas, au point du jour, la surprise et la joie de se voir à l'entrée de la rivière de Landerhau! La cloche qu'on avait entendue était celle de la paroisse voisine. Or le bâtiment avait merveilleusement traversé les innombrables écueils dont est semée l'entrée de Brest; il avait enfilé le goulet, passé à travers de trois ou quatre cents voiles qui couvraient la rade, et était venu trouver un abri précisément à l'entrée d'une rivière, sur un point calme et tout à fait à l'écart. « Voyez, disait l'Empereur, toute la » différence du tâtonnement des hommes, à la » marche assurée, franche de la nature; ce qui » vous étonne si fort, devait arriver. Très-proba- » blement qu'avec toutes nos connaissances hu- » maines, le trouble, les erreurs de nos sens, » eussent amené le naufrage du bâtiment. Au tra-

» vers de tant de chances malheureuses, la nature » l'a sauvé sans hésitation, la marée s'en est saisie, » et la force du courant l'a conduit, sans péril, » précisément au milieu de chaque chenal; de la » sorte il ne devait, il ne pouvait pas périr, etc. »

Et revenant sur la guerre de la Vendée, il a rappelé qu'il avait été tiré de l'armée des Alpes pour passer à celle de la Vendée, et qu'il avait préféré donner sa démission, à poursuivre un service dans lequel, d'après les impulsions du temps, il n'eût pu concourir qu'à du mal, sans pouvoir personnellement prétendre à aucun bien. Il a dit qu'un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier tout à fait ce malheureux pays, et de lui faire oublier ses désastres. Il avait beaucoup fait pour lui; la population en avait été reconnaissante; et quand il l'avait traversé, les prêtres mêmes avaient semblé lui être sincèrement des plus favorables. « Aussi, ajoutait-il, les » dernières insurrections n'avaient-elles plus le » même caractère que la première: ce n'était plus » du pur fanatisme; mais seulement de l'obéis- » sance passive à une aristocratie dominatrice. » Quoi qu'il en soit, Lamarque, que j'y avais

» envoyé au fort de la crise, y fit des merveilles » et surpassa mes espérances. » Et de quel poids n'eussent pas pu devenir ses actes dans la grande lutte; car les chefs vendéens les plus distingués, ceux sans doute qui recueillent en ce moment les bienfaits de la Cour, ont reconnu, entre les mains de ce général, Napoléon pour Empereur, même après Waterloo, même après son abdication. Fut-ce de la part de Lamarque ignorance du véritable état des choses, ou seulement pure fantaisie de vainqueur? Toutefois le voilà dans l'exil : il est du nombre des trente-huit. « C'est » qu'il est plus facile de proscrire que de vain- » cre, etc., etc. »

Il a pris envie à l'Empereur de venir dîner avec nous. C'était la première fois depuis son incommodité, c'est-à-dire depuis seize jours. Cela nous semblait une petite fête; toutefois nous ne pouvions nous empêcher de remarquer avec douleur une grande altération dans tous ses traits et des traces visibles d'une aussi longue réclusion.

Après dîner, on a repris les lectures depuis si long-temps interrompues. L'Empereur nous a lu l'Agamemnon d'Eschyle, dont il a fort admiré

l'extrême force, jointe à la grande simplicité. Nous étions frappés surtout de la graduation de terreur qui caractérise les productions de ce père de la tragédie. Et c'est pourtant là, faisait-on observer, l'étincelle première à laquelle se rattache notre belle lumière moderne.

Après l'Agamemnon d'Eschyle, l'Empereur a fait venir l'Œdipe de Sophocle, qui nous a également fait le plus grand plaisir, et l'Empereur a répété qu'il regrettait fort de ne l'avoir point fait jouer de la sorte à Saint-Cloud.

Talma avait toujours combattu cette idée; mais l'Empereur disait être fâché de n'avoir point insisté, « Non que j'eusse voulu essayer, ajoutait-» il, d'en ramener la mode ou de corriger notre » théâtre, Dieu m'en garde; mais seulement parce » que j'eusse aimé à juger des impressions de la » facture antique sur nos dispositions modernes. » Il était persuadé qu'un tel spectacle eût fait grand plaisir, et il se demandait quel effet eussent pu produire, avec notre goût moderne, le coryphée et les chœurs grecs, etc., etc.

Il est passé de là à l'Œdipe de Voltaire, qu'il a beaucoup vanté. Cette pièce lui présentait,

disait-il, la plus belle scène de notre théâtre. Quant à ses vices, les amours si ridicules de Philoctète, par exemple, il ne fallait point en accuser le poëte, mais bien les mœurs du temps et les grandes actrices du jour, qui imposaient la loi. Cet éloge de Voltaire nous a frappé : il était nouveau pour nous, tant il était rare dans la bouche de l'Empereur.

A onze heures, et déjà couché, l'Empereur m'a fait appeler et a continué à causer sur notre théâtre et sur celui des Grecs et des Romains, au sujet desquels il a dit beaucoup de choses fort curieuses.

D'abord il s'étonnait que les Romains n'eussent point de tragédies ; puis il convenait qu'elles eussent été peu propres à les émouvoir sur le théâtre ; qu'elles se donnaient en réalité dans leurs cirques. « Les combats des gladiateurs, disait-il, celui des hommes livrés aux bêtes féroces, étaient bien autrement terribles que toutes nos scènes dramatiques ensemble ; et c'étaient là, du reste, les seules tragédies, remarquait-il, propres à la trempe robuste, aux nerfs d'acier des Romains. »

Toutefois les Romains ont eu, disions-nous, quelques essais de tragédie produits par Sénèque; et sa Médée, par parenthèse, présente une circonstance bien bizarre : c'est que le chœur y prédit distinctement la découverte de l'Amérique, opérée quatorze cents ans plus tard. « Un nouveau Typhon, y est-il dit, enfant de la terre, » ira, dans les siècles à venir, découvrir vers l'Occident des régions éloignées, et Thule ne sera » plus l'extrémité de l'univers *.

Samedi 9.

L'Empereur beaucoup mieux. — Lui sauter! — Madame R..... de Saint-J... d'A.... — Les deux impératrices. Dépenses de Joséphine; mécontentement de l'Empereur; anecdotes caractéristiques de l'Empereur.

L'Empereur était infiniment mieux; entouré de nous, il parlait des prodiges du début de sa

---

* ..... venient annis
Sœcula series quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhoque novos
Detegat orbes, nec sit terris ultima Thule.

Fin du chœur du 2e acte de la Médée de Sénèque.

carrière, et disait qu'ils avaient dû créer une grande impression dans le monde. Une telle impression, a repris quelqu'un, qu'on avait été tenté d'y apercevoir du surnaturel; et, à ce sujet, il a cité une anecdote qui, dans le temps, avait couru les salons de Paris. Dans un quartier de la capitale, un nouvelliste entre, tout effaré, dans un cercle, annonçant que Bonaparte vient de périr à l'instant : il raconte l'explosion de la machine infernale, et termine en disant : « Le voilà sauté en l'air. — *Lui sauter !* s'écria un vieil Autrichien, qui avait écouté de toutes ses oreilles, et qui avait encore présentes toutes les crises désespérées dont il avait vu sortir miraculeusement le jeune général de l'armée d'Italie; *lui sauter !* Ah ! vous connaissez bien votre homme, et moi je vous gage qu'à l'heure qu'il est il se porte mieux que nous tous. Je le connais de longue main avec toutes ses drôleries ! »

Dans un autre moment, M^me^ R..... de Saint-J... d'A..... ayant été mentionnée, et quelqu'un ayant dit à l'Empereur combien elle avait montré d'attachement pour lui durant son séjour à l'île d'Elbe. « Qui? elle? s'est écrié l'Empereur avec

» surprise et satisfaction. — Oui, Sire. — Ah! » pauvre femme, a-t-il ajouté avec le geste et » l'accent du regret, et moi qui l'avais pourtant » si maltraitée! Eh bien! voilà qui paye du moins » pour les renégats que j'avais tant comblés...! » Et, après quelques secondes de silence, il a dit significativement : « Il est bien sûr qu'ici bas on » ne connaît véritablement les âmes et les senti- » mens qu'après de grandes épreuves! »

L'Empereur, à dîner, était fort bien, très-content et même gai; il se félicitait d'avoir passé sa dernière crise sans s'être soumis à la médecine, sans avoir payé tribut au docteur; et c'est ce qui fâchait celui-ci, disions-nous; il se serait contenté de si peu, le plus léger acte eût suffi! Il n'eût demandé que le billet de confession du clergé, disait l'Empereur, tout en riant beaucoup de la chose, et ajoutant que, par pure complaisance, il avait été jusqu'à essayer un gargarisme, qu'il avait trouvé d'une acidité violente et qui lui avait fait mal, faisant observer en cela qu'il ne lui fallait que des remèdes extrêmement doux, tous les autres le crispant infailliblement. « Au physique

» comme au moral, disait-il, il faut me prendre » par la douceur, autrement je me cabre. »

Le cours de la conversation a conduit l'Empereur encore une fois sur le compte des Impératrices Joséphine et Marie-Louise. Il a multiplié sur elles les détails les plus aimables et les plus circonstanciés, et a terminé par son adage ordinaire, que l'une était les grâces et tous leurs charmes; l'autre, l'innocence et tous ses attraits.

L'Empereur détaillait ce qu'avait coûté la Malmaison : environ trois ou quatre cent mille francs; c'est-à-dire tout ce qu'il possédait alors, disait-il, et il énumérait ensuite tout ce que pouvait avoir reçu de lui l'Impératrice Joséphine; concluant qu'avec un peu d'ordre et de régularité seulement, elle eût bien dû laisser peut-être cinquante ou soixante millions. « Son gas- » pillage, disait l'Empereur, faisait mon supplice. » Calculateur comme je le suis, il devait être dans » ma nature d'aimer mieux donner un million que » de voir gaspiller cent mille francs. » Il nous racontait comment étant tombé un jour sans être attendu dans le petit cercle du matin de José-

phine, il avait trouvé une dame professant, à la lettre, modes et chiffons. « Mon apparition subite causa, disait-il, un grand désordre dans la » séance académique. C'était une célèbre marchande de modes, une de ces fameuses du » jour, à laquelle j'avais fait défendre positivement d'approcher de l'Impératrice, qu'elle ruinait. Je donnai quelques ordres inaperçus, et » à sa sortie on s'en empara; elle fut conduite à » Bicêtre. Ce fut un grand bruit dans tout Paris, » le plus grand des scandales, disait-on. Le bon » ton fut de lui rendre visite, et il y eut à sa porte » une file de voitures. La police vint m'en faire » part. Tant mieux, dis-je; vous ne lui avez point » fait de mal? elle n'est point au cachot? — Non, » Sire, elle a plusieurs pièces, elle tient salon. — » Eh bien! laissez crier; tant mieux si l'on prend » ceci pour un acte de tyrannie, ce sera un coup » de diapason pour un grand nombre; très-peu » leur montrera que je pourrais faire beaucoup, etc. » Il nous a cité aussi un autre célèbre modiste, qu'il disait être le plus insolent personnage qu'il eût jamais rencontré dans toute sa carrière. « Lui ayant adressé la parole, disait

» Napoléon, un jour que j'examinais un trous-
» seau de famille fourni par lui, il avait osé m'en-
» treprendre, moi, à qui certes on ne mangeait
» pas dans la main; il fit ce que personne en
» France n'eût osé tenter, il se mit à me démon-
» trer fort abondamment que je ne donnais pas
» assez à l'Impératrice Joséphine, qu'il devenait
» impossible de l'habiller à ce prix. Je l'arrêtai
» au milieu de son impertinente éloquence, d'un
» seul regard : il en demeura comme terrassé. »

Après dîner, l'Empereur était à peine rentré dans sa chambre, qu'il m'a fait demander, bien qu'il fût déjà dans son lit; et il m'a retenu fort tard, continuant très-gaîment la conversation du dîner, et passant de là à beaucoup d'autres objets. Il se trouvait infiniment mieux, et avait babillé, disait-il, avec plaisir. Pour nous, il nous avait, au fait, donné une soirée charmante. Néanmoins il toussait beaucoup, c'était même ce qui avait interrompu notre veillée, en le forçant de se lever de table. « J'aurai pris trop de
» tabac sans y songer, m'a-t-il dit : je suis une
» bête d'habitude, la conversation m'aura dis-
» trait; vous devriez, mon cher, dans pareil cas,

» m'ôter ma tabatière : c'est ainsi qu'on sert ceux » qu'on aime, etc., etc.

Dimanche 10.

Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez plus audacieux que Napoléon. — Détails sur la princesse Charlotte de Galles, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, etc.

Depuis quelques jours, l'Empereur, dans ses lectures, s'occupe de guerre, de fortifications, d'artillerie, etc. Il a parcouru Vauban, le Dictionnaire de Gassendi, quelques campagnes de la révolution, et la Tactique de Guibert, qui l'attache fort. En revenant, à ce sujet, sur des généraux déjà cités plusieurs fois ailleurs : « Ils » ne savaient, disait-il, faire la guerre que sur » les grandes routes et à la portée du canon, » lorsque leur champ de bataille eût dû embras- » ser la totalité du pays. »

A dîner il a parlé de la campagne de Dumouriez en Champagne, qu'il venait de lire. Il faisait peu de cas du duc de Brunswick, qui, avec un projet offensif, n'avait fait, disait-il, que dix-huit lieues en quarante jours. Mais d'un autre

côté, il blâmait fort Dumouriez, dont il avait trouvé la position trop audacieuse. « Et de ma » part on doit prendre cela pour beaucoup, a-t-il » ajouté, car je me regarde comme l'homme » le plus audacieux, en guerre, qui peut-être » ait jamais existé, et bien certainement je ne » serais pas resté dans la position de Dumouriez, » tant elle m'eût présenté de dangers. Je n'ex- » plique sa manœuvre qu'en me disant qu'il » n'aura pas osé se retirer. Il aura jugé encore » plus de périls dans la retraite qu'à demeurer. » Wellington s'était mis dans ce cas avec moi le » jour de Waterloo.

» Les Français sont les plus braves qu'on con- » naisse; dans quelque position qu'on les essaye » ils se battront; mais ils ne savent pas se reti- » rer devant un ennemi victorieux. S'ils ont le » moindre échec, ils n'ont plus ni tenue ni dis- » cipline; ils vous glissent dans la main. Voilà, je » suppose, quel aura été le calcul de Dumou- » riez, etc.; ou bien encore, peut-être, quel- » que négociation secrète que nous ignorons. »

Dans le jour, des papiers publics qu'on nous a procurés parlaient du mariage du prince Léo-

pold de Saxe-Cobourg avec la princesse Charlotte de Galles.

L'Empereur a dit : « Ce prince Léopold a pu » être mon aide-de-camp : il l'a sollicité de moi, » et je ne sais ce qui aura arrêté sa nomination. » Il est fort heureux pour lui de n'avoir pas » réussi : ce titre lui aurait coûté sans doute le » mariage qu'il fait en cet instant; et puis, ob- » servait l'Empereur, qu'on vienne nous dire ce » qui est heur ou malheur ici bas dans la vie des » hommes !.... »

La conversation s'est engagée alors sur la princesse Charlotte d'Angleterre. Quelqu'un disait qu'elle était extrêmement populaire à Londres, et donnait des signes non équivoques de beaucoup de caractère. C'était un adage parmi beaucoup d'Anglais, qu'elle recommencerait Elisabeth. Elle-même, prétendait-on, n'était pas sans quelques pensées à cet égard. Le narrateur disait s'être trouvé à Londres en 1814, précisément quand cette jeune princesse, à la suite des outrages faits à sa mère en présence des souverains alliés, s'était évadée de chez le prince régent, son père, avait sauté dans le premier

fiacre offert à sa vue, et volé à la demeure de sa mère, quelle adorait. La gravité anglaise se montra indulgente en cette occasion; on se plut généralement à trouver l'excuse d'une inconséquence aussi grave dans la moralité même du sentiment qui l'avait causée. La jeune princesse ne voulait plus sortir de chez sa mère; il fallut que le duc d'Yorck, ou un autre de ses oncles, et peut-être encore le grand-chancelier d'Angleterre, vinssent la décider à retourner auprès de son père, lui démontrant que son obstination pouvait exposer sa mère au point de mettre sa vie en péril.

La princesse Charlotte avait déjà fait preuve d'un caractère très-décidé en refusant d'épouser le prince d'Orange, qu'elle repoussait surtout parce qu'elle se serait trouvée dans l'obligation, disait-elle, de vivre parfois hors d'Angleterre; sentiment national qui la rendit encore d'autant plus chère aux Anglais.

Elle ne s'est fixée sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, nous disent les Anglais qui se trouvent ici, que par le seul effet de son propre choix; et elle a annoncé hautement, ajoutent-

ils, qu'elle comptait sur d'heureux jours, parce qu'elle n'avait eu d'autre guide que le sentiment. Ce prince lui a beaucoup plu. « Je le crois sans » peine, a observé l'Empereur; si je m'en sou- » viens bien, c'est le plus beau jeune homme » que j'aye vu aux Tuileries. » On a raconté que les Anglais d'ici avaient cité, il y avait peu de jours, ce qu'ils appelaient une preuve du caractère et de la dignité de leur jeune future souveraine. Un des ministres s'étant rendu chez elle, lors des arrangemens du mariage, pour des détails domestiques à régler, lui fit entendre des propositions qu'elle regarda comme peu faites pour elle. « Milord, lui dit-elle avec fierté, je » suis l'héritière de la Grande-Bretagne, je dois » un jour en porter la couronne, je le sais, et » mon âme s'est mise en rapport avec cette haute » destinée; ainsi ne croyez pas pouvoir me traiter » autrement. N'allez pas penser que, pour épou- » ser le prince Léopold, je puisse, je veuille ja- » mais être *mistriss Cobourg :* ôtez-vous cela de » la tête, etc. »

Cette jeune princesse est l'idole des Anglais,

qui se complaisent à voir en elle l'espoir d'un meilleur avenir.

L'Empereur, revenant sur le prince Léopold, qui avait dû être son aide-de-camp, a dit : « Une » foule d'autres princes allemands briguaient la » même faveur. Lorsque j'eus créé la confédéra- » tion du Rhin, les souverains qui en faisaient » partie ne doutèrent pas que je ne fusse prêt à » renouveler, dans ma personne, l'étiquette et » les formes du saint empire romain; et tous » parmi eux, jusqu'aux Rois mêmes, se mon- » traient empressés de former mon cortége, et » de devenir, l'un mon grand-échanson, l'autre » mon grand-pannetier, etc. Vers ce temps, les » princes allemands avaient, à la lettre, envahi » les Tuileries; ils en remplissaient les salons, » modestement confondus, perdus au milieu de » vous autres. Il est vrai qu'il en était de même » des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et » que la plus grande partie de l'Europe se trou- » vait rassemblée aux Tuileries!... Le fait est, a » conclu l'Empereur, que sous mon règne, Paris » a été la reine des nations, et les Français le » premier peuple de l'univers!... »

Lundi 11.

Divers objets bien importans. — Négociation d'Amiens; début du Premier Consul en diplomatie. — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. J'ai passé presque toute la journée avec lui, je ne l'ai quitté que pour aller dîner.

Les conversations du jour ont été longues, pleines, et des plus intéressantes; l'Empereur se trouvait fort causant, et ses paroles étaient riches, rapides. Il a parcouru une foule d'objets souvent fort étrangers, bien qu'ils fussent amenés naturellement les uns par les autres. Ils étincelaient d'idées et de faits nouveaux pour moi; malheureusement leur nombre et leur importance même m'en ont fait perdre une partie, et je voudrais pouvoir affirmer que je suis littéral dans ce qui reste; car ma grande occupation à retenir ce qui était passé, m'a souvent rendu distrait pour ce qui arrivait.

Parlant des élémens de la société, il disait : » La *démocratie* peut être furieuse; mais elle a

» des entrailles, on l'émeut; pour *l'aristocratie*, » elle demeure toujours froide, elle ne pardonne » jamais, etc., etc. »

Dans un autre moment, et à la suite d'antécédens, il a dit : « Toutes les institutions ici » bas ont deux faces : celle de leurs avantages et » celle de leurs inconvéniens; on peut donc, par » exemple, soutenir et combattre la *république* » et la *monarchie*. Nul doute qu'on ne prouve fa» cilement, en théorie, que toutes deux également sont bonnes et fort bonnes; mais, en » application, ce n'est plus aussi aisé. » Et il arrivait à dire que l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs était *l'anarchie;* l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, le *despotisme;* que le mieux serait indubitablement un juste milieu, s'il était donné à la sagesse humaine de savoir s'y tenir. Et il remarquait que ces vérités étaient devenues banales, sans amener aucun bénéfice; qu'on avait écrit, à cet égard, des volumes jusqu'à satiété, et qu'on en écrirait grand nombre encore, sans s'en trouver beaucoup mieux, etc., etc.

Plus tard, il lui est arrivé de dire encore : « Il

» n'y a point de despotisme absolu ; il n'en est
» que de relatif ; un homme ne saurait impuné-
» ment en absorber un autre. Si un Sultan fait
» couper des têtes à son caprice, il perd facile-
» ment aussi la sienne, et de la même façon. Il
» faut que l'excès se déverse toujours de côté ou
» d'autre ; ce que l'Océan envahit dans une par-
» tie, il le perd ailleurs ; et puis il est des mœurs,
» certains usages contre lesquels viennent se bri-
» ser toute puissance. Moi, en Égypte, conqué-
» rant, dominateur, maître absolu, exerçant les
» lois sur la population par de simples ordres du
» jour, je n'aurais pas osé faire fouiller les mai-
» sons, et il eût été hors de mon pouvoir d'em-
» pêcher les habitans de parler librement dans
» les cafés. Ils y étaient plus libres, plus par-
» leurs, plus indépendans qu'à Paris : s'ils se
» soumettaient à être esclaves ailleurs, ils pré-
» tendaient et voulaient être libres là. Les cafés
» étaient la citadelle de leurs franchises, le ba-
» zard de leurs opinions. Ils y déclamaient et
» jugeaient en toute hardiesse : on n'eût pu venir
» à bout de leur fermer la bouche. S'il m'est ar-
» rivé d'y entrer, on s'y inclinait devant moi, il

» est vrai; mais c'était affaire d'estime person-
» nelle; j'étais le seul, on ne l'eût pas fait pour
» mes lieutenans, etc., etc.

» Quoi qu'il en soit, disait-il à la suite d'autres
» objets, voici le pouvoir de l'unité et de la con-
» centration, ce sont des faits propres à frapper
» même le dernier vulgaire. La France, livrée
» aux tiraillemens de plusieurs, allait périr sous
» les coups de l'Europe réunie; elle met le gou-
» vernail aux mains d'un seul, et aussitôt, moi,
» Premier Consul, je donne la loi à toute cette
» même Europe.

» Ce fut un singulier spectacle que de voir les
» vieux cabinets de l'Europe ne pas juger l'im-
» portance d'un tel changement, et continuer à
» se conduire avec l'unité et la concentration,
» comme ils l'avaient fait avec la multitude et l'é-
» parpillage. Ce qui n'est pas moins remarquable,
» c'est que Paul, qui a passé pour un fou, fut le
» premier qui, du fond de sa Russie, apprécia
» cette différence; tandis que le ministère an-
» glais, réputé si habile et de tant d'expérience,
» fut le dernier. *Je laisse de côté les abstractions*
» *de votre révolution*, m'écrivait Paul, *je me tiens*

» *à un fait, il me suffit : à mes yeux vous êtes un* » *gouvernement, et je vous parle, parce que nous* » *pouvons nous entendre, et que je puis traiter.*

» Quant au ministère anglais, il me fallut vaincre » et forcer partout à la paix, l'isoler absolument » du reste de l'Europe pour parvenir à m'en faire » écouter; et encore n'entra-t-il en pourparler » avec moi qu'en se traînant dans les ornières de » la vieille routine. Il essayait de m'amuser par » des longueurs, des protocoles, des formes, des » étiquettes, des antécédens, des incidens, que » sais-je? Je ne fis qu'en rire, je me sentais si » puissant!!!

» Un terrain tout nouveau demandait des pro- » cédés tout nouveaux; mais les négociateurs an- » glais ne semblaient se douter ni du temps, ni » des choses, ni des hommes. Ma manière les » déconcerta tout à fait. Je débutai avec eux en » diplomatie comme j'avais fait ailleurs dans les » armes. Voici mes propositions, leur dis-je tout » d'abord; nous sommes maîtres de la Hollande, » de la Suisse, je les abandonne contre les res- » titutions que vous aurez à faire à nous ou à » nos alliés; nous sommes maîtres aussi de l'Italie,

» j'en abandonne une partie, et conserve l'autre, » afin de pouvoir diriger et garantir l'existence et » la durée du tout : voilà mes bases; à présent » édifiez autour ce qu'il vous plaira, peu m'im- » porte; mais le but et le résultat doivent de- » meurer tels; je n'y changerai rien. Je ne pré- » tends point acheter de vous des concessions; » mais faire des arrangemens raisonnables, ho- » norables et durables; voilà mon cercle. Vous » ne vous doutez, à ce que je vois, ni de nos » situations ni de nos moyens respectifs; je ne » crains ni vos refus, ni vos efforts, ni tous les » embarras que vous pourriez me créer; j'ai les » bras forts, je ne demande qu'à porter.

» Ce langage inusité, continuait l'Empereur, » eut son effet; on n'avait prétendu que nous » amuser à Amiens, et l'on y traita sérieusement. » Ne sachant par où me toucher, ils m'offrirent » de me faire roi de France. J'en levai les épaules » de pitié. Ils s'adressaient bien.... Roi par la » grâce de l'étranger!... Moi qui me trouvais déjà » souverain par la volonté du peuple!...

» L'ascendant que je m'étais donné était tel, » que durant les négociations même, je me fis

» adjuger par les Italiens la présidence de leur » république, et que cet acte qui dans la di- » plomatie ordinaire de l'Europe eût enfanté tant » d'incidens, n'interrompit, n'arrêta rien : on n'en » conclut pas moins, tant ma brusque franchise » m'avait plus servi que n'eussent pu faire toutes » les finasseries d'usage. Bien des pamphlets et » bien des manifestes qui ne valent guère mieux, » m'ont accusé de perfidie, de manquer de foi » et de parole dans mes négociations : je ne le » méritai jamais; les autres cabinets, toujours.

» A Amiens, du reste, a-t-il dit, je croyais de » très-bonne foi le sort de la France, celui de » l'Europe, le mien, fixés; la guerre finie. C'est le » cabinet anglais qui a tout rallumé, c'est à lui » seul que l'Europe doit tous les fléaux qui ont » suivi, lui seul en est responsable. Pour moi, » j'allais me donner uniquement à l'administra- » tion de la France, et je crois que j'eusse enfanté » des prodiges. Je n'eusse rien perdu du côté de » la gloire, mais beaucoup gagné du côté des » jouissances; j'eusse fait la conquête morale de » l'Europe, comme j'ai été sur le point de l'ac-

» complir par les armes. De quel lustre on m'a » privé !

» On ne cesse de parler de mon amour pour » la guerre; mais n'ai-je pas été constamment » occupé à me défendre? Ai-je remporté une » seule grande victoire, que je n'aie immédiate- » ment proposé la paix.

» Le vrai est que je n'ai jamais été maître de » mes mouvemens; je n'ai jamais été réellement » tout à fait moi.

» Je puis avoir eu bien des plans; mais je ne fus » jamais en liberté d'en exécuter aucun. J'avais » beau tenir le gouvernail, quelque forte que » fût la main, les lames subites et nombreuses » l'étaient bien plus encore, et j'avais la sagesse » d'y céder plutôt que de sombrer en voulant y » résister obstinément. Je n'ai donc jamais été » véritablement mon maître; mais j'ai toujours » été gouverné par les circonstances; si bien » qu'au commencement de mon élévation, sous » le consulat, de vrais amis, mes chauds parti- » sans, me demandaient parfois, dans les meil- » leures intentions et pour leur gouverne, *où je*

» *prétendais arriver*; et je répondais toujours que » je n'en savais rien. Ils en demeuraient frappés, » peut-être mécontens, et pourtant je leur disais » vrai. Plus tard, sous l'empire, où il y avait » moins de familiarité, bien des figures sem- » blaient me faire encore la même demande, et » j'eusse pu leur faire la même réponse. C'est que » je n'étais point le maître de mes actes, parce » que je n'avais pas la folie de vouloir tordre les » événemens à mon système; mais au contraire » je pliais mon système sur la contexture impré- » vue des événemens; et c'est ce qui m'a donné » souvent les apparences de mobilité, d'inconsé- » quence, et m'en a fait accuser parfois; mais » était-ce juste? »

Et après avoir traité beaucoup d'autres sujets encore, l'Empereur, plus loin, disait: « Une de » mes plus grandes pensées avait été l'agglomé- » tion, la concentration des mêmes peuples géo- » graphiques qu'ont dissous, morcelés les révo- » lutions et la politique. Ainsi l'on compte en » Europe, bien qu'épars, plus de trente millions » de Français, quinze millions d'Espagnols, quinze » millions d'Italiens, trente millions d'Allemands:

» j'eusse voulu faire de chacun de ces peuples un » seul et même corps de nation. C'est avec un tel » cortége qu'il eût été beau de s'avancer dans la » postérité et la bénédiction des siècles. Je me » sentais digne de cette gloire!

» Après cette simplification sommaire, obser- » vait-il, il eût été plus possible de se livrer à la » chimère du beau idéal de la civilisation : c'est » dans cet état de choses qu'on eût trouvé plus » de chances d'amener partout l'unité des codes, » celle des principes, des opinions, des senti- » mens, des vues et des intérêts. Alors peut-être, » à la faveur des lumières universellement répan- » dues, devenait-il permis de rêver, pour la » grande famille européenne, l'application du » congrès américain, ou celle des Amphictions » de la Grèce; et quelle perspective alors de » force, de grandeur, de jouissances, de prospé- » rité! Quel grand et magnifique spectacle!.....

» L'agglomération des trente ou quarante mil- » lions de Français était faite et parfaite; celle » des quinze millions d'Espagnols l'était à-peu- » près aussi; car rien n'est plus commun que de » convertir l'accident en principe : comme je n'ai

» point soumis les Espagnols, on raisonnera dé-
» sormais comme s'ils eussent été insoumettables.
» Mais le fait est qu'ils ont été soumis, et qu'au
» moment même où ils m'ont échappé, les cor-
» tès de Cadix traitaient secrètement avec nous.
» Aussi, ce n'est pas leur résistance, ni les efforts
» des Anglais qui les ont délivrés; mais bien mes
» fautes et mes revers lointains; celle surtout de
» m'être transporté avec toutes mes forces à
» mille lieues d'eux, et d'y avoir péri; car per-
» sonne ne saurait nier que si, dès mon entrée
» dans ce pays, l'Autriche en ne me déclarant
» pas la guerre, m'eût laissé quatre mois de séjour
» de plus en Espagne *, tout y eût été terminé; le

* C'est à ce sujet précisément que Napoléon s'exprima ainsi : « La présence du général est indispensable ; c'est » la tête, c'est le tout d'une armée : ce n'est pas l'armée » romaine qui a soumis la Gaule, mais César ; ce n'est pas » l'armée carthaginoise qui faisait trembler la république » aux portes de Rome, mais Annibal ; ce n'est pas l'armée » macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre ; » ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur » le Véser et sur l'Inn, mais Turenne ; ce n'est pas l'armée » prussienne qui a défendu sept ans la Prusse contre les » trois plus grandes puissances de l'Europe, mais Frédéric » le Grand. » (*Mémoires de Napoléon, tome 2, page 90.*)

» gouvernement espagnol allait se consolider, les » esprits se fussent calmés, les divers partis se » seraient ralliés; trois ou quatre ans eussent » présenté chez eux une paix profonde, une » prospérité brillante, une nation compacte, et » j'aurais bien mérité d'eux; je leur eusse épargné » l'affreuse tyrannie qui les foule, les terribles » agitations qui les attendent.

» Quant aux quinze millions d'Italiens, l'agglo- » mération était déjà fort avancée : il ne fallait » plus que vieillir, et chaque jour mûrissait chez » eux l'unité de principes et de législation, celle » de penser et de sentir, ce ciment assuré, infail- » lible des agglomérations humaines. La réunion » du Piémont à la France, celle de Parme, de la » Toscane, de Rome, n'avaient été que tempo- » raires dans ma pensée, et n'avaient d'autre but » que de surveiller, garantir et avancer l'éduca- » tion nationale des Italiens *. Et voyez si je ju-

* Une aussi grande détermination que celle de l'abandon futur de l'Italie, entendue pour la première fois, exprimée de la sorte, en passant, avec aussi peu d'importance, sans le développement d'aucun motif, l'appui d'aucune preuve, n'eût, je l'avoue, pas plus de poids à

» geais bien, et quel est l'empire des lois com-
» munes! Les parties qui nous avaient été réunies,

---

mes yeux qu'on n'en doit accorder à ces assertions hasardées qu'amène si souvent et qu'excuse la chaleur des simples conversations. Mais le temps et l'habitude m'ont appris que toutes celles de Napoléon, en pareil cas, emportaient avec elles leur sens plein, entier, littéral. Je les ai trouvées telles toutes les fois que j'ai rencontré les moyens de la vérification; et je le fais observer afin que ceux qui seraient portés à repousser aussi, ne le fissent pas trop légèrement à leur tour, sans avoir employé du moins la recherche des preuves.

Je trouve, par exemple, aujourd'hui dans une dictée de Napoléon au général Montholon, publiée dans *les Mémoires pour servir à l'Histoire de France, vol* 1er, *page* 137, un développement si complet, si satisfaisant de la simple phrase que j'avais recueillie de sa conversation, que je ne puis résister à le transcrire ici.

« Napoléon, y est-il dit, voulait recréer la patrie italienne, réunir les Vénitiens, les Milanais, les Piémontais, les Génois, les Toscans, les Parmesans, les Modenais, les Romains, les Napolitains, les Siciliens, les Sardes dans une seule nation indépendante, bornée par les Alpes, les mers Adriatique, d'Ionie et Méditerranée : c'était le trophée immortel qu'il élevait à sa gloire. Ce grand et puissant royaume aurait contenu la maison d'Autriche, sur terre; et sur mer, ses flottes, réunies à celle de Toulon, auraient dominé la Méditerranée et protégé l'ancienne route du commerce des Indes par la mer Rouge

» bien que cette réunion pût paraître de notre » part l'injure de l'envahissement, et en dépit de

---

et Suez. Rome, capitale de cet État, était la ville éternelle, couverte par les trois barrières des Alpes, du Pô, des Apennins, plus à portée que toute autre de trois grandes îles. Mais Napoléon avait bien des obstacles à vaincre. Il avait dit à la consulte de Lyon : *Il me faut vingt ans pour rétablir la nation italienne.*

Trois choses s'opposaient à ce grand dessein : 1° les possessions qu'avaient les puissances étrangères ; 2° l'esprit des localités ; 3° le séjour des Papes à Rome.

« Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la consulte de Lyon, que le premier obstacle était entièrement levé : aucune puissance étrangère ne possédait plus rien en Italie : elle était tout entière sous l'influence immédiate de l'Empereur. La destruction de la république de Venise, du roi de Sardaigne, du grand-duc de Toscane, la réunion à l'empire du patrimoine de Saint-Pierre, avaient fait disparaître le second obstacle. Comme ces fondeurs, qui ayant transformé plusieurs pièces de petit calibre en une seule de quarante-huit, les jettent d'abord dans le haut fourneau pour les décomposer, les réduire en fusion; de même les petits États avaient été réunis à l'Autriche ou à la France pour être réduits en élémens, perdre leurs souvenirs, leurs prétentions, et se trouver préparés au moment de la fonte. Les Vénitiens, réunis pendant plusieurs années à la monarchie autrichienne, avaient senti toute l'amertume d'être soumis aux Allemands. Lorsque ces peuples rentrèrent sous la domination italienne, ils ne

» tout leur patriotisme italien, ces mêmes parties » ont été précisément celles qui, de beaucoup, » nous sont demeurées les plus attachées. Au- » jourd'hui qu'elles sont rendues à elles-mêmes, » elles se croyent envahies, déshéritées, et elles » le sont!.....

» Tout le midi de l'Europe eût donc bientôt » été compact de localités, de vues, d'opinions, » de sentimens et d'intérêts. Dans cet état de » choses, que nous eût fait le poids de toutes » les nations du Nord? Quels efforts humains ne » fussent pas venus se briser contre une telle » barrière?

---

s'inquiétèrent pas si leur ville serait la capitale, si leur gouvernement serait plus ou moins aristocratique. La même révolution s'opéra en Piémont, à Gênes, à Rome, brisés par le grand mouvement de l'empire français.

» Il n'y avait plus de Vénitiens, de Piémontais, de Toscans; tous les habitans de la péninsule n'étaient plus qu'Italiens : tout était prêt pour créer la grande patrie italienne. Le grand-duché de Berg était vacant pour la dynastie qui occupait momentanément le trône de Naples. L'Empereur attendait avec impatience la naissance de son second fils pour le mener à Rome, le couronner roi d'Italie et proclamer l'indépendance de la belle péninsule sous la régence du prince Eugène..... »

» L'agglomération des Allemands demandait » plus de lenteur, aussi n'avais-je fait que simplifier leur monstrueuse complication ; non qu'ils » ne fussent préparés pour la concentralisation : » ils l'étaient trop au contraire, ils eussent pu » réagir aveuglément sur nous avant de nous comprendre. Comment est-il arrivé qu'aucun prince » allemand n'ait jugé les dispositions de sa nation, ou n'ait pas su en profiter? Assurément » si le Ciel m'eût fait naître prince allemand, au » travers des nombreuses crises de nos jours, » j'eusse gouverné infailliblement les trente millions d'Allemands réunis; et, pour ce que je » crois connaître d'eux, je pense encore que si » une fois ils m'eussent élu et proclamé, ils ne » m'auraient jamais abandonné, et je ne serais » pas ici... » Alors ont suivi des détails et des applications douloureuses. Puis il a repris : « Quoi » qu'il en soit cette agglomération arrivera tôt » ou tard par la force des choses; l'impulsion est » donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute » et la disparition de mon système, il y ait en » Europe d'autre grand équilibre possible que » l'agglomération et la confédération des grands

» peuples. Le premier souverain qui, au milieu » de la première grande mêlée, embrassera de » bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la » tête de toute l'Europe, et pourra tenter tout » ce qu'il voudra.

» Que si on me demande à présent pourquoi » je ne laissais pas transpirer alors de pareilles » idées? pourquoi je ne les livrais pas à la discus- » sion publique? Elles eussent été si populaires, » me dira-t-on, et l'opinion m'eût été d'un ren- » fort si immense! Je réponds que la malveil- » lance est toujours beaucoup plus active que le » bien; qu'il existe aujourd'hui tant d'esprit parmi » nous, qu'il domine aisément le bon sens, et » peut obscurcir à son gré les points les plus lu- » mineux; que livrer de si hauts objets à la dis- » cussion publique, c'était les livrer à l'esprit de » cotterie, aux passions, à l'intrigue, au com- » mérage, et n'obtenir pour résultat infaillible, » que discrédit et opposition. Je calculais donc » trouver un bien plus grand secours dans le se- » cret; alors demeurait comme en auréole au- » tour de moi, ce vague qui enchaîne la multi- » tude et lui plaît; ces spéculations mystérieuses

» qui occupent, remplissent tous les esprits ; » enfin, ces dénouemens subits et brillans reçus » avec tant d'applaudissemens, et qui créent tant » d'empire. C'est ce même principe qui m'a fait » courir malheureusement si vite à Moscou : avec » plus de lenteur j'eusse paré à tout ; mais je m'é- » tais mis dans l'obligation de ne pas laisser le » temps de commenter. Avec ma carrière déjà » parcourue, avec mes idées pour l'avenir, il » fallait que ma marche et mes succès eussent » quelque chose de surnaturel. » Et alors l'Empereur est passé à l'expédition de Russie, répétant une grande partie des choses que j'ai dites ailleurs. Je ne reproduis ici que ce qui m'a paru neuf.

« Et voici encore, disait-il, une autre circons- » tance où on a pris l'accident pour le principe. » J'ai échoué contre les Russes ; de là ils sont » inattaquables chez eux, invincibles ; mais pour- » tant à quoi cela a-t-il tenu ? Qu'on le demande » à leurs fortes têtes, à leurs hommes sages et » réfléchis ? Qu'on consulte Alexandre lui-même » et ses sentimens d'alors ? Sont-ce les efforts des » Russes qui m'ont anéanti ? Non, la chose n'est

» due qu'à de purs accidens, qu'à de véritables » fatalités : c'est une capitale incendiée en dépit » de ses habitans, et par des intrigues étrangères; » c'est un hiver, une congellation dont l'appari- » tion subite et l'excès furent une espèce de phé- » nomène; ce sont de faux rapports, de sottes » intrigues, de la trahison, de la bêtise, bien » des choses enfin qu'on saura peut-être un jour, » et qui pourront atténuer ou justifier les deux » fautes grossières en diplomatie et en guerre, » que l'on a le droit de m'adresser : celle de » m'être livré à une telle entreprise, en laissant » sur mes ailes, devenues bientôt mes derrières, » deux cabinets dont je n'étais pas le maître, et » deux armées alliées que le moindre échec de- » vait rendre ennemies. Mais pour tout conclure » enfin sur ce point, et même annuller tout ce » qui précède d'un seul mot, c'est que cette fa- » meuse guerre, cette audacieuse entreprise, je » ne les avais pas voulues; je n'avais pas eu l'envie » de me battre; Alexandre ne l'avait pas davan- » tage, mais une fois en présence, les circons- » tances nous poussèrent l'un sur l'autre : la fa- » talité fit le reste. »

Et, après quelques momens d'un silence profond, et comme se réveillant, l'Empereur a repris « Et un Français a eu en ses mains les des-
» tinées du monde! S'il avait eu le jugement et
» l'âme à la hauteur de sa situation, s'il eût été
» bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait
» rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle
» patrie, reprendre la Finlande, être sur Péters-
» bourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais
» il a cédé à des ressentimens personnels, à une
» sotte vanité, à de toutes petites passions. La
» tête lui a tourné, à lui, ancien jacobin, de se
» voir recherché, encensé par des légitimes; de
» se trouver face à face, en conférence de poli-
» tique et d'amitié avec un Empereur de toutes
» les Russies, qui ne lui épargnait aucunes cajo-
» leries. On assure qu'il lui fut même insinué
» alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs,
» en divorçant d'avec sa femme; et, d'un autre
» côté, un prince français lui écrivait qu'il se plai-
» sait à remarquer que le Béarn était le berceau
» de leurs deux maisons! B..... ! *Sa maison !...*

» Dans son enivrement, il sacrifia sa nouvelle
» patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véri-

» table puissance, la cause des peuples, le sort » du monde! C'est une faute qu'il paiera chère- » ment! A peine il avait réussi dans ce qu'on at- » tendait de lui, qu'il a pu commencer à le sen- » tir : il s'est même, dit-on, repenti; mais il n'a » pas encore expié. Il est désormais le seul par- » venu occupant un trône; le scandale ne doit » pas demeurer impuni, il serait d'un trop dan- » gereux exemple!..... »

Mardi 12.

L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de 1815. — Thémistocle. — A un moment la pensée, dans la crise de 1814, de rétablir lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron Fain sur la crise de 1814. — Abdication de Fontainebleau; particularités. — Traité de Fontainebleau, etc., etc.

L'Empereur revenant sur son apparition de l'île d'Elbe et sa seconde chute à Waterloo, y a mêlé quelques paroles remarquables. « Il est sûr, » disait-il, que dans ces circonstances je n'avais » plus en moi le sentiment du succès définitif; » ce n'était plus ma confiance première : soit que » l'âge qui d'ordinaire favorise la fortune com- » mençât à m'échapper, soit qu'à mes propres

» yeux, dans ma propre imagination, le merveil-
» leux de ma carrière se trouvât entamé, tou-
» jours est-il certain que je sentais en moi qu'il
» me manquait quelque chose. Ce n'était plus
» cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait
» à me combler, c'était le destin sévère auquel
» j'arrachais encore, comme par force, quelques
» faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt;
» car il est remarquable que je n'ai pas eu alors
» un avantage, qu'il n'ait été immédiatement
» suivi d'un revers.

» J'ai traversé la France, été porté jusqu'à la
» capitale par l'élan des citoyens et au milieu des
» acclamations universelles; mais à peine étais-
» je dans Paris, que, comme par une espèce de
» magie, et sans aucun motif légitime, on a su-
» bitement reculé, on est devenu froid autour
» de moi.

» J'étais venu à bout de me ménager des raisons
» plausibles d'obtenir un rapprochement sincère
» avec l'Autriche, je lui avais expédié des agens
» plus ou moins avoués *. Mais Murat se trouva

* Entre autres le baron de *Stassard*, dont le dévouement connu lui mérita la confiance d'être chargé par Na-

» là avec sa fatale levée de bouclier : on ne douta » pas à Vienne que ce ne fût par mes ordres ; et » me mesurant à leur échelle, ils ne virent dans » toute cette complication que finasserie de ma » part, et ils ne s'occupèrent plus dès-lors qu'à » contre-intriguer contre moi.

« Mon entrée en campagne avait été des plus » habiles et des plus heureuses, je devais sur- » prendre l'ennemi en détail ; mais voilà qu'un » transfuge sort du rang de nos généraux pour » l'aller avertir à temps.

» Je gagne brillamment la bataille de Ligni, » mais mon lieutenant me prive de ses fruits. En- » fin je triomphe à Waterloo même, et tombe au

---

poléon d'aller négocier, au congrès de Vienne, le maintien de la paix de Paris ; mais il ne put aller au delà de Lintz : les plus ardens et les plus acharnés dans les cabinets alliés, ayant pris la précaution de faire consacrer en principe que toute communication serait absolument interdite avec Napoléon. Il fut pourtant communiqué indirectement à M. le baron de Stassard, que si Napoléon voulait abdiquer en faveur de son fils, avant toute hostilité, l'Autriche adopterait ce parti, pourvu toutefois encore que Napoléon se livrât à son beau-père, qui lui garantissait de nouveau la souveraineté de l'île d'Elbe, ou toute autre souveraineté analogue.

» même instant dans l'abîme; et tous ces coups, » je dois le dire, me frappèrent beaucoup plus » qu'ils ne me surprirent. J'avais en moi l'instinct » d'une issue malheureuse, non que cela ait influé » en rien sur mes déterminations et mes mesures » assurément; mais toutefois j'en portais le sen- » timent au-dedans de moi. »

Voici un trait qui confirme ces dispositions intérieures et secrètes de Napoléon; il est trop remarquable pour que je ne le consigne pas ici: L'Empereur, sur les bords de la Sambre, de grand matin et le temps très-frais, s'approcha du feu d'un bivouac, en compagnie de son seul aide-de-camp de service (le général C.....): une marmite bouillait; c'étaient des pommes de terre. Il s'en fit donner une et se mit à la manger méditativement. En l'achevant il prononça, non sans quelque tristesse apparente, plusieurs mots entrecoupés. « Après tout, c'est bon; c'est suppor- » table..... Avec cela on pourrait vivre en tous » lieux et partout.... L'instant n'est peut-être pas » bien éloigné.... *Thémistocle!*... » et il se remit en route. Le général aide-de-camp, de la bouche même duquel je tiens cette circonstance depuis

mon retour en Europe, m'ajoutait que si l'Empereur eût réussi, ces paroles eussent traversé sa pensée sans y laisser aucune trace, comme tant d'autres; mais qu'après sa catastrophe, et à la lecture surtout du mot *Thémistocle*, dans la fameuse lettre au Prince Régent, il avait été frappé du souvenir du bivouac de la Sambre, et que l'expression, l'attitude, l'accent de Napoléon, dans cette petite circonstance, l'avaient plus que tourmenté pendant long-temps, et ne pouvaient lui sortir de l'esprit.

Au reste on se tromperait fort si l'on attribuait, en toute occasion, à Napoléon autant de confiance intérieure qu'en annonçaient d'ordinaire ses actes et ses décisions. En quittant les Tuileries, au mois de janvier 1814, pour son immortelle et malheureuse campagne des environs de Paris, il partit l'âme contristée par les plus sinistres pressentimens; et ce qui prouve toute sa sagacité, c'est que dès-lors il était persuadé, ce que le gros du vulgaire autour de lui était bien loin de soupçonner, que s'il périssait, ce serait par les Bourbons. C'est ce qu'il laissa pénétrer à quelques confidens qui cherchaient vainement à le ras-

surer, lui représentant de bonne foi que tant de temps s'était écoulé qu'on ne s'en souvenait plus, qu'ils n'étaient pas connus de la génération présente. « Vous vous trompez, leur disait-il tou» jours, c'est pourtant là qu'est le vrai danger. » Aussi, immédiatement après cette belle allocution aux officiers réunis de la garde nationale, qui laissa de si vives impressions à tous ceux qui en furent les témoins, dans laquelle il leur dit entre autres choses. « Vous m'avez élu, je suis votre » ouvrage, c'est à vous à me défendre. » Et qu'il termina leur présentant l'Impératrice d'une main, et le Roi de Rome de l'autre, disant : « Je pars » pour aller combattre nos ennemis; je laisse à » votre garde ce que j'ai de plus cher. » Au moment, dis-je, de quitter les Tuileries, pressentant déjà dans cet instant décisif, des trahisons, des perfidies funestes, il résolut de s'assurer de la personne de celui-là même qui s'est trouvé en effet l'âme du complot qui l'a renversé. Il n'en fut empêché que par les représentations, et l'on pourrait même presque dire l'offre de garantie personnelle de quelques ministres, qui lui démontraient que le personnage suspecté était pré-

cisément celui qui devait le plus redouter les Bourbons. L'Empereur leur céda; mais tout en exprimant fortement qu'il était bien à craindre qu'eux et lui eussent à s'en repentir !!...

Voici encore une autre circonstance, peu connue je crois, mais bien précieuse et certaine, qui prouve combien les Bourbons, dans le fort de la crise, occupaient les pensées de Napoléon. Après l'échec de Brienne, l'évacuation de Troies, la retraite forcée sur la Seine, et les humiliantes conditions envoyées de Châtillon, qu'il repoussa généreusement, l'Empereur, enfermé avec quelqu'un et succombant à la vue du déluge de maux qui allait fondre sur la France, demeurait absorbé dans de tristes méditations, quand tout-à-coup il s'élance de son siége, s'écriant avec chaleur : « Je possède peut-être encore un moyen de » sauver la France... Et si je rappelais moi-même » les Bourbons ! Il faudrait bien que les alliés » s'arrêtassent devant eux, sous peine de honte » et de duplicité avouée, sous peine d'attester » qu'ils en veulent encore plus à notre territoire » qu'à ma personne. Je sacrifierais tout à la patrie ; » je deviendrais le médiateur entre le peuple fran-

» çais et eux; je les contraindrais d'accéder aux » lois nationales; je leur ferais jurer le pacte exis- » tant: ma gloire et mon nom serviraient de ga- » rantie aux Français. Quant à moi, j'ai assez » régné, ma carrière regorge de hauts faits et de » lustre; et ce dernier ne serait pas le moindre : » ce serait m'élever encore que de descendre » de la sorte..... » Et après quelques momens d'un silence profond, il reprit douloureusement: « Mais une dynastie déjà expulsée pardonne-t- » elle jamais ?..... Au retour, peut-elle rien ou- » blier ?..... S'en fierait-on à eux ?..... Et Fox » aurait-il donc eu raison dans sa fameuse maxime » sur les restaurations ?..... » Et abîmé dans ses anxiétés et sa douleur, il fut se jeter sur un lit où on le réveilla précisément pour lui apprendre la marche de flanc de Blucher, qu'il épiait en secret depuis quelque temps. Il se leva pour pousser ce nouveau jet de ressources, d'énergie et de gloire, qu'ont consacré à jamais les noms de Champ-Aubert, Montmirail, Château-Thierry, Vaux-Champ, Nangis, Montereau, Craone, etc.; succès merveilleux qui consternèrent assez Alexandre et les Anglais, pour leur rendre un instant le désir

de traiter; et ces succès eussent pu, en effet, changer entièrement la face des affaires, si, par une foule de fatalités, Napoléon n'eût été traversé par des contre-temps inouis, en dehors de toutes ses combinaisons, tels que les ordres essentiels qui n'arrivèrent pas au Vice-Roi, la défection de Murat, la mollesse, l'incurie de certains chefs, enfin jusqu'aux succès mêmes, qui séparant l'Empereur d'Autriche, son beau-père, des autres souverains alliés beaucoup plus malveillans, laissèrent ceux-ci tout à fait libres d'amener seuls l'abdication de Fontainebleau, abdication à jamais si fameuse dans l'histoire de nos destinées et de notre moralité.

O vous, penseurs philosophiques, peintres du cœur humain, accourez à Fontainebleau! Venez assister à la chute du plus grand des monarques! Venez apprendre à connaître les hommes, à vous étonner de leur impudeur, à rougir de leur mobilité! Venez voir le haut entourage du héros malheureux; ceux qui demeuraient courbés sous la masse de ses bienfaits, sous le poids des honneurs et des richesses dont il les avait comblés! Venez les voir, sitôt que la fortune lui est con-

traire, l'abandonner, le trahir, essayer même de l'insulter peut-être!..... Venez voir le premier d'entre eux en rang, en faveur, en confiance, celui dont le grand prince avait vainement prétendu rehausser le moral et agrandir les sentimens en le qualifiant maintes fois de son compagnon et son ami, se placer sur la même ligne que le Mameluck, qui plus excusable peut-être par les mœurs de son origine, trouvait tout simple que son maître étant tombé, il n'eût plus à le servir.

A Fontainebleau, la crise accomplie, et Napoléon engagé dans une conversation profonde, se présente à lui ce compagnon favori, pour demander la permission de se rendre à Paris, seulement quelques instans, afin d'y arranger, dit-il, à la hâte quelques affaires, et revenir aussitôt auprès de l'Empereur pour ne le quitter jamais. Mais Napoléon savait lire dans les âmes, et le partant n'était pas encore hors de la chambre, qu'interrompant brusquement son sujet, l'Empereur dit à celui avec lequel il s'entretenait : « Vous voyez bien cet homme qui sort; eh bien! » il court se salir; et quoi qu'il m'ait dit, il ne

» reparaîtra pas ici. » En effet, le déserteur courait aux rayons d'un soleil nouveau. A peine en eut-il ressenti la chaleur, qu'il renia son bienfaiteur, son ami, son maître!.... On l'a entendu, parlant de lui, l'appeler : *cet homme!!!* Et toutefois Napoléon condescendait tellement aux faiblesses humaines, était si fort au-dessus de tout ressentiment, si peu rancuneux, qu'à son retour, il témoigna du regret de ne pas voir l'ingrat, ajoutant en riant : « Le vilain, il aura eu peur » de moi ; et il a eu tort : je ne lui aurais infligé » d'autre punition que de se montrer à moi sous » ses nouveaux costumes : on assure qu'il y est » bien plus laid qu'à l'ordinaire. »

Et qui n'aurait pas à dévoiler des turpitudes particulières! Et moi aussi je pourrais garantir celle d'un des personnages importans, qui s'étant fait remarquer par sa brutalité en revenant de Fontainebleau, se montra des plus empressés aux Tuileries lors du vingt mars. Il est vrai qu'il y parut fort décontenancé, se trouvant tout à fait à l'écart par l'isolement accidentel ou calculé dans lequel le laissait la distance de tous les autres. Un témoin de ses derniers torts, les noyant

dans la joie commune, courut à lui pour le tirer d'embarras; et cette générosité lui coûta peu en cet instant.

Aux cœurs heureux les vertus sont faciles.

Mais c'est dans le *Manuscrit de* 1814 qu'il faut lire et pressentir de si tristes et si douloureux détails *. On y apprendra..... Mais plutôt

---

* M. le baron *Fain*, premier secrétaire du cabinet, vient de publier un volume. (Paris, chez Bossange frères), sous le titre de *Manuscrit de* 1814, sur les grandes circonstances de cette époque.

Il serait difficile de reproduire plus d'intérêt et de vie que n'en présente cette peinture d'événemens aussi importans et néanmoins aussi peu connus, surtout l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables merveilles. Napoléon s'y montre constamment surnaturel dans les ressources de son génie, la trempe de son âme, la célérité de ses mouvemens, la constance de ses vues, la magnanimité de son audace, rien n'égale ses prodiges, si ce n'est l'ardeur infatigable d'une poignée de nos braves, qui devenus comme étrangers à tous les besoins de la nature, sans sommeil, sans nourriture, sans repos, semblent se multiplier devant des flots d'ennemis; sont toujours en marche, toujours aux prises et toujours victorieux.

M. le baron Fain nous a enrichis d'un tableau de juste

non, on n'y apprendra rien... Les hommes, dans de telles circonstances, sont toujours les mêmes dans tous les pays, dans tous les temps, chez toutes les nations, le peuple des Cours surtout; et le camp de Napoléon avait eu le temps d'en devenir une. Toutefois l'histoire fera justice..... Et qu'ils ne viennent pas nous dire que le bien-être de la patrie, son salut, ses intérêts, dictèrent leur conduite. La patrie, pour eux, fut dans le maintien de leurs honneurs, la garantie de leurs richesses, la jouissance paisible de tous les biens acquis; je le répète, l'histoire fera justice. Je dis l'histoire, et non pas nous; car la masse de la société, celle des contemporains, n'a pas

---

orgueil national : la reconnaissance des citoyens lui est assurée.

Dans son récit de guerre, de confusion et de détresse, les nuances caractéristiques de l'âme et du cœur de Napoléon ressortent plus d'une fois avec éclat; et pour celui qui, comme moi, s'est spécialement occupé de ce dernier objet, il est doux assurément, en même-temps qu'il doit être remarquable pour tous les lecteurs, de considérer quelle concordance, à cet égard, se rencontre dans des narrateurs tout à fait étrangers l'un à l'autre, et qui s'expriment sur des temps et des circonstances aussi différentes.

su mériter même ce triste honneur! Où a été notre indignation? Où se sont montrés nos dégoûts authentiques, solennels?.... Et qu'il soit bien entendu qu'en tout ceci la politique n'a rien à faire : il n'est nullement question de la cause qu'on soutenait, mais seulement de la morale qu'on a professée. Et qu'on ne pense pas que ma misanthropie chagrine ait pour but de porter le découragement dans les âmes, et de conclure par la proscription de toute notre espèce; non, je sais que le temps des grandes épreuves est aussi celui des grands extrêmes, et que c'est à côté des plus viles passions que vient à briller l'héroïsme des plus nobles vertus. Aussi, honneur à ces vieilles bandes dont les larmes amères garantirent la douleur profonde! Honneur à ces innombrables officiers subalternes, qui n'eussent attendu qu'un mot pour répandre tout leur sang! Honneur à ces populations des campagnes, qui, dans leur misère affreuse, accouraient sur les routes pour porter à nos soldats leur dernier morceau de pain, dont elles se privaient pour les aider à sauver la patrie! Honneur à cette foule de sentimens généreux qui éclatèrent parmi

les citoyens de toutes les classes, de tous les sexes, de tous les âges! Si, d'un côté, le cœur se soulève d'indignation, de l'autre, il est délicieusement ému!....

L'Empereur a dicté à Sainte-Hélène l'époque de Fontainebleau et le voyage à l'île d'Elbe : ma mémoire ne me permettrait pas d'oser en rien citer; je n'en ai point pris de note; j'avais pour règle, afin d'abréger mon propre travail, de ne m'arrêter sur aucun des objets dictés à d'autres, sachant qu'ils demeuraient assurés. Nous jouirons, d'ailleurs, avec le temps, de la publication de ce récit : je ne donnerai donc ici que quelques détails que je suppose ne devoir pas s'y trouver, et que j'ai recueillis des conversations de Napoléon, ou d'autres sources incontestables.

Dès que les désastres de 1814 furent prononcés, que le péril devint imminent, depuis surtout l'entrée des alliés à Paris, beaucoup de généraux furent ébranlés; ceux chez qui l'égoïsme l'emporta sur la patrie, ceux qui préféraient les jouissances au devoir, à l'honneur, à la gloire, poussèrent dès-lors à la catastrophe, au lieu de

chercher à la combattre. Les premiers chefs se hasardèrent à conseiller l'abdication ; ils la montrèrent comme indispensable ; quelques-uns furent même jusqu'à laisser entrevoir à l'Empereur qu'ils ne répondraient pas du mécontentement ni de la fureur de leurs soldats contre lui ; « tandis » qu'au contraire, nous disait Napoléon, leur » affection était telle et le dévouement des offi- » ciers si exalté, que si à mon tour je leur eusse » fait connaître les machinations qui se tramaient, » j'aurais certainement mis en péril les coupa- » bles ; il m'eût suffi d'un mot pour les faire » mettre en pièces. » En effet, l'Empereur ordonna une revue : les acclamations des soldats furent universelles ; et comme si l'infortune le leur eût rendu plus cher, jamais leur amour ne se montra davantage. « Et l'identité de ces » braves avec moi, disait Napoléon, notre sym- » pathie étaient telles, qu'il n'en pouvait guère » être autrement : je n'en avais jamais douté. »

Dans cette extrémité, l'Empereur médite profondément sur ce qui lui demeure à faire. Il lui restait de quarante à cinquante mille soldats, les meilleurs, les plus devoués de l'univers ; il

pouvait à son gré maîtriser les généraux infidèles, ou les expulser sans inconvénient. Dans cet état de choses, trois partis se présentaient à son esprit.

Le premier était de rentrer à Paris; car il ne pensait pas qu'il existât un général assez hardi sur la terre pour oser le combatre, avec cette immense capitale sur ses derrières, « Toute sa » population n'eût pas manqué de s'insurger à » ma voix, disait l'Empereur, je m'y serais subi» tement recruté de cent ou deux cent mille » hommes; mais les alliés, en se retirant, eussent » pu brûler Paris; et ce désastre eût été consi» déré comme mon ouvrage. Ce n'est pas que » l'incendie de Paris n'eût pu devenir au fond le » salut de la France, comme l'incendie de Moscou » avait été celui de la Russie; mais il est de tels » sacrifices, qu'il n'appartient qu'aux intéressés » seuls de les exécuter. »

Le second parti était de gagner l'Italie, et de se joindre au Vice-Roi : « Mais c'était, disait » Napoléon, celui du désespoir, sans un résultat » analogue. Ce théâtre était si éloigné, que les » esprits eussent eu le temps de se refroidir; et

» puis ce n'eût plus été la France; or ce sol » sacré pouvait seul, sous nos pieds, nous porter » aux prodiges devenus indispensables. »

» Aucun des deux premiers partis n'était praticable; restait le troisième, qui consistait à se tenir sur la défensive, à disputer le terrain pied à pied, et entretenir la guerre jusqu'à des chances nouvelles. L'engouement qu'avaient pu créer les alliés se dissiperait bientôt, les maux qu'ils allaient faire peser ne tarderaient pas à leur attirer l'exécration universelle, la ferveur nationale se réveillerait et les alliés pouvaient encore trouver leur tombeau sur le sol qu'ils avaient osé violer. Mais cela devait nécessairement être long, et en somme, les succès étaient douteux, ou du moins éloignés, tandis que la souffrance des peuples serait certaine, immédiate, incalculable. La grande âme de Napoléon s'en émeut, et il se décide à l'abdication.

Toutefois il dépêche à Alexandre le duc de Vicence et une députation de maréchaux, dans lesquels il comprend le duc de Raguse, un de ceux qu'il chérit davantage. Ils étaient chargés d'offrir l'abdication de Napoléon en faveur de

son fils. L'Empereur espérait par là faire encore quelque chose pour la France; ménager son indépendance, et assurer la durée de ses institutions. Alexandre, qui déjà depuis plusieurs jours avait donné une déclaration publique par laquelle il annonçait ne vouloir plus traiter avec Napoléon ni avec aucun des membres de sa famille, fit néanmoins débattre la chose contradictoirement avec le parti du Sénat qui avait prononcé la déchéance. Les maréchaux parlaient vivement et au nom de toute l'armée. Alexandre en était ébranlé, et le parti de la régence semblait devoir l'emporter, quand arrive la nouvelle de la défection du duc de Raguse, qui raffermit aussitôt Alexandre dans sa détermination antérieure. Cette circonstance nouvelle devient un trait de lumière à ses yeux; l'armée n'est donc pas unanime? et dès-lors, écartant tout ménagement, il se prononce inflexible. Dans cet état de choses on revient vers Napoléon, on l'entoure, on le presse, on le harasse pour son abdication pure et simple. Il cède, non sans de grands combats intérieurs, et la dicte en ces termes:

« Les puissances alliées ayant proclamé que » l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au » rétablissement de la paix en Europe, l'Empe- » reur Napoléon, fidèle à son serment, déclare » qu'il renonce pour lui et ses héritiers, aux » trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est » aucun sacrifice personnel, même celui de la » vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la » France. »

Cette déclaration, que les alliés étaient loin d'attendre aussi complète, aplanit tout, et les maréchaux reviennent auprès de Napoléon avec ce qu'on a appelé le traité de Fontainebleau, qu'on va trouver quelques pages plus bas.

Je lis dans le manuscrit de 1814, de M. le baron Fain, l'entière explication de certaines paroles de l'Empereur, que j'avais transcrites dans le temps sans les comprendre précisément. On trouve, vol. 5 du Mémorial, page 414, que l'Empereur, parlant du traité de Fontainebleau, dit : « Je ne veux point de ce traité, je le renie, je » suis loin de m'en vanter, j'en rougis plutôt ; » on l'a discuté pour moi contre mon gré, etc. » Et dans un autre endroit : « Quand on connaîtra

» toute l'histoire des événemens de Fontaine-
» bleau, on aura lieu de s'étonner beaucoup. »
C'est qu'en effet Napoléon ne voulait pas de ce traité, nous apprend le Manuscrit de 1814. On eut toutes les peines du monde à le lui faire ratifier; on ne l'obtint qu'en allégant de grandes vues publiques : il lui paraissait humiliant et tout à fait inutile. Survivant à tant de grandeurs, il lui suffisait de vivre désormais en simple particulier : il avait honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, se trouvât mêlé à des arrangemens pécuniaires. « A quoi bon un traité,
» disait-il, puisqu'on ne veut pas régler avec moi
» ce qui concerne les intérêts de la France? Du
» moment où il ne s'agit plus que de ma per-
» sonne il n'y a pas de traité à faire..... Je suis
» vaincu, je cède au sort des armes; seulement
» je demande à n'être pas prisonnier de guerre,
» et pour me l'accorder un simple cartel doit
» suffire !.... »

Vainement cherchait-on à le ramener sur sa situation personnelle, son existence, ses besoins à venir. On l'entendit, à cet égard, conclure énergiquement : « Et que m'importe! un petit

» écu par jour et un cheval, voilà tout ce qui » m'est nécessaire. »

Je puis assurer, de mon côté, que l'Empereur regrettait infiniment d'avoir sanctionné ce traité; et ce n'était pas la seule décision de l'époque qui pesât sur sa pensée. Il regrettait fort aussi, lors de sa position à Saint-Dizier et Doulevant, d'avoir cédé aux diverses considérations dont il se trouvait entouré, aux nombreuses suggestions dont il se vit assailli, lesquelles le ramenèrent contre son gré sur Paris. « Je manquai de carac- » tère, disait-il; je devais poursuivre imperturb- » ablement toute ma pensée, continuer vers le » Rhin, me renforçant de toutes mes garnisons, » m'entourant de toutes les populations insur- » gées; j'eusse eu bientôt une armée immense: » Murat me serait aussitôt revenu; et lui et le » Vice-Roi eussent été me donner Vienne, si les » alliés eussent osé me prendre Paris. Mais non, » les ennemis eussent frémi bien plutôt du péril » où ils se trouvaient engagés, et les souverains » alliés eussent reçu comme une grâce, que je » leur eusse accordé leur retraite; et là se fût » éteint tout à fait le volcan des étrangers contre

» nous. On eût conclu la paix, et on l'eût obser-
» vée sincèrement. Chacun demeurait si fatigué!
» On avait tant de blessures à soigner!.... On ne
» se fût plus, au dehors, occupé d'autre chose;
» quant au dedans, un tel dénouement détrui-
» sait à jamais toutes les illusions, toutes les mal-
» veillances, et fusait pour toujours toutes les
» opinions, toutes les vues, tous les intérêts. Je
» me rasseyais triomphant, entouré de mes in-
» vincibles bandes. Les populations héroïques et
» fidèles eussent servi de diapason à celles qui
» avaient chancelé, ceux qui avaient tant mon-
» tré le besoin du repos, en eussent été prendre;
» une génération nouvelle de chefs eût retrempé
» notre existence; nous ne nous serions plus
» occupés que du bonheur intérieur; nous au-
» rions encore eu d'heureux jours !!! etc. »

Et lui ayant parlé du trouble et de la confu-sion créés à Paris par l'approche des alliés, du découragement, pour ne pas dire plus, de la classe qui avait à conserver, des bonnes disposi-tions et de l'ardeur du peuple, qui ne demandait qu'à combattre, et auquel on refusait des armes, je disais que le départ de l'Impératrice surtout

avait causé le plus mauvais effet; je citais comme circonstance bien singulière l'instinct du Roi de Rome, qui, contre son habitude, se refusait obstinément à quitter le palais, pleurant et se retenant aux meubles, dont il fallut l'arracher. J'ajoutais que le bruit était universel parmi nous que l'Impératrice avait voulu demeurer, et que le conseil allait seconder ses désirs, lorsqu'il fut exhibé un ordre précis de lui, Napoléon, pour qu'elle quittât Paris, en cas de danger imminent de la part de l'ennemi. « Oui, sans doute, a repris l'Empereur, et il l'avait bien fallu. L'Impératrice était bien jeune et sans nulle expérience des affaires. Si elle eût été capable de décisions personnelles, j'eusse donné un ordre tout contraire. Paris alors eût été son poste; mais je devinais les intrigues dont elle serait l'objet, et je voulais empêcher à Paris ce qui est arrivé plus tard à Orléans. Là, ceux qui rêvaient la régence, et comptaient gouverner sous elle, l'ont empêchée de venir à moi; et Dieu sait ce que cela a produit!... Plût au Ciel que j'eusse pareillement donné à temps l'ordre de la faire sortir d'Orléans!... etc., etc. »

Il est sûr que le moment de Fontainebleau accumula sur Napoléon, et presque en un instant, toutes les peines morales dont il est possible d'être affligé ici-bas. Vaincu par la défection, non par les armes, il eut à éprouver tout ce qui peut indigner une grande âme, ou briser un bon cœur. Ses compagnons l'abandonnèrent, ses serviteurs le trahirent; l'un livra son armée, l'autre son trésor; ceux qu'il avait élevés, maintenus, comblés, furent ceux qui l'abattirent. Ce Sénat, qui l'avait tant loué, ce Sénat, qui la veille encore lui fournissait à profusion des conscrits pour combattre les ennemis, n'hésite pas le lendemain à se faire le vil instrument de ces mêmes ennemis; et, sous l'impulsion de leurs baïonnettes, il reproche, il impute à crime ce qui fut son propre ouvrage, il brise lâchement lui-même l'idole que lui-même a créée, et qu'il a si long-temps, si servilement encensée! Quel excès de honte! quelle ignoble dégradation!... Enfin, et ce dernier coup doit être le plus sensible à Napoléon, sa femme et son fils sont détournés de lui, on s'en empare; et, en dépit des traités et des lois,

en opposition à toute morale, il ne les reverra plus!....

Il paraît qu'au milieu de tant de maux, entouré d'une aussi hideuse nature, Napoléon, dans l'excès du mépris des hommes et des choses, eut le désir de quitter la vie. Il existe une lettre de sa main à l'Impératrice, dans laquelle il dit qu'en ce moment on doit s'attendre à tout, que tout est possible, *même la mort de l'Empereur*. Allusion sans doute au mystérieux événement de la nuit du 12 au 13 avril, qui se serait passé dans le secret intérieur du palais, et dont le Manuscrit de 1814 expose la conjecture, laquelle, si elle se trouvait une réalité, ne laisserait pas aux plus féroces ennemis de Napoléon, même la satisfaction du sot et banal adage si fort en usage dans le temps : *Qu'il n'avait pas eu le courage de mourir?*.... Eh quoi! il serait donc vrai, d'après le Manuscrit, qu'au contraire *il ne l'aurait pas pu!* Et cette circonstance merveilleuse ne serait pas la moins étonnante de son extraordinaire carrière; circonstance, du reste, qu'ennoblirait jusqu'au sublime cette belle parole lors de son

réveil inattendu : *Dieu ne le veut pas*; et cette noble et calme résignation qui succéda dès cet instant.

On connaît le touchant et fameux adieu de Napoléon à ses soldats, son dernier embrassement à ces aigles qu'il rendit immortelles. Je tiens d'un diplomate prussien, présent à ce spectacle, qu'il causa sur son âme une impression qui ne s'effacera, me disait-il, qu'avec sa vie. Et il ajoutait que le commissaire anglais, alors son voisin, homme jusque-là, convenait-il, très-exagéré contre Napoléon, en avait versé des larmes.

Le respect et la vénération qu'inspirait alors Napoléon furent tels, que malgré l'imminence de la crise, les grands inconvéniens de sa présence, personne n'osa le tourmenter pour hâter son départ. On le laissa respectueusement faire et prendre tous les arrangemens qu'il voulut.

Le traité d'abdication est du onze avril, et ce ne fut que le vingt, neuf jours après, que Napoléon se mit en route. La première partie de son voyage lui montra partout un respect universel,

et souvent l'intérêt le plus vif et le plus tendre *.

Les étrangers jusque-là semblaient n'avoir eu nulle idée de l'esprit de la France, ni des véritables dispositions du peuple à l'égard de l'Empereur. Toutefois on avait cru devoir ménager, par prudence, son arrivée à Lyon vers la nuit, si même, je crois, l'on ne s'arrangea pour qu'il n'y entrât pas du tout. Et voici ce que je tiens d'un des Anglais distingués détenus si long-temps en France, et qui résidait précisément à Lyon. Le général autrichien et lui se firent un malin plaisir de se jeter déguisés dans la foule qui se pressait pour voir le passage du monarque déchu. Ils comptaient jouir l'un et l'autre des imprécations qu'ils supposaient devoir lui être prodiguées. Mais à sa vue il se fit le plus morne silence,

* L'Empereur part de Fontainebleau le 20 avril 1814, escorté par une compagnie de grenadiers à cheval, ayant le Grand-Maréchal, comte Bertrand, dans sa voiture.

Le 20, au soir, à Briare.
Le 21, à Nevers.
Le 22, à Rouanne.
Le 23, à Lyon.
Le 24, à Montélimart.
Le 25 à Orgon.
Le 26, couche près du Luc.
Le 27 à Fréjus.
Le 28, il s'embarque à huit heures du soir, sur la frégate anglaise l'Undaunted, capitaine Usher.

et une vieille femme en deuil, d'une tenue au-dessus du commun, l'air égaré, le visage en feu, se précipita sur la portière de sa voiture. Les deux curieux crurent qu'elle allait éclater. « Sire, » lui dit-elle avec une espèce de solennité, que » la bénédiction du Ciel vous accompagne. Tâchez » d'être heureux s'il vous est possible : on vous » enlève à nous; mais nos cœurs vous suivront » partout. » Le général ennemi, déconcerté, dit à son camarade : « Éloignons-nous, cette vieille » folle m'importune, et tout ce peuple-ci n'a pas » le sens commun. »

Ce fut un peu au-delà de Lyon que se présenta sur la route le général en chef de l'armée de l'Est. Napoléon descendit alors de voiture et marcha long-temps avec lui. En revenant, un des généraux, commissaire des alliés, osa se permettre de témoigner à l'Empereur son étonnement de l'intimité qu'il venait de montrer à ce chef. — « Et pourquoi cela, reprit Napoléon? — » Mais Votre Majesté ignore donc sa conduite? — Quelle est-elle? — Sire, depuis nombre de » semaines il était d'accord avec nous. — Et en » effet, disait l'Empereur, celui-là même auquel,

» sur ce point, j'avais confié la France, l'avait » sacrifiée, perdue. » Et après diverses plaintes récapitulées, il a terminé disant : « Depuis long- » temps, chez lui, le maréchal n'était plus le sol- » dat ; son courage, ses vertus premières l'avaient » élevé très-haut hors de la foule ; les honneurs, » les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le » vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom » cher à la France ; mais elle réprouvera la mé- » moire du défectionnaire de Lyon, ainsi que » celle de tous ceux qui en ont agi comme lui, » à moins qu'ils ne réparent les torts faits à la » patrie par de nouveaux services rendus à la » patrie. »

C'est cette circonstance qui a dicté la fameuse proclamation de l'Empereur à son retour. « Fran- » çais, y est-il dit, la défection du duc de Cas- » tiglione livra Lyon, sans défense, à nos ennemis ; » l'armée dont je lui avais confié le commande- » ment était par le nombre de ses bataillons, » la bravoure et le patriotisme des troupes qui la » composaient, à même de battre le corps d'armée » autrichien qui lui était opposé, et d'arriver sur » les derrières du flanc gauche de l'armée enne-

» mie qui menaçait Paris. Les victoires de Champ-
» Aubert, de Montmirail, de Château-Thierry,
» de Vaux-Champ, de Mormans, de Montereau,
» de Craone, de Reims, d'Arcis-sur-Aube et de
» St.-Dizier; l'insurrection des braves paysans de
» la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de
» la Franche-Comté, de la Bourgogne, et la posi-
» tion que j'avais prise sur les derrières de l'armée
» ennemie, en la séparant de ses magasins, de
» ses parcs de réserve, de ses convois et de tous
» ses équipages, l'avaient placée dans une situa-
» tion désespérée. Les Français ne furent jamais
» sur le point d'être plus puissans, et l'élite de
» l'armée ennemie était perdue sans ressource;
» elle eût trouvé son tombeau dans ces vastes
» contrées qu'elle avait si impitoyablement sac-
» cagées, lorsque la trahison du duc de Raguse
» livra la capitale et désorganisa l'armée. La con-
» duite inattendue de ces deux généraux, qui
» trahirent à la fois leur patrie, leur prince et
» leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre.
» La situation désastreuse de l'ennemi était telle,
» qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris,

» il était sans munition, par la séparation de ses » parcs de réserve *, etc., etc., etc. »

Napoléon fut moins bien traité à mesure qu'il approchait de la Provence; c'est que les machinations avaient eu le temps de le devancer. Il avait échappé au guet-apens Maubreuil, il faillit succomber à celui d'Orgon; et cette partie de sa dictée n'est pas la moins curieuse.

Arrivé au lieu de l'embarquement, il s'y trouva deux bâtimens pour le transporter; l'un Français, l'autre Anglais. Napoléon se jeta dans la frégate anglaise, disant qu'il lui en coûterait trop qu'on pût jamais dire qu'un Français l'avait déporté.

Tel est en peu de mots le grand événement dont on aura un jour les détails dictés, ainsi que je l'ai dit plus haut, par l'Empereur même. La France fut inondée dans le temps, à ce sujet, d'une foule de pamphlets tellement dégoûtans de mensonges et d'absurdités, que depuis, les

---

* Une de mes connaissances, voyageant en Allemagne, m'a dit y avoir recueilli de la bouche même du chef des parcs russes, et plusieurs années après l'événement, que l'exposé ci-dessus était fidèle et l'assertion exacte.

gens honnêtes n'ont pu s'empêcher de rougir d'avoir eu la faiblesse de les croire, ou même le courage de les lire.

Voici le traité de Fontainebleau annoncé ci-dessus. Il nous fut soigneusement soustrait dans le temps. Le Moniteur ne l'a jamais publié, et il nous est demeuré long-temps inconnu. On ne le trouve guère que dans des recueils officiels, et encore s'y présente-t-il avec des variantes. J'ai donc pensé qu'on me saurait gré de l'introduire ici. Il appartient tout à fait au sujet, et beaucoup de ses articles sont encore, pour nous autres contemporains, de graves objets de conversations journalières. Il ne peut donc qu'être agréable d'être mis à même d'en pouvoir discuter en toute connaissance de cause.

TRAITÉ DE FONTAINEBLEAU, DU ONZE AVRIL.

« Article Ier. S. M. l'Empereur Napoléon renonce pour lui, ses successeurs et descendans, ainsi que pour chacun des membres de sa famille, à tout droit de souveraineté et de domination, tant sur l'empire français et le royaume d'Italie, que sur tout autre pays.

» II. LL. MM. l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Marie-Louise conserveront ces titres et qualités pour en jouir leur vie durant.

» La mère, les frères, sœurs, neveux et nièces de l'Empereur conserveront également partout où ils se trouveront, les titres de princes de sa famille.

» III. L'île d'Elbe, adoptée par Sa Majesté l'Empereur Napoléon pour lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une principauté séparée, qui sera possédée par lui en toute souveraineté et propriété.

» Il sera donné en outre en toute propriété à l'Empereur Napoléon un revenu annuel de deux millions de francs, en rente sur le grand-livre de France, dont un million sera reversible à l'Impératrice.

» IV. Toutes les puissances s'engagent à employer leurs bons offices pour faire respecter par les Etats barbaresques le pavillon et le territoire de l'île d'Elbe, et pour que, dans ses rapports avec les Barbaresques, elle soit assimilée à la France.

» V. Les duchés de Parme, de Plaisance et

Guastalla seront donnés en toute propriété et souveraineté à S. M. l'Impératrice Marie-Louise; ils passeront à son fils et à sa descendance en ligne directe. Le prince, son fils, prendra, dès ce moment, le titre de Prince de Parme, Plaisance et Guastalla.

» VI. Il sera réservé dans les pays auxquels l'Empereur Napoléon renonce, pour lui et sa famille, des domaines ou des rentes sur le grand-livre de France, produisant un revenu annuel net, et déduction faite de toutes charges, de deux millions cinq cent mille francs. Ces domaines ou rentes appartiendront en toute propriété, et pour en disposer comme bon leur semblera, aux princes et princesses de sa famille, et seront répartis entre eux, de manière à ce que le revenu de chacun soit dans la proportion suivante. A Madame Mère, trois cent mille francs; au Roi Joseph et à la Reine, cinq cent mille francs; au Roi Louis, deux cent mille francs; à la Reine Hortense et à ses enfans, quatre cent mille francs; au Roi Jérôme et à la Reine, cinq cent mille francs; à la princesse Élisa, trois cent mille francs; à la princesse Pauline, trois cent mille francs.

» Les Princes et Princesses de la famille de l'Empereur Napoléon retiendront, conserveront, en outre, tous les biens meubles et immeubles, de quelque nature que ce soit, qu'ils possèdent à titre de particuliers, et notamment les rentes dont ils jouissent également comme particuliers sur le grand-livre de France et le Monte Napoleone de Milan.

» VII. Le traitement annuel de l'Impératrice Joséphine sera réduit à un million en domaines ou en inscriptions sur le grand-livre de France. Elle continuera de jouir, en toute propriété, de tous ses biens meubles et immeubles particuliers, et pourra en disposer conformément aux lois françaises.

» VIII. Il sera donné au Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie, un établissement convenable hors de France.

» IX. Les propriétés que Sa Majesté l'Empereur Napoléon possède en France, soit comme domaine extraordinaire, soit comme domaine privé, resteront à la couronne.

» Sur les fonds placés par l'Empereur Napoléon, soit sur le grand-livre, soit sur la banque

de France, soit sur les actions des forêts, soit de toute autre manière, et dont Sa Majesté fait l'abandon à la couronne, il sera réservé un capital qui n'excédera pas deux millions, pour être employé en gratifications en faveur des personnes qui seront portées sur l'état que signera l'empereur Napoléon, et qui sera remis au gouvernement français.

» X. Tous les diamans de la couronne resteront à la France.

» XI. L'Empereur Napoléon fera retourner au trésor et aux autres caisses publiques, toutes les sommes et effets qui en auraient été déplacés par ses ordres, à l'exception de ce qui provient de la liste civile.

» XII. Les dettes de la maison de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, telles qu'elles se trouvaient au jour de la signature du présent traité, seront immédiatement acquittées sur les arrérages dus par le trésor public à la liste civile, d'après les états qui seront signés par un commissaire nommé à cet effet.

» XIII. Les obligations du Monte Napoleone de Milan envers tous ses créanciers, soit Français

soit étrangers, seront exactement remplies, sans qu'il soit fait aucun changement à cet égard.

» XIV. On donnera tous les saufs-conduits nécessaires pour le libre voyage de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, de l'Impératrice, des Princes et Princesses, et de toutes les personnes de leur suite qui voudront les accompagner ou s'établir hors de France, ainsi que pour le passage de tous les équipages, chevaux et effets qui leur appartiennent.

» Les puissances alliées donneront en conséquence des officiers et quelques hommes d'escorte.

» XV. La garde impériale française fournira un détachement de douze à quinze cents hommes de toute arme pour servir d'escorte jusqu'à Saint-Tropès, lieu de l'embarquement.

» XVI. Il sera fourni une corvette et les bâtimens de transport nécessaires pour conduire au lieu de sa destination Sa Majesté l'Empereur Napoléon, ainsi que sa maison. La corvette appartiendra en toute propriété à Sa Majesté l'Empereur.

» XVII. Sa Majesté l'Empereur Napoléon pourra

emmener avec lui, et conserver pour sa garde, quatre cents hommes de bonne volonté, tant officiers, que sous-officiers et soldats.

» XVIII. Tous les Français qui auront servi Sa Majesté l'Empereur Napoléon et sa famille, seront tenus, s'ils ne veulent perdre leur qualité de Français, de rentrer en France dans le terme de trois ans, à moins qu'ils ne soient compris dans les exceptions que le gouvernement français se réserve d'accorder après l'expiration de ce terme.

» XIX. Les troupes polonaises de toute arme qui sont au service de France, auront la liberté de retourner chez elles, en conservant armes et bagages, comme un témoignage de leurs services honorables : les officiers, sous-officiers et soldats conserveront les décorations qui leur ont été accordées et les pensions affectées à ces décorations.

» XX. Les hautes-puissances alliées garantiront l'exécution de tous les articles du présent traité; elles s'engagent à obtenir qu'ils soient adoptés et garantis par la France.

» XXI. Le présent acte sera ratifié, et les rati-

fications en seront échangées à Paris, dans dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

» Fait à Paris, le onze avril mil huit cent quatorze. Signé : Caulaincourt, duc de Vicence; le maréchal duc de Tarente, Macdonald; le maréchal duc d'Elchingen, Ney *; le prince de Metternich. »

Les mêmes articles ont été signés séparément, et sous la même date, de la part de la Russie, par le comte de Nesselrode; et de la part de la Prusse, par le baron de Hardemberg.

Déclaration en forme d'accession au nom de Louis XVIII.

« Je soussigné, ministre-secrétaire d'État » au département des affaires étrangères, ayant » rendu compte au Roi de la demande que leurs » Excellences messieurs les plénipotentiaires des » Cours alliées ont reçu de leur souverain l'ordre » de faire relativement au traité du onze avril,

* Il est à remarquer que, par égard sans doute pour l'Empereur Alexandre, le maréchal Ney s'abstient ici de son titre de prince de la Moscowa.

» auquel le gouvernement provisoire a accédé, » il a plu à Sa Majesté de l'autoriser de déclarer en son nom, que les clauses du traité à » la charge de la France seront fidèlement exécutées. Il a, en conséquence, l'honneur de le » déclarer par la présente à leurs Excellences.

» Paris, le 31 mai 1814.

» Signé : *le prince de Bénévent.* »

Le grand triumvirat de l'Europe dicte ce traité de Fontainebleau, l'Angleterre y accède, une déclaration du Roi de France promet d'en remplir ce qui le concerne; et malgré tant de garanties, on pourrait presque dire qu'aucun des articles ne fut observé. Certes, il est difficile de de se jouer plus ouvertement de toute bonne foi, et de compromettre plus solennellement des signatures augustes, dont chacun de ceux qu'elles concernaient devrait avoir individuellement à cœur qu'elles demeurassent reconnues ici bas comme infaillibles et sacrées. Aussi, des violations si manifestes furent-elles le fond de la justification morale de l'entreprise de Napoléon en 1815. Une foule de voix, en Europe, s'éleva pour

témoigner cette opinion ; des membres distingués des deux chambres du parlement d'Angleterre, soutiens infatigables des grands principes, le proclamèrent hautement ; d'éminens publicistes de toutes les contrées furent de cet avis, et nombre d'individus en demeurèrent frappés. Je terminerai d'aussi graves autorités par une opinion individuelle qui, pour n'être rien moins que sérieuse, n'en était peut-être pas moins juste. Un Autrichien de haut rang qui se trouvait en 1815, par curiosité, au milieu de nous, et fort exaspéré de son naturel contre Napoléon, me faisant visite dans le temps où les progrès de l'Empereur sur la capitale commençaient à faire une vive impression, au point de le décider déjà à prendre la fuite, me disait gravement et de la meilleure foi du monde : « Certainement » jusqu'ici il a occupé le trône de votre pays à » titre d'usurparteur ; la chose est incontestable ! » Mais, ajoutait-il en bégayant diplomatiquement, » si pourtant aujourd'hui il venait à conquérir » la France, après que tous les monarques l'ont » reconnu pour souverain, et lui ont donné le » droit de faire la guerre en ne tenant pas les

» conditions qu'ils lui ont faites, la chose se-
» rait alors bien différente; et ma foi!..... pour
» moi!... je crois que dans ce cas... il pourrait
» se faire..... qu'on pût soutenir avec quelque
» raison qu'il est peut-être devenu légitime.
» Oui, pour moi du moins... il me semble que
» je le crois. »

Lettre de lord Castlereagh à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau. (Recueil de Shœll.)

Paris, le 13 avril 1814.

« .... Je me borne en conséquence, pour le
» moment, à vous expliquer ce qui s'est passé
» par rapport à la destinée future et à l'établisse-
» ment de Napoléon et de sa famille.

» V. S. connaît déjà par lord Cathcart, l'acte
» d'abdication signé par Buonaparte le quatre
» de ce mois, et l'assurance qui lui a été donnée
» par l'Empereur de Russie et par le gouverne-
» ment provisoire, d'une pension de six millions
» de francs, avec un asile dans l'île d'Elbe. Buo-
» naparte avait déposé cet acte entre les mains de
» M. de Caulincourt et des maréchaux Ney et

» Macdonald, pour l'échanger contre un engagement formel de la part des alliés, relatif à » l'arrangement proposé. Les mêmes personnes » étaient autorisées à consentir à un armistice, » et à déterminer une ligne de démarcation qui » pût en même temps être satisfaisante pour les » alliés, et prévenir l'effusion inutile du sang » humain.

» A mon arrivée, je trouvai cet arrangement » sur le point d'être adopté. On avait discuté » une convention qui aurait dû être signée le » jour même, si l'on n'avait annoncé l'approche » des ministres alliés. Les motifs qui portaient à » hâter la conclusion de cet acte, étaient l'in- » convénient, sinon le danger, qu'il y avait à » ce que Napoléon demeurât à Fontainebleau, » entouré de troupes qui lui restaient toujours » fidèles. La crainte d'intrigues dans l'armée et » la capitale, et l'importance qu'avait aux yeux » de beaucoup d'officiers, un arrangement favo- » rable à leur chef, qui leur permît de l'aban- » donner sans se déshonorer.

» Dans la nuit après mon arrivée, les quatre » ministres eurent une conférence sur la con-

» vention préparée avec le prince de Bénévent.
» J'y fis connaître mes objections, en exprimant
» en même temps le désir qu'on ne crût pas que
» j'y insistais, au risque de compromettre la tran-
» quillité de la France, pour empêcher l'exécu-
» tion de la promesse donnée, à cause de l'ur-
» gence des circonstances, par la Russie.

» Le prince de Bénévent reconnut la solidité
» de plusieurs de mes objections; mais il déclara
» en même temps qu'il croyait que le gouverne-
» ment provisoire ne pouvait avoir d'objet plus
» important que d'éviter tout ce qui pouvait,
» même pour un instant, prendre le caractère
» de la guerre civile; et qu'il pensait aussi qu'une
» mesure de ce genre était essentielle pour faire
» passer l'armée du côté du gouvernement dans
» une disposition qui permît de l'employer. D'a-
» près cette déclaration et celle du comte de
» Nesselrode, portant qu'en l'absence des alliés,
» l'Empereur, son maître, avait senti la néces-
» sité d'agir pour le mieux, en leur nom, aussi
» bien qu'en son propre nom. Je m'abstins de
» toute opposition ultérieure au principe de la
» mesure, me bornant à suggérer quelques mo-

» difications dans les détails. Je refusai cepen-
» dant, au nom de mon gouvernement, d'être
» plus que partie accédante au traité, et décla-
» rai que l'acte d'accession de la Grande-Bre-
» tagne ne s'étendrait pas au-delà des arrange-
» mens territoriaux proposés dans le traité. On
» regarda comme parfaitement fondée mon ob-
» servation, qu'il n'était pas nécessaire que nous
» prissions part à la forme du traité, nommé-
» ment pour ce qui regardait la reconnaissance
» du titre de Napoléon, dans les circonstances
» actuelles. Je joins maintenant le protocole et
» la note qui déterminent le point d'extension
» auquel j'ai pris sur moi de faire des promesses
» au nom de ma Cour.

» Conformément à mes propositions, la re-
» connaissance des titres impériaux dans la fa-
» mille fut limitée à la durée de la vie des indi-
» vidus, d'après ce qui s'est observé lorsque le
» Roi de Pologne devint Electeur de Saxe. »

» Quant à ce qui fut fait en faveur de l'Impé-
» ratrice, non seulement je n'y fis aucune ob-
» jection ; mais je le regardai comme dû à l'é-
» clatant sacrifice des sentimens de famille que

» l'Empereur d'Autriche fait à la cause de l'Eu-
» rope. *J'aurais désiré substituer une autre posi-*
» *tion à celle de l'île d'Elbe pour servir de retraite*
» *à Napoléon;* mais il n'y en a pas de disponible
» qui présente la sécurité sur laquelle il insiste,
» et contre laquelle on ne pourrait faire les
» mêmes objections; et je ne crois pas pouvoir
» encourager l'alternative dont, d'après l'assu-
» rance de M. de Caulincourt, Buonaparte avait
» plusieurs fois parlé, d'avoir un asile en An-
» gleterre.

» La même nuit les ministres alliés eurent une
» conférence avec M. de Caulincourt et les ma-
» réchaux : j'y assistai. Le traité fut examiné et
» accepté avec des changemens; depuis il a été
» signé et ratifié, et Buonaparte commence de-
» main ou après-demain son voyage au midi.

» Signé, *Castlereagh.* »

J'ai cru devoir transcrire ici cette lettre : outre qu'elle complète nos lumières sur le traité du onze avril, dont j'ignorais les détails à Sainte-Hélène même, elle me présente particulièrement deux points que je ferai remarquer : elle m'explique la réponse de l'Empereur, auquel

rappelant qu'il semblait avoir oublié, dans une occasion essentielle, de mentionner la reconnaissance dans son titre par les Anglais à Fontainebleau, il se contente de me dire qu'il l'a fait à dessein. (Vol. 5, page 414). Or j'apprends ici que lord Castlereagh s'y était soigneusement refusé, ce qui n'exclut pas, du reste, la scrupuleuse exactitude des citations de Napoléon; mais la fait ressortir au contraire.

Le second point, que mon impartialité me porte à faire également remarquer, c'est que lord Castlereagh parle ici de l'alternative offerte par Napoléon, de se retirer en Angleterre, au défaut de la cession de l'île d'Elbe. Or, on trouvera plus bas (lundi dix-huit novembre), que Napoléon, au contraire, reproche à lord Castlereagh de lui avoir fait insinuer d'adopter de préférence ce parti. Certes, voilà deux exposés directement contraires; l'impartialité, je le répète, me commandait de les produire également tous deux; libre à chacun de se décider suivant ses lumières ou son penchant; car, comme je l'ai souvent entendu dire à l'Empereur, une voix en vaut une autre. Pour moi, mon choix n'est pas

douteux, j'adopte les paroles de Napoléon, en dépit des assertions de lord Castlereagh, parce que j'ai présentes les assertions erronées de lord Whitworth, mentionnées dans le cours du Mémorial, et les assertions scandaleusement exprimées par lord Castlereagh sur Napoléon, en plein parlement, ou dans des assemblées publiques, et les documens altérés sur lesquels on a prononcé la déchéance de Murat, et les vingt et quelques dénégations si intrépidement exprimées par lord Bathurst à la chambre des pairs, dont la fausseté néanmoins de la plupart d'entre elles était si manifeste à tous les yeux, à Sainte-Hélène, quelle causa de l'embarras à sir Hudson Lowe lui-même, etc., etc., etc.; et je persisterai dans mon adoption, à moins que des preuves suffisantes ne viennent me faire varier.

Mercredi 13.

L'épée du Grand-Frédéric. — On espère que le Lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du Gouverneur; il m'enlève mon domestique. — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché.

Le matin, chez l'Empereur et dans un mo-

ment de non occupation, je considérais la grosse montre du Grand-Frédéric, accrochée près de la cheminée, ce qui a conduit l'Empereur à dire : « J'ai eu dans mes mains d'illustres et pré-» cieux monumens; j'ai possédé l'épée du Grand-» Frédéric; les Espagnols m'ont rapporté, aux » Tuileries, l'épée de François Ier; l'hommage » était grand, il a dû leur coûter; et les Turcs, » les Persans, n'ont-ils pas prétendu me faire » présent d'armes qui auraient appartenues à » Gengiskan, à Tamerlan, à Scha-Nadir, ou au-» tres, je ne sais; car je crois bien que ce n'est » que dans leur seule démarche et leur seule » intention qu'il faut prendre la vérité. »

Et comme à la suite de tout cela je terminais par mon grand étonnement qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du Grand-Frédéric. « Mais j'avais la mienne, » a-t-il repris avec une douceur de voix et un souris tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille. Et au fait il avait raison, je lui disais là une grosse bêtise.

Plus tard, il revenait sur ce qu'il avait voulu et ce qu'il eût dû, disait-il, en se remariant,

épouser une Française. « C'était éminemment » national, disait-il; la France était assez grande, » son monarque assez puissant, pour pouvoir né- » gliger toute considération étrangère. D'ailleurs, » l'alliance du sang entre souverain ne tient pas » contre les intérêts de la politique, et, sous ce » rapport même, ne prépare que trop souvent » des scandales en morale aux yeux des peuples; » puis, c'est admettre une étrangère aux secrets » de l'État: elle peut en abuser; et si l'on compte » soi-même sur les siens au-dehors, on peut se » trouver n'avoir posé le pied que sur un abîme » recouvert de fleurs. En tout, c'est une chimère » que de croire que ces alliances garantissent ou » assurent jamais rien. »

Quoi qu'il en soit, la mesure d'un nouveau mariage transporta d'aise les citoyens sages qui cherchaient un avenir. Napoléon, peu de jours après cette détermination, dit à un de ses ministres (le duc Decrès), dans un moment de gaîté: « On est donc bien joyeux de mon mariage. — » Oui, Sire, beaucoup. — J'entends, c'est qu'on » suppose que le lion s'endormira. — Mais, Sire, » pour dire le vrai, nous y comptons un peu. —

» Eh bien ! dit Napoléon après quelques instans » de silence, l'on se trompe, et ce n'est pas aux » vices du lion qu'il faudra s'en prendre. Le som- » meil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout » autre. Mais ne voyez-vous pas qu'avec *l'air* » *d'attaquer sans cesse*, je ne suis pourtant jamais » occupé *qu'à me défendre.* » Cette assertion a pu laisser des doutes tant qu'a duré la lutte terrible ; mais la joie et les indiscrétions de la victoire sont venues depuis consacrer la vérité. On a vu les uns se vanter qu'ils auraient continué la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi ; qu'ils n'avaient jamais eu d'autre pensée. D'autres * n'ont pas craint de publier que c'était sous le masque des allianoes du sang même, et sous celui de l'amitié qu'ils avaient ourdi le complot de sa chute !!!....

Aujourd'hui et les deux jours suivans ont été pour moi remplis par une tracasserie qui m'était personnelle, et qui a trop influé sur mes destinées pour que je ne la mentionne pas ici. Depuis mon séjour à Longwood, j'avais pour domestique

* Observateur autrichien, 1817 ou 1818.

un jeune habitant de l'île, mulâtre libre, dont j'avais lieu d'être fort content; tout à coup il prit fantaisie à sir Hudson Lowe de m'en priver.

Poussé par son occupation ingénieuse à nous tourmenter, ou, comme beaucoup d'autres se sont obstiné à le penser, par suite d'un plan perfidement combiné, il me dépêcha l'officier de garde anglais, pour m'annoncer qu'ayant conçu quelques inquiétudes sur ce que mon domestique était natif de l'île, il allait me le retirer, et le remplacerait par un autre de son choix. Ma réponse fut simple et positive : « Le Gouverneur, » disais-je, pouvait m'enlever mon domestique » si cela lui plaisait; mais il devait s'épargner la » peine de le remplacer par un autre de son choix. » J'apprenais chaque jour à me détacher des jouis- » sances de la vie. Je saurais, au besoin, me servir » de mes propres mains : cette privation de plus » serait peu de chose au milieu des souffrances » dont il nous entourait. »

Alors commencèrent à ce sujet une foule de messages et de notes. Sir Hudson Lowe écrivait jusqu'à trois ou quatre fois par jour à l'officier de garde, chargé de me donner autant de commu-

nications. Sir Hudson Lowe ne comprenait pas mes difficultés, disait-il, et n'imaginait pas quelle objection je pouvais avoir contre un domestique donné de sa main..... Celui qu'il aurait choisi en vaudrait bien un autre..... Son offre de le choisir lui-même n'était qu'une attention de sa part, etc., etc.....

Je souffrais des allées et venues du pauvre officier, et j'en étais fatigué pour mon compte. Je le priai donc, pour épargner ses pas, d'assurer le Gouverneur que ma réponse demeurait toujours la même; savoir : qu'il pouvait bien m'enlever mon domestique, mais qu'il ne devait pas songer à m'en faire accepter un de son choix; qu'il pouvait bien mettre garnison chez moi par la force, mais non jamais de mon propre consentement. Cependant, durant tous ces colloques on avait fait venir mon domestique, on l'avait questionné, on l'avait retiré une première fois de mon service, puis rendu, et enfin retiré tout à fait.

Je rendis compte du tout à l'Empereur, qui m'approuva fort de n'avoir pas voulu laisser introduire un espion, disait-il, au milieu de nous. « Mais comme votre privation, ajouta-t-il d'une

» manière charmante, est dans l'intérêt de tous, » il n'est pas juste que vous en souffriez seul; » faites venir Gentilini, mon valet de pied, qu'il » prenne son service auprès de vous; il sera en- » chanté de gagner quelques napoléons de plus; » vous lui direz d'ailleurs que c'est par mon » ordre.' » Gentilini s'y rendit d'abord avec gaîté; mais le soir même le pauvre garçon vint me dire qu'on lui avait fait observer qu'il n'était pas convenable qu'un domestique de l'Empereur servît un particulier !!!..... Et l'Empereur poussa la bonté jusqu'à faire venir Gentilini pour lui en donner l'ordre de sa propre bouche.....

C'était ainsi que ce Gouverneur continuait à nous persécuter journellement et sous toutes les formes, bien que je n'en dise plus rien : non que je m'y fusse accoutumé; mais parce que dans la masse de nos peines, celles qui ne nous venaient que de sa mauvaise humeur n'étaient plus que de légers accessoires. Et en effet, qu'auraient-elles pu être auprès de nos grandes misères ?.....

Si l'on s'est bien pénétré de toute l'horreur de notre situation, on me voit jeté, et probablement pour jamais, sur une plage déserte à deux mille

lieues de la patrie, confiné dans une étroite prison, sous un ciel, dans un climat, sur un sol, qui ne sont pas les nôtres. On me voit errer vivant dans les sinuosités du tombeau, seul terme probable de tant de maux. J'ai perdu ma femme, mes enfans, mes amis, bien qu'ils jouissent encore de la vie; mais leur univers n'est plus le mien; et privé désormais de la communication des hommes, il me reste à pleurer les épanchemens de l'amitié, les douceurs de la famille, les intimités, les charmes de la société....Certes, en lisant ceci, il n'est personne sans doute, quelles que soient ses opinions, son pays, ses dispositions naturelles, qui ne m'accorde sympathiquement quelques regrets, et ne se sente arracher quelque mouvement de commisération, tant il me voit à plaindre; eh bien pourtant, il aurait tort; je vais me rendre enviable!....

Quel est celui dont le cœur ne bat à de certains actes d'Alexandre ou de César? Qui approcherait sans émotion des vestiges de Charlemagne? De quel prix ne nous seraient pas les paroles, le son de voix de Henri IV? Eh bien! aux moindres symptômes de quelque abattement

moral, si je sentais le besoin de retremper mon âme, le cœur plein de telles sensations, l'esprit rempli de telles idées, je m'écriais : Je possède tout cela, mieux que tout cela; et ici, ce ne sont point de seules illusions, de simples ressouvenirs d'histoire; je suis aux côtés mêmes de l'objet vivant qui a accompli tant de prodiges; chaque jour, à chaque instant, je considère à mon gré les traits de celui dont un clin-d'œil ordonna tant de batailles et décida de tant d'empires; je lis sur ce front que décorent les lauriers de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, d'Jéna, de Friedland; je puis presque toucher cette main qui régit tant de sceptres et distribua tant de couronnes; qui saisit les drapeaux d'Arcole et de Lodi; qui, dans une occasion solennelle, rendait à une femme éplorée les seules preuves de la culpabilité de son mari; j'entends cette même voix qui, à la vue des pyramides d'Égypte, prononçait à ses soldats : « Enfans, » du haut de ces monumens quarante siècles nous » contemplent! », qui, arrêtant sa suite à la vue d'un convoi de blessés autrichiens, disait en se découvrant : « Honneur et respect au courage

» malheureux. » Je cause presque familièrement avec celui-là même dont les conceptions ont manié l'Europe, qui se faisait un passe-temps des embellissemens de nos villes et de la prospérité de nos provinces, qui nous avait élevés si haut dans l'esprit des peuples, et avait porté notre gloire jusqu'aux nues!... Je le vois, je l'entends, je le soigne, je m'efforce de lui être agréable, je le console peut-être!... quelle situation!.... Eh bien! à présent me plaint-on encore? une foule; au contraire, n'enviera-t-elle pas mon sort? Qui, au fait, obtint un tel bonheur, réunit des circonstances pareilles aux nôtres?.....

Jeudi 14.

Nouvelles occupations de l'Empereur. Sur les grands capitaines; la guerre etc., etc. — Sa idées sur diverses institutions pour le bien être de la société. — Avocats. — Curés. — Autres objets.

L'Empereur, sur les six heures, m'a fait appeler dans sa chambre. Il venait de dicter, m'a-t-il dit, un fort beau chapitre sur les droits maritimes; il me parlait d'autres plans d'ouvrages; j'ai osé lui rappeler les quatorze paragraphes dont

il avait déjà eu l'idée, et que j'ai déjà mentionnés ailleurs. Il en a écouté le ressouvenir avec plaisir, et a assuré qu'il y viendrait certainement un jour.

Il s'est mis de là à lire et à corriger des notes précieuses qu'il avait dictées au Grand-Maréchal sur la différence des guerres anciennes et modernes, sur l'administration des armées, leur composition, etc., etc. Puis, s'étant mis à causer, et se lançant sur le sujet, entre autres choses il a dit : « Il n'est pas de grandes actions suivies » qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune; » elles dérivent toujours de la combinaison et du » génie. Rarement on voit échouer les grands » hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le » Grand-Gustave et autres, ils réussissent toujours; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils » deviennent ainsi de grands hommes? Non; mais » parce qu'étant de grands hommes, ils ont su » maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier » les ressorts de leur succès, on est tout étonné » de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir.

» *Alexandre*, à peine au sortir de l'enfance,

» conquiert, avec une poignée de monde, une » partie du globe; mais fut-ce de sa part une » simple irruption, une façon de déluge? Non; » tout est calculé avec profondeur, exécuté avec » audace, conduit avec sagesse. Alexandre se » montre tout à la fois grand guerrier, grand » politique, grand législateur; malheureusement » quand il atteint le zénith de la gloire et du » succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. » Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit » avec le cœur de Néron et les mœurs d'Hélio- » gabale. » Et l'Empereur développait les campagnes d'Alexandre, et je voyais le sujet sous un jour tout nouveau.

Passant ensuite à *César*, il disait, qu'au rebours d'Alexandre, il avait commencé sa carrière fort tard, et qu'ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses, il avait fini montrant l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle; il le pensait un des caractères les plus aimables de l'histoire. « César, observait-il, conquiert les » Gaules et les lois de sa patrie; mais, est-ce au » hasard et à la simple fortune qu'il doit ses grands » actes de guerre? » Et il analysait encore les

hauts faits de César comme il avait fait de ceux d'Alexandre. »

« Et cet *Annibal*, disait-il, le plus audacieux » de tous, le plus étonnant peut-être; si hardi, » si sûr, si large en toutes choses; qui, à vingt- » six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, » exécute ce qu'on devait tenir pour impossible; » qui, renonçant à toute communication avec » son pays, traverse des peuples ennemis ou in- » connus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade » les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait in- » surmontables, et ne descend en Italie qu'en » payant de la moitié de son armée la seule ac- » quisition de son champ de bataille, le seul » droit de combattre; qui occupe, parcourt et » gouverne cette même Italie durant seize ans, » met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la » terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa » proie que quand on met à profit la leçon qu'il » a donnée d'aller le combattre chez lui. Croira- » t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes » actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs » de la fortune? Certes, il devait être doué d'une » âme de la trempe la plus forte, et avoir une

» bien haute idée de sa science en guerre, celui » qui, interpellé par son jeune vainqueur, n'hé- » site pas à se placer, bien que vaincu, immédia- » tement après Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime » les deux premiers du métier.

» Tous ces grands capitaines de l'antiquité, » continuait Napoléon, et ceux qui, plus tard, » ont dignement marché sur leurs traces, n'ont » fait de grandes choses qu'en se conformant aux » règles et aux principes naturels de l'art; c'est- » à-dire par la justesse des combinaisons et le » rapport raisonné des moyens avec leurs consé- » quences, des efforts avec les obstacles. Ils n'ont » réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'ayent » été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et » l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de » faire constamment de la guerre une véritable » science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos » grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant » qu'on doit espérer en approcher.

» On a attribué à la fortune mes plus grands » actes, et on ne manquera pas d'imputer mes » revers à mes fautes; mais si j'écris mes cam- » pagnes, on sera bien étonné de voir que dans

» les deux cas, et toujours, ma raison et mes » facultés ne s'exercèrent qu'en conformité avec » les principes, etc., etc. »

Comme il est à désirer que l'Empereur accomplisse sa pensée d'écrire ses campagnes! Quels commentaires que ceux de Napoléon!!! *

---

* Il paraît que l'Empereur n'a point entièrement exécuté cet ouvrage qui eût été d'un si grand prix pour le métier. Toutefois la seconde livraison des Mémoires de Napoléon par les généraux Montholon et Gourgaud, qu'on publie en ce moment (*Paris, Bossange frères*), renferme des notes critiques de Napoléon sur un ouvrage de guerre, qui sont du plus grand intérêt, et peuvent nous tenir lieu, à certains égards, de ce que nous aurons perdu. On y trouve précisément les grands capitaines de l'antiquité mentionnés ici, mais avec ce développement, cette vigueur et cette supériorité d'une dictée réfléchie sur l'extrait informe d'une conversation courante. Un autre objet bien intéressant, présenté par les mêmes volumes, est l'ensemble des pièces officielles et le protocole des négociations de Châtillon. On a parlé des embarras de Louis XIV, à la fin de la guerre de la succession et des cruelles conférences de Gertruidenberg; mais que sont-elles, grand Dieu, auprès du congrès de Châtillon! et quel n'est pas l'état désespéré du malheureux empire français et la situation de son plénipotentiaire unique, luttant seul contre toute la diplomatie victorieuse de

L'Empereur a continué d'analyser de la sorte *Gustave-Adolphe*, *Condé*, chez qui il disait que la science semblait avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout savant; *Turenne*, qui, au contraire, ne s'était formé qu'avec peine et à force d'instruction. Et m'étant permis de lui dire à ce sujet qu'on avait remarqué pourtant que Turenne n'avait point formé d'élèves, tandis que Condé en avait laissé plusieurs fort distingués : « Pur caprice du hasard, a repris l'Empe-» reur; c'est le contraire qui eût dû arriver. Mais » il ne dépend pas toujours des maîtres de faire » de bons écoliers; encore faut-il que la nature » s'y prête : la semence doit rencontrer son ter-» rain. » Il a continué sur *Eugène*, *Marlborough*,

---

l'Europe!... Du reste, on s'étonne peu après cela de la haute et grande considération que le duc de Vicence a comme imposée à tous ces étrangers. Cela devait être, tant il leur montre de loyauté, d'élévation, de franchise; en un mot, tout ce qui compose une belle âme. Sa correspondance respire constamment le sujet fidèle, l'ami dévoué et surtout l'excellent citoyen. Aussi, sans discuter le mérite de son opinion personnelle, fût-on même d'un avis opposé, il devient impossible de ne pas se sentir pénétré de vénération à une telle lecture.

Vendôme, etc., sur le *Grand-Frédéric*, qu'il disait avoir été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et avoir eu le secret de faire des soldats de véritables machines. A son sujet, il a dit : « Combien les hommes diffèrent parfois de ce » qu'ils s'annoncent ! Savent-ils bien toujours » eux-mêmes ce qu'ils sont? En voilà un, re- » marquait-il, qui, au début, prend la fuite de- » vant sa propre victoire, et qui, tout le reste » de sa carrière, se montre bien certainement » le plus intrépide, le plus tenace, le plus froid » des hommes, etc. »

Après dîner, l'Empereur, plein de son travail du jour, dont il suit depuis quelque temps le sujet avec une espèce de plaisir et de satisfaction, a parlé jusqu'à près d'une heure du matin, traitant en maître, de la manière la plus ingénieuse, la plus forte et la plus lumineuse, une foule d'objets de guerre.

Il revenait sur la grande différence de la guerre des anciens avec celle des modernes. « L'inven- » tion des armes à feu a tout changé, observait- » il ; cette grande découverte était, du reste, » tout à l'avantage des assaillans, bien que jus-

» qu'ici la plupart des modernes aient soutenu » le contraire. La force corporelle des Anciens, » observait-il encore, était en harmonie avec » leurs armes offensives et défensives; les nôtres » au contraire, celles de nos jours sont tout à » fait hors de notre sphère. »

Si l'Empereur laisse après lui des idées sur ces objets, son opinion sera bien précieuse. Il l'a donnée ce soir sur la plupart des circonstances militaires; il s'est élevé aux plus hautes idées, et est descendu dans les plus petits détails.

Il disait que la guerre ne se composait que d'accidens, et que bien que tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne devait jamais perdre de vue tout ce qui pouvait le mettre à même de profiter de ces accidens. Le vulgaire appellerait cela bonheur, et ce ne serait pourtant que la propriété du génie.....

Il voulait que, dans l'état actuel, on donnât plus de consistance au troisième rang de l'infanterie, ou bien qu'on le supprimât, et il en développait le motif....

Il voulait que l'infanterie chargée par la cavalerie, tirât de fort loin sur elle, au lieu

de l'attendre à bout portant comme on le fait aujourd'hui; et il en démontrait l'avantage....

Il disait que l'infanterie et la cavalerie laissées à elles-mêmes sans artillerie, ne devaient point amener de résultat décisif; mais qu'avec de l'artillerie, et toutes choses d'ailleurs égales, la cavalerie devait détruire l'infanterie; et il développait très-lumineusement toutes ces choses, et une foule d'autres encore.

Il ajoutait que l'artillerie faisait aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples; qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poings, et qu'en bataille comme à un siége, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point; que la mêlée une fois établie, celui qui avait l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie, était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.

Du reste, concluait-il, il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs

et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en fuite toute notre effroyable administration paperassière, etc., etc.

« J'avais médité, disait-il, tous ces changemens; mais pour oser les mettre en pratique, » il m'eût fallu une profonde paix : une armée » de guerre ne le permettait pas; elle se fût révoltée, elle m'eût envoyé promener, etc. »

Puisque j'en suis à ce sujet, je vais réunir ici quelques notes éparses, recueillies à différens instans sur les innovations projetées par l'Empereur, non seulement sur l'armée, mais encore sur beaucoup d'autres objets essentiels à l'organisation sociale.

L'Empereur avait le projet, à la paix générale, nous a-t-il dit plus d'une fois, d'amener chaque puissance à une immense réduction des armées permanentes. Il eût voulu que chaque souverain

se bornât à sa seule garde, comme cadre du reste de l'armée à composer au besoin. Il eût voulu, s'il avait été contraint de conserver une forte armée en temps de paix, l'employer aux travaux publics, lui donner une organisation, une tenue et une manière de se nourrir tout à fait spéciale. On trouvera sans doute une partie de ces choses dans ses Mémoires; je sais qu'il les a dictées en différens momens à plusieurs de ces messieurs.

Il avait éprouvé, disait-il, que la plus grande gêne dans ses plans de campagne et ses grandes expéditions, venait de la nourriture moderne des soldats, du blé qu'il fallait trouver, de la farine qu'il fallait obtenir en le faisant moudre, enfin du pain qu'il fallait parvenir à faire cuire. Or, la méthode romaine, qu'il approuvait fort, et qu'il eût adoptée en tout ou en partie, eût remédié à tous ces inconvéniens. « Avec elle, » disait l'Empereur, on allait au bout du monde; » mais encore fallait-il du temps pour amener à » la transition d'un tel régime : il ne pouvait s'o- » pérer par un simple ordre du jour. J'en avais » eu la pensée depuis long-temps; mais quelle

» qu'eût été ma puissance, je me fusse bien donné » de garde de le commander. Il n'est point de » subordination ni de crainte pour les estomacs » vides. Ce n'était qu'en temps de paix et à loisir » qu'on eût pu y arriver insensiblement : je l'au- » rais obtenu en créant des mœurs militaires » nouvelles. »

L'Empereur eût constamment tenu à faire passer toute la nation par l'épreuve de la conscription. « Je suis intraitable sur les exemptions, » disait-il un jour au Conseil d'État : elles seraient » des crimes. Comment charger sa conscience » d'avoir fait tuer l'un au détriment de l'autre. » Je ne sais même pas si j'exempterai mon fils. » Et dans une autre occasion il disait encore que la conscription est la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, la véritable institution de toutes ses habitudes; et puis la nation, ajoutait-il, se trouvait de la sorte toute classée dans ses véritables intérêts pour sa défense au dehors et son repos au dedans. « Organisée, ma- » çonnée de la sorte, disait-il, le peuple français » eût pu défier l'univers; il eût pu, et avec plus

» de justesse, renouveler ce mot des fiers Gau-
» lois : *Si le Ciel venait à tomber, nous le sou-*
» *tiendrions de nos lances.* »

Dans son système et ses intentions, la conscription, loin de nuire à l'éducation, en fût devenue l'instrument. L'Empereur en serait arrivé, disait-il, à avoir dans chaque régiment une école pour le commencement ou la continuation de l'enseignement dans tous les genres, soit pour la ligne scientifique, pour les arts libéraux, ou pour les simples mécaniques. « Et rien de plus aisé que
» d'obtenir tout cela, remarquait-il; le principe
» une fois adopté, vous eussiez vu chaque régi-
» ment tirer tout ce qui eût été nécessaire de ses
» rangs mêmes : et quel bienfait le déversement
» de tous ces jeunes gens avec leurs connais-
» sances acquises, n'eussent-elles été qu'élémen-
» taires, avec les mœurs qui en dérivent nécessai-
» rement, n'aurait-il pas été produire dans la
» masse de la société ! etc. »

Un jour, l'Empereur disait encore que s'il eût eu du loisir, il y avait peu d'institutions sur lesquelles il n'eût porté la main ; et il s'arrêtait sur le fléau des procès, qu'il disait être une véri-

table lèpre, un vrai cancer social. « Déjà mon » code, disait-il, les avait singulièrement dimi- » nués, en mettant une foule de causes à la portée » de chacun; mais il restait encore beaucoup à » faire au législateur; non qu'il dût se flatter » d'empêcher les hommes de quereller : ce de- » vait être de tout temps; mais il fallait empê- » cher un tiers de vivre des querelles des deux » autres; empêcher qu'il les excitât même, afin » de mieux vivre encore. J'aurais donc voulu » établir qu'il n'y eût d'avoués ni d'avocats ré- » tribués que ceux qui gagneraient leurs causes. » Par là, que de querelles arrêtées! car il est » bien évident qu'il n'en serait pas un seul qui, » du premier examen d'une cause, ne la re- » poussât si elle lui semblait douteuse. On ne » saurait craindre qu'un homme vivant de son » travail, voulût s'en charger pour le seul plaisir » de bavarder; et même, dans ce cas encore, » le travers ne serait nuisible qu'à lui seul. Mais » avec les praticiens, observait l'Empereur, les » choses les plus simples se compliquent tout » aussitôt; on me présenta une foule d'objec- » tions, une multitude d'inconvéniens, et moi

» qui n'avais pas de temps à perdre, j'ajournai » ma pensée. Mais encore aujourd'hui je reste » convaincu qu'elle est lumineuse, et qu'en la » creusant, la retournant, ou la modifiant, on » pourrait en tirer grand parti.

Puis venaient *les curés*, qu'il eût voulu rendre très-importans et fort utiles. « Plus ils sont éclai- » rés, disait-il, moins ils sont portés à abuser de » leur ministère. » Aussi, à leur cours de théolo- gie, aurait-il voulu qu'on eût joint un cours d'agriculture et les élémens de la médecine et du droit « Par-là, disait-il, le dogme et la contro- » verse, qui ne sont que le cheval de bataille et » les armes du sot et du fanatique, fussent insen- » siblement devenus plus rares dans la chaire; il » ne serait plus guère demeuré que la pure mo- » rale, toujours belle, toujours éloquente, tou- » jours persuasive, toujours écoutée; et comme » on aime d'ordinaire à parler de ce qu'on sait, » ces ministres d'une religion toute de charité, » eussent de préférence entretenu les paysans de » leur culture, de leurs travaux, de leurs champs; » ils eussent pu donner de bons conseils contre » la chicane, et de bons avis aux malades: tous

» y eussent gagné. Alors les pasteurs eussent été » vraiment une providence pour leurs ouailles; » et comme on leur eût composé un très-bel » état, ils auraient joui d'une grande considéra- » tion : ils se seraient fort respectés eux-mêmes, » et l'eussent été de tous. Ils n'auraient pas eu le » pouvoir de la seigneurie féodale; mais ils en » auraient eu, sans danger, toute l'influence. Un » curé eût été le juge de paix naturel, le vrai » chef moral qui eût dirigé, conduit la popula- » tion sans danger, parce qu'il était lui-même » dépendant du Gouvernement qui le nommait » et le salariait. Si l'on joint à tout cela les épreu- » ves et le noviciat nécessaires pour le devenir, » qui garantissent en quelque sorte la vocation, » et supposent de belles dispositions de cœur et » d'esprit, on est porté à prononcer qu'une telle » composition de pasteurs au milieu des peuples, » eût dû amener une révolution morale tout à » l'avantage de la civilisation. »

Ceci me rappelle avoir entendu l'Empereur, au Conseil d'État, déclamer contre le casuel des ministres du culte, et faire ressortir l'indécence de les mettre dans le cas de marchander, disait-

il, des objets sacrés, et pourtant indispensables. Il proposait donc de le détruire. « En rendant » les actes de la religion gratuits, observait-il, » nous relevons sa dignité, sa bienfaisance, sa » charité; nous faisons beaucoup pour le petit » peuple; et rien de plus naturel et de plus sim- » ple que de remplacer ce casuel par une impo- » sition légale; car tout le monde naît, beaucoup » se marient, et tous meurent; et voilà pourtant » trois grands objets d'agiotage religieux qui me » répugnent et que je voudrais faire disparaître. » Puisqu'ils s'appliquent également à tous, pour- » quoi ne pas les soumettre à une imposition spé- » ciale, ou bien encore les noyer dans la masse » des impositions générales, etc., etc. » Cette proposition n'eut pas de suite.

Il me revient aussi en ce moment l'avoir encore entendu exprimer la proposition que tous les fonctionnaires et employés publics, même les militaires, formassent d'eux-mêmes le fond de leurs pensions à venir, par une légère retenue de leur salaire annuel : il y attachait beaucoup de prix. « De la sorte, disait-il, l'avenir de cha- » cun ne sera plus un objet de sollicitation, une

» faveur ; ce sera un droit, une vraie propriété ; » ce qui lui aura été retenu sera versé à la caisse » d'amortissement chargée de le faire valoir : ce » sera son propre bien qu'il suivra des yeux, et » qu'il retirera, sans contestation, lors de sa re- » traite. » On lui objectait qu'il était des traite- mens, ceux des militaires surtout, qui ne pour- raient admettre de retenue. « Eh bien ! j'y sup- » pléerai, répliquait l'Empereur, je les accroîtrai » de toute la retenue. — Mais à quoi bon alors, » objectait-on encore, si l'on doit faire la même » dépense, il n'y aurait point d'économie ; où » seraient donc les avantages? — Les avantages, » répliquait l'Empereur, seraient dans la diffé- » rence entre le certain et l'incertain, entre le » repos du trésor, qui n'aurait plus à se mêler de » ces accidens, et la tranquillité des citoyens, qui » posséderaient leur garantie, etc., etc. »

L'Empereur défendit cette idée avec beaucoup de chaleur. Il y revint plus d'une fois ; elle de- meura néanmoins sans résultat. J'ai déjà dit l'avoir vu improviser souvent de la sorte, ou faire discuter, après impression, une foule d'autres projets qui ont éprouvé le même sort. Voici qui

peut en fort peu de mots donner une idée des travaux et de l'activité de son administration. « On a calculé que le Gouvernement de Napo-» léon, dans un espace de quatorze ans et cinq » mois, présente soixante-un mille cent trente-» neuf délibérations du Conseil d'Etat, sur des » objets différens!.... » (*Histoire critique et raisonnée, etc., de Montvéran.*)

Enfin, j'ai entendu maintes fois Napoléon, et en diverses circonstances, répéter qu'il eût voulu un institut européen, des prix européens pour animer, diriger et coordonner toutes les associations savantes en Europe.

Il eût voulu pour toute l'Europe, l'uniformité des monnaies, des poids, des mesures; l'uniformité de législation. « Pourquoi, disait-il, mon » Code Napoléon n'eût-il pas servi de base à un » Code européen, et mon Université impériale à » une Université européenne? De la sorte, nous » n'eussions réellement, en Europe, composé » qu'une seule et même famille. Chacun, en » voyageant, n'eût pas cessé de se trouver chez » lui, etc. »

Il est encore une foule d'autres idées pareilles;

mais comme je n'oserais hasarder aucun ressouvenir des détails, je m'abstiens.

Vendredi 15.

L'Empereur change de manière à nous affecter. — Le Gouverneur nous environne de fortifications. — Terreurs de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque. — Madame Récamier et un prince de Prusse.

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjà déjeûné le matin, m'a fait appeler; voulant prendre l'air, il a essayé de marcher dans le bois; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le Grand-Maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez long-temps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés; nous en avions tous le cœur navré...

En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait, pour en faire de misérables revêtemens inutiles et ridicules. En effet,

depuis près de deux mois, le Gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous : il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades ; il nous a tout à fait cernés dans Longwood ; il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés ; aussi ces travaux excitent-ils tour-à-tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés : ils n'appellent plus Longwood et son écurie que *le fort Hudson* et *le fort Lowe ;* et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela » tient de la folie ; et que ne dort-il à son aise ? » Que ne nous laisse-t-il tranquilles ! Comment » n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des » localités, ici, est bien supérieure encore à tou- » tes ses terreurs paniques ? — Sire, a repris quel- » qu'un, c'est qu'il se souvient de *Capri,* où » avec deux mille hommes, trente pièces de ca- » non et perché dans les nues, il fut enlevé par

» douze cents Français que conduisait le brave » Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui » qu'à l'aide d'une triple escalade. — Eh bien, a » observé l'Empereur, sir Lowe se montre meil- » leur geolier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissemens; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou prendre quelque position particulière.

Le docteur O' Méara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril imminent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O' Méara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser. Il était loin de présenter rien d'aussi alarmant.

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à M^me^ de Staël, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont M^me^ Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contenaient » la preuve non équivoque de tout l'empire des » charmes de Mme Récamier, et du haut prix au- » quel le prince les élevait; car elles ne renfer- » maient rien moins que des offres ou des pro- » messes de mariage de sa part. »

Et voici le nœud de cette affaire, que j'ai appris plus tard. La belle Mme Récamier, dont la bonne réputation a eu le rare privilége de traverser sans injure nos temps difficiles, se trouvait auprès de Mme de Staël, à laquelle elle s'était héroïquement dévouée, quand un des princes de Prusse, fait prisonnier à Eylau, et se rendant en Italie par la permission de Napoléon, descendit au château de Coppet, avec l'intention de s'y reposer seulement quelques heures; mais il y fut retenu tout l'été par les charmes qu'il y rencontra. Celle qui s'y était exilée auprès de son amie, et le jeune prince se regardant tous deux comme des victimes de Napoléon, une haine commune commença peut-être leur intérêt mutuel. Touché d'une vive passion, le prince, malgré les obstacles que lui opposait son rang, conçut la pensée d'épouser l'amie de Mme de Staël, et le confia à celle-ci;

dont l'imagination poétique saisit avidement un projet qui pouvait répandre sur Coppet un éclat romanesque. Bien que le prince fût rappelé à Berlin, l'absence n'altéra point ses sentimens; il n'en poursuivait pas moins avec ardeur son projet favori; mais, soit préjugé catholique contre le divorce, soit générosité naturelle, M^me^ Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue.

C'est à cette circonstance, du reste, qu'on doit le tableau de Corine, qui passe pour une des créations les plus originales du pinceau de Gérard, le prince le lui ayant commandé pour en faire hommage à celle qui avait si profondément occupé ses pensées.

Mais puisque je suis revenu à M^me^ de Staël, je dirai que la publication des volumes précédens m'ayant valu la visite et les observations de quelques personnes qui lui sont fort attachées, de ses plus intimes m'ont assuré qu'on lui avait prêté des expressions contre Napoléon, qui lui étaient absolument étrangères, spécialement celle de *Robespierre à cheval*, qu'elles pouvaient désavouer pour elle en toute sûreté de conscience, disaient-elles; bien plus, elles ajoutaient

que Mme de Staël se montrait parfois, dans la conversation privée, bien plus favorable que ne le témoignaient ses écrits, toujours aiguillonnés, il fallait en convenir, par les ressentimens et le dépit. L'une de ces personnes me disait qu'il avait été vraiment précieux pour elle de lire dans le Mémorial, que Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé Mme de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde, parce qu'elle avait entendu Mme de Staël, au temps de son enthousiasme, comparer de son côté le jeune général de l'armée d'Italie tout à la fois à Scipion et à Tancrède, alliant, disait-elle, les vertus simples de l'un aux faits brillans de l'autre.

Après dîner, l'Empereur ayant fait venir Racine, son favori, il nous a lu les plus beaux morceaux d'Iphigénie, de Mithridate et de Bajazet. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre » en eux-mêmes, a-t-il dit en finissant, il y a » répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un » éternel amour, et son ton doucereux, son fas- » tidieux entourage; mais ce n'était pas précisé- » ment sa faute, ajoutait-il, c'était le vice et les » mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard

» encore ; était toute l'affaire de la vie de chacun. » C'est toujours le lot des sociétés oisives, obser- » vait-il. Pour nous, nous en avons été brutale- » ment détournés par la révolution et ses grandes » affaires. » Chemin faisant, il avait condamné aussi tout le fameux plan de campagne de Mithri- date. « Il pouvait être beau comme récit, disait- » il ; mais il n'avait point de sens comme con- » ception. »

Samedi 16.

Les ministres anglais actuels ; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries ; honorables exceptions. — Sentimens de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

J'ai trouvé l'Empereur avec une espèce d'almanach politique anglais qu'il s'amusait à feuilleter. S'étant arrêté sur les membres du ministère anglais, qu'il passait en revue : « En connaissez- » vous quelques-uns, m'a-t-il dit ? Quelle était, » de votre temps, l'opinion commune à leur » égard ? — Sire, ai-je répondu, il y a si long- » temps que j'ai quitté l'Angleterre, que presque » tous ceux qui y jouent un rôle aujourd'hui, ne

» faisaient que commencer alors; aucun n'était » encore sur la première ligne de la scène. » Alors, nommant *lord Liverpool*, il a dit : « Lord Liver- » pool est, dans tout cela, à ce qu'il paraît, ce » qu'il y a de plus honnête. On m'en a dit quelque » bien : il semble avoir de la tenue, de la décence; » car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi; » on a son métier à faire, son devoir à remplir; » mais j'ai lieu de m'indigner de mesures et de » formes ignobles. » A ce sujet, j'appris à l'Em- pereur que c'était de mon temps que le père de lord Liverpool, M. Jenkenson, devenu plus tard successivement lord Hawkesbury et lord Liver- pool, avait fait sa fortune politique. C'était un très-honnête homme, disait-on, ami particulier de Georges III, fort laborieux, et spécialement chargé des documens diplomatiques.

L'Empereur est passé ensuite à *lord S*..... « C'était encore un homme assez honnête, m'a- » t-on dit; mais de peu de capacité, une de ces » braves ganaches qui concourent bonnement au » mal. — Sire, de mon temps, et sous le nom » d'Addington, il a été orateur de la chambre des » communes à la satisfaction générale. C'était la

» créature, disait-on, de M. Pitt. Ce ministre » passait même pour l'avoir nommé à sa propre » place, en la quittant, afin d'y rentrer plus faci- » lement quand cela lui conviendrait. Ce qu'il y » a de certain, c'est que le public fut grandement » surpris de voir M. Addington successeur de » M. Pitt, tant on jugeait la chose au-dessus de » ses forces; et plus tard, un journal de l'oppo- » sition parlant de lui, rappelait qu'un philo- » sophe, Locke je crois, avait dit que les enfans » n'étaient qu'une feuille de papier blanc sur la- » quelle la nature n'avait point encore écrit; et » à cela le journal observait plaisamment qu'en » écrivant sur la feuille du *docteur*, c'était le so- » briquet donné à M. Addington, il fallait con- » venir que cette bonne nature avait laissé de » furieuses marges. — Et ce mauvais dogue, a » repris l'Empereur, à la pâture duquel il semble » qu'on nous ait livrés, ce *lord B*....., qu'en » savez-vous? — Absolument rien, Sire, ni sur » son origine, ni sur sa personne, ni sur son ca- » ractère. — Eh bien! à moi, il ne m'est donné, » a-t-il repris avec une espèce de chaleur, de » pouvoir le juger d'ici que d'après ses actes en-

» vers moi. Or, à ce titre, je le tiens pour *le plus* » *v.., le plus b.., le plus l.... des hommes.* La » brutalité de ses déterminations, la grossièreté » de ses expressions, le choix infâme de son agent, » m'autorisent à le prononcer ainsi. On ne trouve » pas aussi facilement un bourreau tel que celui » qu'il m'a envoyé, non on n'a pas la main aussi » heureuse; il a fallu nécessairement le chercher, » l'examiner, le juger, l'instruire; et certes, en » voilà assez à mes yeux, pour prononcer la » condamnation morale de quiconque peut des- » cendre à de tels détails : par le bras qu'il dirige, » on peut supposer quel doit être son cœur! »

J'avoue que, cédant à l'impulsion de mon naturel et des bienséances, j'ai été tenté d'abord de supprimer ou d'adoucir les expressions qui précèdent; mais un scrupule m'a arrêté, et si la grande ombre, si grièvement blessée, me suis-je dit, planant en cet instant au-dessus de moi, venait à me faire entendre : « Puisque vous » vous avisez de me faire parler, conservez du » moins mes paroles; » et j'ai écrit. Aussi bien, faut-il que justice se fasse. En jouissant des honneurs et du pouvoir, on s'astreint nécessairement

à répondre des charges. A l'inculpé, à se justifier : s'il y réussit, tant mieux.

L'Empereur étant passé à *lord C.....*, il a dit : « C'est celui-là qui gouverne tous le reste, » et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de » ses intrigues et de son audace. Fort d'une ma- » jorité qu'il a lui-même composée, il est tou- » jours prêt à s'escrimer au parlement, et avec » la dernière impudeur contre la raison, le droit, » la justice, la vérité ; nul mensonge ne lui coûte, » rien ne l'arrête, tout lui est égal ; il sait que les » votes sont constamment là pour tout applaudir » et tout légitimer. Il a entièrement sacrifié son » pays, et le ravale chaque jour en le conduisant » au rebours de sa politique, de ses doctrines, » de ses intérêts ; il le livre tout à fait au conti- » nent. La position se fausse à chaque instant » davantage. Dieu sait comment on s'en tirera !

» Lord C....., a-t-il continué, est regardé, » en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme » l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une » apostasie politique, qui, bien que commune » dans son pays, laisse néanmoins toujours une » tache indélébile. Il est entré dans la carrière

» sous les bannières de la cause du peuple, et » il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbi- » traire. Si on lui fait justice, il doit être exécré » des Irlandais, ses compatriotes, qu'il a trahis, » et des Anglais dont il a détruit les libertés au- » dedans, et les intérêts au-dehors.

» Il a eu l'impudence de produire au parlement, » comme faits authentiques, ce qu'il savait très- » bien avoir été falsifié, ce qu'il avait peut-être » fait falsifier lui-même; et c'est pourtant sur ces » actes qu'on a prononcé le détrônement de » Murat. Il fait métier de se mentir publique- » ment à lui-même chaque jour en plein parle- » ment, et dans des assemblées publiques, en » mettant dans ma bouche des paroles et des » projets propres à m'aliéner ses compatriotes, » bien qu'il sache qu'il n'en était rien; et cet » acte est d'autant plus bas, qu'il me tient lui- » même dans l'impuissance de répondre.

Lord C....., élève de M. Pitt, dont il se » croit peut-être l'égal, n'en est tout au plus que » le singe : il n'a cessé de poursuivre les plans » et les complots de son maître contre la France. » Et ici, sa pertinacité, son obstination, ont été

» peut-être ses véritables et seules qualités; mais » Pitt avait de grandes vues; chez lui l'intérêt » de son pays marchait avant tout; il avait du » génie, il créait; et de son île, comme point » d'appui, il gouvernait et faisait agir à son gré » les Rois du continent; C..... au contraire, » substituant l'intrigue à la création, les subsides » au génie, s'important fort peu de son pays, » n'a cessé d'employer le crédit et l'influence de » ces Rois du continent pour asseoir et perpé- » tuer son pouvoir dans son île. Toutefois, et » voici la marche des choses d'ici bas, Pitt, avec » tout son génie, n'a cessé d'échouer, et C....., » incapable, a complétement réussi. O aveugle- » ment de la fortune!!!...

» C..... s'est montré tout à fait l'homme » du continent; maître de l'Europe, il a satisfait » tout le monde, et n'a oublié que son pays. Ses » actes blessaient tellement l'intérêt national, ils » étaient tellement au rebours des doctrines du » pays, ils portaient tellement le caractère de l'in- » conséquence, qu'on ne comprend pas qu'une » nation sage se soit laissé gouverner par un tel » fou!!!

» Il prend pour base la légitimité, dont il pré-
» tend faire un dogme politique, lorsqu'elle sa-
» perait dans ses fondemens le trône de son pro-
» pre maître; et néanmoins il reconnaît Berna-
» dote, en opposition au légitime Gustave IV,
» qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il reconnaît
» l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de
» son vénérable père, Charles IV.

» Il proclame avec les alliés, comme une
» autre base fondamentale, le rétablissement de
» l'ancien ordre de choses, le redressement de
» ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les
» déprédations passés, enfin le retour de la mo-
» rale publique, et il sacrifie la république de
» Venise, qu'il abandonne à l'Autriche; celle
» de Gênes, dont il accommode le Piémont; il
» agrandit de la Pologne la Russie, son ennemie
» naturelle; il dépouille le Roi de Saxe en faveur
» de la Prusse, qui ne peut plus lui être de se-
» cours aucun; il enlève la Norwège au Dane-
» marck, qui, plus indépendant de la Russie,
» pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour
» en enrichir la Suède, tombée, par la perte de
» la Finlande et des îles de la Baltique, tout à

» fait sous la sujétion des Russes. Enfin, en vio-
» lation des premiers élémens de la politique gé-
» nérale, il néglige, dans sa situation toute puis-
» sante, de ressusciter l'indépendance de la Po-
» logne, et par-là livre Constantinople, expose
» toute l'Europe et prépare mille embarras à
» l'Angleterre.

» Je ne dirai rien du monstreux contre-sens
» d'un ministre, le représentant de la nation libre
» par excellence, qui remet l'Italie sous le joug,
» y maintient l'Espagne ; concourt de tous ses
» efforts à river des fers sur tout le continent.
» Penserait-il donc que la liberté n'est applicable
» qu'aux Anglais, et que le continent n'est pas
» fait pour elle ! * Mais, dans ce cas même, il
» se trouverait en tort vis-à-vis de ses propres
» compatriotes, qu'il prive chaque jour de quel-
» ques-uns de leurs droits : c'est la suspension
» de l'*habeas corpus* à tort et à travers ; c'est

---

* Et vraiment, plus tard, lord C..... a eu la cynique impudence de faire présisément cette déclaration en plein parlement et presque dans les mêmes paroles, au sujet des constitutions de Bade ou de Bavière.

» l'*alien-bill* en vertu duquel, le croirait-on bien,
» la femme d'un anglais, si elle est étrangère,
» peut être chassée d'Angleterre sous le bon plai-
» sir du ministre; c'est l'espionnage et la déla-
» tion qu'il répand à l'infini; ce sont des agens
» provocateurs, création infernale, à l'aide des-
» quels on est toujours sûr de trouver des cou-
» pables et de multiplier les victimes; c'est une
» froide violence, un joug de fer qu'il fait peser
» sur des dépendances étrangères.* Non, lord
» C..... n'est point le ministre d'un grand
» peuple libre, chargé d'imprimer le respect
» aux nations étrangères; c'est un visir des Rois

* J'ai appris que l'Empereur, depuis mon départ, lisant les plaintes des îles Ioniennes, énumérant de nouveau avec indignation les actes des alliés, qui avaient tant et si long-temps professé, disait-il, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, avait terminé disant: » Et ces gens là, hypocritement, effrontément, » ont osé me déclarer, à la face du monde, avide, de » mauvaise foi, tyran!!!.... »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria: » Parga! Parga! Certes, voilà un acte seul qui suffirait » pour balafrer un homme et le marquer au front à » jamais. »

» du continent, façonnant, à leur instigation, ses » compatriotes à l'esclavage; c'est le chaînon, le » conducteur à l'aide duquel se déversent sur le » continent les trésors de la Grande-Bretagne, » et s'importent en Angleterre toutes les doc- » trines malfaisantes du dehors.

» Il semble se montrer le partisan, l'obsé- » quieux associé de cette mystérieuse sainte al- » liance, alliance universelle dont je ne saurais » d'ici deviner ni le sens ni le but; qui ne peut » présenter rien d'utile, ni faire augurer rien de » bon. Serait-elle dirigée contre les Turcs? Mais » ce serait alors aux Anglais à s'y opposer. Serait- » ce pour maintenir en effet une paix générale? » Mais c'est une chimère dont ne sauraient être » dupe des cabinets diplomatiques. Il ne saurait » y avoir des alliances que par oppositions et » comme contrepoids. On ne saurait être alliés » entre tous; alors, ce n'est plus rien. Je ne la » comprendrais que comme alliance des Rois » contre les peuples; mais alors, qu'a à faire lord » C..... là-dedans? S'il en était ainsi, ne pour- » rait-il pas, ne devrait-il pas le payer cher un » jour?....

» J'ai eu ce lord C....., en mon pouvoir, a » dit l'Empereur; il était occupé à intriguer à » Châtillon, lorsque dans un de nos succès mo- » mentanés, mes troupes dépassèrent le congrès » qui se trouva enveloppé. Le premier ministre » anglais se trouvait sans caractère public, et de- » meurait en dehors du droit des gens : il le sen- » tit, et se montrait dans la plus affreuse anxiété » de se trouver ainsi entre mes mains. Je lui fis » dire de se tranquilliser, qu'il était libre : je le » fis pour moi, non pour lui; car, certes, je n'en » attendais rien de bon. Cependant, à quelque » temps de là, sa reconnaissance se manifesta » d'une manière toute particulière; quand il me » vit choisir l'île d'Elbe, il me fit proposer l'An- » gleterre pour asile, et employa alors son élo- » quence, sa subtilité pour m'y déterminer; mais, » aujourd'hui, les offres d'un C..... ont le » droit de m'être suspectes; et nul doute qu'il » ne méditât déjà en cela l'horrible traitement » qu'on exerce en cet instant sur ma personne!

» C'est un grand malheur pour le peuple an- » glais, que son ministre dirigeant ait été traiter » lui-même en personne avec les souverains du

» continent : c'est une violation de l'esprit de sa » constitution. L'orgueil anglais n'a aperçu alors » que son représentant allant dicter des lois; » mais il a de quoi se repentir aujourd'hui, que » l'événement lui prouve qu'il n'est allé stipuler, » au contraire, que des embarras, de la décon- » sidération, des pertes.

» Il est de fait certain que lord C..... eût » pu tout obtenir; mais soit aveuglement, soit » incapacité, soit perfidie, il a tout sacrifié. Assis » au banquet des Rois, il semble avoir rougi de » dicter la paix en *marchand*, et s'est avisé de la » traiter en *monsieur*. Son orgueil y a gagné; et » il est à croire que ses intérêts n'y ont pas perdu: » son pays seul en a souffert, et en souffrira beau- » coup et long-temps.

» Et les Rois du continent aussi ont à expier » peut-être la faute d'avoir mis en contact per- » sonnel leurs ministres dirigeans. Ne semble- » t-il pas en être résulté que tous ces premiers » ministres se sont créé, contre leurs propres » maîtres, une espèce de souveraineté secon- » daire; qu'ils se la sont garantie réciproque- » ment, et l'ont accompagnée, est-on autorisé

» à croire, de véritables subsides fournis de l'a-
» veu même de leurs maîtres. Voici comment l'on
» conçoit que la chose peut très-bien s'être ar-
» rangée, rien de plus simple, ni de plus ingé-
» nieux à la fois : en fixant le budjet secret dans
» un endroit, on fera arrêter qu'un tel, sur le
» continent, a été fort utile, qu'il peut l'être en-
» core, et qu'il faut savoir le reconnaître. Celui-ci
» à son tour aura soin de démontrer chez lui,
» qu'un autre, au loin, a rendu de grands ser-
» vices, qu'il a été même jusqu'à compromettre
» ses intérêts, et qu'il faut lui en tenir compte.
» Ce sont des arrangemens de la sorte, sans
» doute, qui ont fait dire à un grand personnage
» à Vienne, dans un moment de dépit : *Un tel*
» *me coûte les yeux de la tête.* Nul doute que ces
» ignobles transactions, ces honteuses menées,
» ne soient publiques un jour. Alors on connaî-
» tra les énormes fortunes léguées ou mangées;
» de nouvelles lettres de Barillon les consacreront
» avec le temps; mais elles ne découvriront rien,
» ne flétriront aucun caractère, parce que les
» contemporains auront pris les devans. »

Après cette vigoureuse et longue sortie, dans

laquelle je voyais Napoléon, pour la première fois peut-être, s'exprimer dans l'intimité avec tant de chaleur et d'amertume contre ceux dont il avait personnellement à se plaindre, il a gardé le silence quelques instans, puis il a repris : « Et » ce C..... a eu l'art de s'appuyer tout à fait » de lord W..... (que l'Empereur trouvait en » ce moment parmi les membres du ministère.) » W....., a-t-il dit, est devenu sa créature! » Quoi, le moderne Marlborough se traîner à la » suite d'un C.....! Atteler ses victoires aux » turpitudes d'un saltimbanque politique! Cela » se conçoit-il? Comment W..... ne s'indigne-» t-il pas qu'on puisse en concevoir la pensée! » Son âme ne serait-elle donc pas à la hauteur de » ses succès?..... »

J'ai pu remarquer qu'en général, il répugnait à l'Empereur de mentionner lord W..... Il évitait d'ordinaire, lorsque l'occasion s'en présentait, de laisser connaître son jugement. Sans doute il se sentait gauche à ravaler publiquement celui sous lequel il avait succombé. Toutefois, ici, il s'est abandonné sans mesure, et a livré sa pensée tout entière. Le sentiment de toutes

les indignités dont on se plaît à l'abreuver agissait sans doute en ce moment dans toute sa force. Je ne l'avais jamais vu, lui d'ordinaire si impassible, si calme au sujet de ceux qui lui ont fait le plus de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits, s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation; j'en étais ému moi-même.

« On m'assure, a-t-il dit, que c'est par lui que » je suis ici, et je le crois *. C'est digne, du reste, » de celui qui, au mépris d'une capitulation so- » lennelle, a laissé périr Ney, avec lequel il s'é- » tait vu souvent sur le champ de bataille ! Il est » sûr que pour moi je lui ai fait passer un mauvais » quart d'heure. C'est d'ordinaire un titre pour » les grandes âmes; la sienne ne l'a pas senti. Ma » chute et le sort qu'on me réservait lui ména- » geaient une gloire bien supérieure encore à » toutes ses victoires, et il ne s'en est pas douté. » Ah ! qu'il doit un beau cierge au vieux Blucher : » sans celui-là je ne sais pas où serait *Sa Grâce*,

* Cette idée de Napoléon s'est reproduite dans les dernières lignes qu'il a tracées, au moment de sa mort.

» ainsi qu'ils l'appellent; mais moi, bien sûre-
» ment, je ne serais pas ici. Ses troupes ont été
» admirables, ses dispositions, à lui, pitoyables,
» ou pour mieux dire il n'en a fait aucune. Il
» s'était mis dans l'impossibilité d'en faire, et,
» chose bizarre, c'est ce qui a fini par le sauver.
» S'il eût pu commencer sa retraite il était perdu.
» Il est demeuré maître du champ de bataille,
» c'est certain; mais l'a-t-il dû à ses combinai-
» sons? Il a recueilli les fruits d'une victoire pro-
» digieuse; mais son génie l'avait-il préparée?...
» Sa gloire est toute négative, ses fautes sont im-
» menses. Lui, généralissime européen, chargé
» d'aussi grands intérêts, ayant en front un en-
» nemi aussi prompt, aussi hardi que moi, laisser
» ses troupes éparses, dormir dans une capitale,
» se laisser surprendre. Et ce que peut la fatalité
» quand elle s'en mêle! en trois jours j'ai vu trois
» fois les destins de la France, celui du monde
» échapper à mes combinaisons.

» D'abord, sans la trahison d'un général, qui
» sort de nos rangs et court avertir l'ennemi, je
» dispersais et détruisais toutes ces bandes, sans
» qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée.

» Puis, sur ma gauche, sans les hésitations » inaccoutumées de Ney, aux Quatre-Bras, j'a- » néantissais toute l'armée anglaise.

» Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouies » de Grouchi, au lieu de me garantir une victoire » certaine, ont consommé ma perte et précipité » la France dans le gouffre.

» Non, a-t-il repris encore, W..... n'a qu'un » talent spécial : Berthier avait bien le sien! Il » y excelle peut-être; mais il n'a point de créa- » tion; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait » pour elle. Quelle différence avec ce Marlbo- » rough, désormais son émule et son parallèle. » Marlborough, tout en gagnant des batailles, » maniait les cabinets et subjuguait les hommes; » pour W....., il n'a su que se mettre à la » suite des vues et des plans de C..... Aussi, » Mme de Staël avait-elle dit de lui, que hors de » ses batailles il n'avait pas deux idées. Les salons » de Paris, d'un goût si fin, si délicat, si juste, » ont prononcé tout d'abord qu'elle avait raison, » et le plénipotentiaire français à Vienne l'a con- » sacré. Ses victoires, leur résultat, leur influence

» hausseront encore dans l'histoire ; mais son nom » baissera, même de son vivant...., etc., etc.

Puis, revenant aux ministères en général, aux ministères collectifs surtout, à toutes les intrigues, à toutes les grandes et petites passions qui agitent ceux qui les composent, l'Empereur a dit : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce sont » autant de *léproseries ;* nul n'y échappe à la con- » tagion. On peut y aspirer vertueux, qu'on n'en » sort jamais sans y avoir laissé sa pureté. Je n'en » excepterais que deux peut-être, le mien et » celui des États-Unis d'Amérique : le mien, parce » que mes ministres n'étaient que mes hommes » d'affaires, et que je demeure seul respon- » sable ; celui des États Unis, parce que les mi- » nistres n'y sont que les gens de l'opinion, » toujours droite, toujours surveillante, toujours » sévère. » Et il a conclu par cette fin remarquable :

« Je ne crois pas qu'aucun souverain se soit » jamais mieux entouré que j'avais fini par l'être. » Quel cri eût pu, avec justice, s'élever à cet » égard? Et si l'on ne m'en a pas tenu compte,

» c'est qu'il n'est que trop souvent de mode » parmi nous de fronder sans cesse. » Et il s'est mis à passer en revue sur ses doigts les différens ministres :

« Mes grands dignitaires, disait-il, *Cambacérès* et *Lebrun*, deux personnes très-distinguées et tout à fait bienveillantes.

» *Bassano* et *Caulaincourt*, deux hommes de » cœur et de droiture ; *Molé*, ce beau nom de la » magistrature, caractère appelé probablement » à jouer un rôle dans les ministères futurs. *Montalivet*, si honnête homme ; *Decrès*, d'une » administration si pure et si rigoureuse ; *Gaudin*, d'un travail si simple et si sûr ; *Mollien*, » de tant de perspicacité et de promptitude ; et » tous mes conseillers d'État, si sages, si bons » travailleurs ! Tous ces noms demeurent inséparables du mien. Quel pays, quelle époque présenta jamais un ensemble mieux composé, plus » moral ! Heureuse la nation qui possède de tels » instrumens, et sait les mettre à profit !.... Bien » que je ne fusse pas louangeur de mon naturel, » et que mon approbation fût en général purement négative, je n'en étais pas moins éclairé

» sur ceux qui servaient bien, et qui ont des » titres à ma reconnaissance. Le nombre en est » immense, et les plus modestes ne sont pas les » moins méritans. Aussi ne m'arriverait-il pas » d'essayer de les nommer, tant serait senti et » pourrait sembler ingrat de ma part le tort de » se voir oubliés!... etc. »

Dimanche 17.

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. — Le père d'un de ses aides-de-camp. — Ordures de Paris. — Roman abominable. — Sur les joueurs. — Famille La Rochefoucault, etc.

L'Empereur était souffrant et n'avait vu personne de tout le jour; le soir, il m'a fait appeler. Je me montrais fort inquiet sur sa santé; mais il m'a dit être plus mal disposé d'esprit que souffrant de corps, et il s'est mis à causer, parcourant un grand nombre d'objets qui l'ont remis.

Il s'est trouvé passer en revue de nouveau les généraux de l'armée d'Italie; il est revenu sur leur caractère, a cité des anecdotes qui les concernent; a parlé de l'avidité de l'un, de la forfanterie d'un autre, des sottises d'un troisième,

des dépradations de plusieurs, des bonnes qualités d'autres, et des grands et vrais services qu'en général ils ont tous rendus. Il s'est arrêté sur un de ceux qu'il y avait le plus aimé; sur sa défection, l'Empereur disait en avoir eu le cœur navré, et terminait en remarquant que pour ce qu'il connaissait de lui, il devait être parfois bien malheureux. « Jamais, observait-il, défection n'avait » été plus avouée, ni plus funeste; elle se trouve » consignée dans le Moniteur, et de sa propre » main; elle a été la cause immédiate de nos mal- » heurs, le tombeau de notre puissance, le nuage » de notre gloire, etc..... Et pourtant, disait-il » avec une espèce de ressouvenir d'affection, je » le répète parce que je le pense, ses sentimens » vaudront mieux que sa réputation; son cœur » l'emporte sur sa conduite; et lui-même, a con- » tinué l'Empereur, ne semble-t-il pas penser » ainsi : les papiers nous disent qu'en sollicitant » vainement pour Lavalette, il répond avec effu- » sion aux difficultés du Monarque, en lui disant: » *Mais, Sire, moi je vous ai donné plus que la vie!* » D'autres nous ont livré aussi, disait l'Empereur, » et d'une manière bien autrement vilaine encore;

» mais leur acte du moins n'est pas consacré par » des pièces officielles comme celui-ci. »

De là, l'Empereur, revenant en arrière, disait l'avoir élevé comme un père eût pu le faire de son fils. Il n'avait pu entrer dans le corps royal de l'artillerie, et avait dû s'attacher à un régiment provincial. « Neveu, disait l'Empereur, d'un de » mes camarades à Brienne et au régiment de » La Fère, qui me le recommanda en partant » pour l'émigration; cette circonstance m'avait » mis dans le cas de lui servir d'oncle et de père, » ce que j'avais réellement accompli; j'y pris un » véritable intérêt, et j'avais de bonne heure fait » sa fortune. Son père était chevalier de Saint- » Louis, propriétaire de forges en Bourgogne, » et jouissait d'une fortune considérable. »

Napoléon racontait qu'en 1794, revenant de l'armée de Nice à Paris, le château du père se trouvait près de sa route; il s'y arrêta et y fut magnifiquement traité, commençant déjà à avoir une certaine réputation. « Ce père, du propre » dire du fils, disait Napoléon, était un véritable » avare; mais il avait à cœur de bien traiter son » hôte, qui venait d'avoir tant de bontés pour son

» fils, et il le fit à la façon fastueuse des avares : » il voulait qu'on jetât tout par les fenêtres; on » était en juillet ou août, et il ordonna dans » toutes les chambres des feux à étouffer. Ce » trait, terminait Napoléon, eût été recueilli par » Molière, etc., etc. »

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylone. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage : il a dit qu'étant Empereur, il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur, qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore.

Son nom m'est échappé. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.

L'Empereur avait essayé, autant que les circonstances le lui avaient permis, de réprimer quelques-unes de ces ordures, disait-il; mais il ne s'était pas senti le courage de descendre aux détails de quelques autres. Il avait, par exemple interdit le jeu masqué, et avait voulu même défendre toutes les maisons de jeu; mais quand il avait voulu faire traiter la chose à fond devant lui, il s'était trouvé que c'était une très-grande question. Et comme je lui racontais à ce sujet que la police nous avait interdit de jouer entre nous, dans une des premières maisons du faubourg St.-Germain, il ne concevait pas, disait-il, une telle vexation: elle s'était pourtant exercée en son nom, de la part de Fouché, l'assurais-je. « Cela pouvait être, repliquait-il, mais je ne » l'ignorais pas moins; et croyez qu'il en était » ainsi de tous les détails de la police haute, » moyenne et basse. » Il m'a alors questionné sur le jeu dont je venais de lui parler, sa nature, son étendue, etc., etc....

Et comme je disais toujours *nous*, il m'a inter-

rompu me disant : « Mais, est-ce que vous étiez » spécialement de cette partie? Auriez-vous été » joueur? — Hélas! oui, Sire, très-malheureuse- » ment; à la vérité, par quintes et à de longs inter- » valles; mais toutes les fois que l'accès me repre- » nait, c'était alors jusqu'à indigestion. — Que je » suis content de ne l'avoir pas su dans le temps; » vous eussiez été perdu dans mon esprit, vous » n'eussiez jamais rien fait. Cela me prouve que » nous nous connaissions en effet bien peu, et » que vous ne causiez encore d'ombrage à per- » sonne; car il n'eût pas manqué d'âmes chari- » tables autour de moi pour m'en instruire. On » connaissait toute ma prévention contre les » joueurs; ils étaient aussitôt perdus dans ma » confiance. Je n'avais pas le loisir de vérifier si » j'avais tort ou raison; mais je ne comptais plus » sur eux. »

Le faubourg Saint-Germain a conduit à passer en revue les premiers noms de la capitale. L'Empereur s'est arrêté sur celui de La Rochefoucault, et sur divers membres de sa famille; sur la dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine; son mari, qu'il avait fait ambassadeur à Vienne et en Hol-

Lundi 18 et Mardi 19.

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. — Dires épars; notes perdues.

Nous parlions de la Pologne ébranlée à la voix de l'Empereur; des Rois auxquels nous l'avions crue destinée : chacun nommait le sien. L'Empereur, qui avait gardé le silence, l'a interrompu en disant : « Le vrai Roi de Pologne, c'était Po-» niatowski : il en réunissait tous les titres, il en » avait tous les talens. » Et il s'est tu.

Dans un autre moment, l'Empereur riait de l'importance qu'on avait mise à effacer ses emblêmes ou son chiffre sur les monumens qu'il avait créés. « On a pu, disait-il, avoir eu la pe-» titesse de les enlever aux regards du vulgaire; » mais on ne saurait les effacer des pages de » l'histoire, ni du sentiment des connaisseurs » et des artistes. J'ai agi différemment, ajoutait-» il, j'ai respecté tous les vestiges royaux que » j'ai trouvés encore; j'ai même fait rétablir des » fleurs de lys ou autres emblèmes, quand l'ordre » chronologique le réclamait, etc. »

A cela quelqu'un s'est permis de dire que le

prince Lucien avait montré précisément les mêmes sentimens. Logé au Palais-Royal, où l'Empereur l'avait placé à son arrivée en 1815, et frappé, en montant le bel escalier, du groupe de fleurs de lys qui tapissent la muraille, il dit à l'officier de l'Empereur en service auprès de lui : « Nous ôterons bientôt tout cela, n'est-ce » pas? — Pourquoi, Monseigneur? — Mais, » parce que ce sont les insignes de l'ennemi.— » Eh bien! Monseigneur, pourquoi ne demeure- » raient-elles pas nos trophées? — Et vous avez » bien raison, répliqua-t-il vivement; car ce sont » aussi mes principes et ma manière de voir. »

Aujourd'hui j'ai eu peu à recueillir de l'Empereur, et malheureusement bientôt je n'aurai plus à l'entendre. Je vais remplir ce vide et celui du jour suivant, en insérant ici bien des objets que je trouve indiqués par des notes éparses sur la couverture même de mon journal; car d'habitude j'y inscrivais de la sorte ce que je m'apercevais avoir oublié de mettre en son lieu, comme aussi d'anciens souvenirs quand ils me revenaient, ou bien encore des points délicats que la prudence et la circonspection com-

mandaient à notre état de captivité; enfin, on trouvera ici même des choses apprises plus tard; mais de sources incontestables.

Beaucoup de ces articles n'ont point de liaison entre eux; toutefois ils concourent tous au but constant de ce recueil, soit qu'ils démentent les couleurs mensongères sous lesquelles, dans le temps, on nous peignait Napoléon, soit qu'ils fassent ressortir, au contraire, les véritables nuances de son caractère. Puisse la lecture du Mémorial, porter ceux qui l'ont approché à consacrer de leur côté ce qu'ils en savent ou ce qu'ils en ont entendu de lui-même.

— Il n'était jadis bruit que de la grande brutalité et de l'extrême violence de l'Empereur envers son entourage : or il est reconnu à présent que tout ce qui le servait, dans son plus petit intérieur, l'adorait précisément à cause de sa bonté et de l'excellence de son cœur. Quant à son atmosphère extérieur, je tiens, depuis mon retour en Europe, de quelqu'un du plus haut rang, dont le nom seul suffirait pour commander la croyance, par la considération dont il jouit, et que ses fonctions attachaient cons-

tamment à la personne de l'Empereur, soit dans ses expéditions de guerre, soit dans le séjour de ses palais, qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois s'emporter au point de frapper, et c'était un de ses palfreniers, qui, lors de la retraite de Saint-Jean-d'Acre, se refusait à donner son cheval pour le transport des malades, lorsque lui, général en chef, avait livré le sien, et forcé tout son état-major à en faire autant. Et encore, me disait-on, il était aisé d'apercevoir dans cet acte bien plus de politique que d'impulsion naturelle; la chose se passant devant des soldats découragés, auxquels il fallait prouver le vif intérêt qu'on leur portait.

— Il était passé en habitude de répéter que Napoléon était le plus désobligeant à sa Cour, ainsi que pour ceux de son service; qu'il n'avait jamais rien de gracieux ou d'aimable à dire à personne. Or, voici ce que, entre autres choses, j'ai moi-même entendu : L'Empereur, à son arrivée de la désastreuse campagne de Leipsick, reçut à une heure inusitée les officiers de sa maison; il se présenta à nous avec un air de tristesse. Arrivé à M. de Beauveau, qui était à côté

de moi, et dont le fils encore enfant était parti pour cette campagne, dans les gardes d'honneur ou autrement, Napoléon lui dit : « Votre fils » s'est conduit à merveille; il a fait honneur à » son nom; il est blessé, mais ce n'est rien. » Toutefois il pourra se vanter avec orgueil d'a- » voir vu couler son sang de bonne heure pour » la patrie. »

A la même époque, à un de ses levers, après avoir donné quelques ordres à mon voisin, le général Gérard, dont la réputation commençait à attirer tout à fait l'attention, il termina par quelques phrases évidemment bienveillantes, mais au fait assez obscures; et après avoir fait quelques pas pour continuer sa tournée, il revint tout à coup au général Gérard, ayant lu apparemment sur sa figure qu'il ne l'avait pas compris, prononçant distinctement cette fois : « Je disais que si j'avais bon nombre de gens » comme vous, je croirais nos pertes réparées, » et me considérerais comme au-dessus de mes » affaires. »

— C'est à la même époque que j'ai vu quel pouvait être l'ascendant moral de l'Empereur

sur certains esprits, et l'espèce de culte qu'on pouvait lui porter : Un général dont je ne sais pas le nom, grièvement blessé à la jambe, s'était traîné au lever de l'Empereur, qui, vers ce temps, en avait étendu de beaucoup la faveur. Apparemment qu'on avait instruit Napoléon que l'amputation était absolument indispensable, et que ce malheureux officier s'y refusait tout à fait, car arrivé à lui, il dit : « Comment pouvez-vous » vous refuser à une opération qui doit vous » conserver la vie? Ce ne saurait être la crainte » qui vous arrête; vous vous êtes exposé si sou- » vent dans les batailles! Serait-ce le mépris de » la vie? Mais comment votre cœur ne vous dit-il » pas qu'avec une jambe de moins on peut en- » core être utile à la patrie, rendre de grands » services à son pays? » L'officier gardait le silence; sa figure, sa contenance, étaient calmes, douces, mais négatives; et l'Empereur, attristé, avait déjà passé plusieurs personnes, quand l'officier, semblant avoir recueilli ses forces et pris une résolution soudaine, s'avança vers l'Empereur, et lui dit : « Sire, si Votre Majesté m'en » donne l'ordre, j'y vais en sortant d'ici. » A

quoi l'Empereur répliqua : « Mon cher, mon » autorité ne s'étend pas jusque là ; c'est la per- » suasion dont j'aurais souhaité vous pénétrer ; » mais de commandement, le Ciel m'en pré- » serve ! » Et je crois me rappeler que le bruit fut alors que le malheureux officier, en sortant, avait été se soumettre à l'opération fatale.

— Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur étant entré le soir fort tard aux Tuileries, son premier lever, le lendemain, fut, comme on suppose, des plus nombreux. Quand la porte s'ouvrit, à son apparition devant nous, il me serait difficile de rendre le vague de mes idées et la nature de mes sensations. Il apparaissait là comme de coutume, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle ; il me semblait le même que si je l'avais vu la veille : la même figure, le même costume, la même attitude, les mêmes manières. Je me sentais vivement remué, et je crois que chacun partageait les mêmes sensations. Toutefois, à sa vue, le sentiment l'emportant sur le respect, on se précipita vers lui ; lui-même se montrait visiblement ému, et il embrassa plusieurs des plus distingués. Puis commença, comme de coutume, sa

tournée ordinaire ; sa voix était douce, sa figure satisfaite, ses manières affectueuses ; il parlait successivement avec bienveillance à chacun. » Ah ! M. le major-général de l'armée blanche, » dit-il à deux pas de moi à quelqu'un avec un mélange visible de plaisanterie et d'affection. Plusieurs des assistans n'étaient pas sans quelque embarras par les divers grands événemens qui s'étaient passés ; pour Napoléon, il semblait n'en vouloir connaître aucun : il n'oubliait pas qu'il avait dégagé chacun à Fontainebleau.

Les traits suivans prouvent la justesse de son raisonnement et le sang-froid de ses actes ; ils démontrent surtout que bien qu'au sommet du pouvoir, sa modération et son équité ne fléchissaient point devant ce qui lui était le plus directement personnel, et sur le sujet le plus délicat et le plus sensible.

—Lorsque, compromis dans l'affaire de Georges et Pichegru, Moreau se trouva arrêté, un des aides-de-camp du premier Consul, qui l'avait été aussi peut-être de Moreau, ou du moins avait servi sous ses ordres, n'hésita pas à l'aller visiter avec un intérêt marqué. « Cela peut être bien,

» dit Napoléon en l'apprenant; je ne saurais pré-
» cisément blâmer un tel acte; mais je dois cher-
» cher un autre aide-de-camp. Ce poste est tout
» de confiance et d'un entier dévouement; il ne
» saurait admettre de partage dans une affaire
» aussi personnelle que celle-ci. » Et il donna un régiment à cet aide-de-camp, le colonel Lacuée, officier très-distingué, et qui périt à quelque temps de là, à la tête de ce régiment, dans les affaires qui précédèrent la capitulation d'Ulm.

— A peu près à la même époque, et pour la même affaire, un préfet, aussi remarquable par ses talens administratifs que par la noblesse de son caractère, celui de Liége (le baron Desmousseau) fut mandé subitement à Paris; il y accourut l'esprit plein des preuves de satisfaction qu'il pouvait recevoir, parce qu'il les méritait; mais il se trouva invité par le grand-juge à vouloir bien passer chez lui avant de se présenter chez le premier Consul; et là il se vit inopinément interrogé, *ex officio*, sur une lettre qu'on lui présentait. Il ne put d'abord en nier la signature, tant elle se trouvait bien imitée; mais il se récria aussitôt sur les sentimens qu'elle ren-

fermait : c'était le plaidoyer de Moreau et des imprécations contre le Consul ; machination atroce, qu'un haut fonctionnaire, ennemi du préfet, avait fait fabriquer dans l'intention de le perdre. Le préfet ayant prouvé que cet acte lui était étranger, il parut à la grande audience du premier Consul, qui affecta de lui témoigner une considération toute particulière, et lui dit en le quittant : « Retournez à vos fonctions que vous » remplissez si bien. Vous emportez toute mon » estime : ce témoignage public doit vous con- » soler du désagrément que vous ont bassement » suscité la calomnie et le mensonge, etc. »

Voici qui fait voir que Napoléon n'était pas disposé à sévir trop promptement contre une certaine indépendance même déraisonnable.

Je tiens de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, que demeuré seul avec l'Empereur après un conseil des ministres, il lui dit : « Sire, ce n'est pas sans un grand embarras que » j'ose entretenir Votre Majesté d'une circons- » tance vraiment ridicule ; mais un préfet, jeune » auditeur, s'obstine ouvertement à me refuser » un titre que l'usage a consacré pour tous vos

» ministres. Des subalternes de mes bureaux » s'étant aperçus qu'il ne me donnait jamais le » *Monseigneur*, et croyant y voir de l'affectation, » ont eu la gaucherie de le lui réclamer en mon » nom; à quoi il a répondu péremptoirement » qu'il n'en ferait rien. Je suis tout honteux » qu'on ait élevé cette difficulté; mais pourtant » la chose en est venue à un point qui ne per- » met pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instans de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout, une telle obli- » gation n'est pas dans le Code, et ce jeune » homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas » mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se » prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir » son père, je suis sûr que le jeune homme ne » résistera pas à un ordre de sa part. » Tournure remarquable de la plus délicate morale.

— Le vingt mars au soir, l'Empereur à peine entré dans ses appartemens aux Tuileries, le capitaine des dragons G. D..... se présente à lui :

il était porteur de la capitulation de Vincennes, qui venait d'être obtenue par une rare audace et une grande adresse. Napoléon sourit d'abord aux détails qu'il se fait raconter; puis, frappé du ton d'exaltation et des expressions enflammées du narrateur, se rappelant tout à coup le Gouverneur Puyvert, à qui Vincennes a déjà été funeste, il s'écrie brusquement : « Mais, Mon» sieur, vous ne me parlez pas du Gouverneur; » qu'en a-t-on fait? — Sire, reprend l'officier » avec plus de calme, on lui a délivré un passe» port, on l'a fait escorter, il est hors de Paris. » Napoléon faisant alors deux pas, saisit la main de l'officier avec une expression qui trahit toute l'anxiété qu'il venait d'éprouver : « Je suis con» tent, Monsieur, lui dit-il avec chaleur, c'est » bien, très-bien, parfaitement bien ! »

— Je trouve, en note perdue, que l'Empereur disait que la plus belle lettre militaire qu'il eût jamais lue, était, sous son consulat, celle d'un soldat du Midi, nommé Léon. Un si haut témoignage suppose quelque chose de remarquable : aussi je transcris ici cette note, sans trop savoir ce qu'elle signifie; mais seulement dans l'espoir

de mettre quelque personne, peut-être, sur la voie de reproduire cette pièce, dans le cas où elle ne serait pas déjà consignée.

— On trouve que Napoléon a donné soixante batailles, César n'en avait livré que cinquante.

— On se demandait un jour, devant Napoléon, comment il arrivait que des malheurs encore incertains frappaient parfois beaucoup plus que les malheurs déjà arrivés. « C'est, répartit-il, que, » dans l'imagination comme dans le calcul, la » force de l'inconnu est *incommensurable*. »

» — Allez, Monsieur, courez, disait d'ordi» naire l'Empereur après avoir donné une mis» sion importante ou tracé la marche d'un grand » travail, et n'oubliez pas que le monde a été » fait en six jours. »

Dans une occasion de ce genre, il terminait vis-à-vis de quelqu'un, disant : « Demandez» moi tout ce que vous voudrez, hormis *du temps:* » c'est la seule chose hors de mon pouvoir. »

Une autre fois, ayant donné un travail fort pressé, qu'il attendait dans la journée même, on ne le lui apporta que le lendemain très-tard; l'Empereur s'en montrait mécontent; et comme

la personne, pour se justifier, l'assurait qu'elle avait travaillé tout le jour: « Mais, Monsieur, n'a-» viez-vous pas encore toute la nuit, lui répartit » Napoléon. »

—L'Empereur s'occupant soigneusement de la commodité et des embellissemens des marchés de la capitale, avait coutume de dire : « *La halle* » *est le Louvre du peuple.* »

—L'égalité des droits, c'est-à-dire cette même faculté pour chacun d'aspirer, de prétendre et d'obtenir, était un des grands traits du caractère de Napoléon, inné en lui, tout à fait dans sa propre nature. « Je n'ai pas toujours régné, » disait-il; avant d'avoir été souverain, je me » souviens d'avoir été sujet, et je n'ai pas oublié » tout ce que ce sentiment de l'égalité a de fort » sur l'imagination, et de vif dans le cœur. » Il en disait de même de la liberté.

Donnant un jour un projet à rédiger à un de ses conseillers d'Etat, il lui disait : « Surtout n'y » gênez pas la liberté, et bien moins encore l'é-» galité; car, pour la liberté, à toute rigueur » serait-il possible de la froisser, les circonstances » le veulent, et nous excuseront; mais pour l'é-

» galité, à aucun prix, Dieu m'en garde ! Elle » est la passion du siècle, et je suis, je veux de- » meurer l'enfant du siècle ! »

— Le mérite était *un* à ses yeux, et récompensé de même, aussi voyait-on les mêmes titres, les mêmes décorations atteindre également l'ecclésiastique, le militaire, l'artiste, le savant, l'homme de lettres; et il est vrai de dire que jamais nulle part, chez aucun peuple, à aucune époque, le mérite ne fut plus honoré, ni le talent plus magnifiquement récompensé. Ses intentions là-dessus étaient sans bornes. J'ai déjà rapporté qu'il dit un jour : « Si *Corneille* vivait, je le ferais » prince. »

—L'Empereur disait un jour à Sainte-Hélène : « Je crois que la nature m'avait calculé pour les » grands revers ; ils m'ont trouvé une âme de » marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle » a dû glisser. »

— Une autre fois, à l'occasion d'une nouvelle vexation, il échappa à l'un de ceux qui étaient auprès de Napoléon, de s'écrier : « Ah ! Sire, » voilà bien de quoi vous faire haïr les Anglais » encore davantage. » Sur quoi Napoléon, haus-

sant les épaules, lui répondit moitié gaîté, moitié commisération : « Homme à préjugés, esprit » commun et vulgaire, demandez-moi plutôt, » et tout au plus, si je haïrais davantage tel ou » tel Anglais.... Mais, puisque nous y sommes, » sachez qu'un homme, véritablement homme, » ne hait point; sa colère et sa mauvaise humeur » ne vont point au-delà de la minute; le coup » électrique..... L'homme fait pour les affaires » et l'autorité, ne voit point les personnes; il ne » voit que les choses, leur poids, et leur consé- » quence. »

— Dans une certaine circonstance, il disait qu'il ne doutait nullement que sa mémoire ne gagnât beaucoup à mesure qu'elle avancerait dans la postérité; les historiens se croiraient obligés de le venger de tant d'injutices contemporaines. Les excès entraînent toujours leurs réactions; d'ailleurs, à une grande distance, on le verrait sous un jour plus favorable, il paraîtrait débarrassé de mille encombremens; on le jugerait dans les grandes vues, et non dans les petits détails; on planerait sur les grandes harmonies; les irrégularités locales demeureraient

inaperçues : surtout on ne l'opposerait plus à lui-même ; mais à ce qu'on aurait alors sous la main, etc. ; et il concluait que dès aujourd'hui, comme dans ces temps-là, il pourrait se présenter avec fierté devant le tribunal le plus sévère, et lui soumettre tous ses actes privés ; il s'y montrerait vierge de tout crime.

— L'Empereur me disait un jour qu'il concevait dans sa tête, et se proposait d'entreprendre *son Histoire diplomatique*, ou l'ensemble de ses négociations, à partir de Campo-Formio jusqu'à son abdication. S'il a accompli sa pensée, quel trésor historique !

— L'Empereur parlant d'éloquence militaire, disait : « Quand, au fort de la bataille, parcou- » rant la ligne, je m'écriais : *Soldats, déployez vos drapeaux, le moment est venu*, il eût fallu » voir nos Français ; ils trépignaient de joie, je » les voyais se centupler ; rien alors ne me sem- » blait impossible. »

On connaît une foule d'allocutions militaires de Napoléon. En voici une que je tiens de celui-là même qui l'a recueillie sur le terrein. Passant en revue le second régiment de chasseurs à che-

val, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, il demande au colonel : « Combien d'hommes présens? — Cinq cents, répond le colonel; » mais parmi eux beaucoup de jeunes gens. — » Qu'importe, lui dit l'Empereur d'un air qui » marquait sa surprise d'une pareille observation, ne sont-ils pas tous Français?... » Puis, se tournant vers le régiment, il ajouta : « Jeunes » gens, il ne faut pas craindre la mort; quand » on ne la craint pas, on la fait rentrer dans les » rangs ennemis. » Et le mouvement de son bras exprimait vivement l'action dont il parlait. A ces mots, on entendit comme un frémissement d'armes et de chevaux, et un soudain murmure d'enthousiasme, précurseur de la victoire mémorable qui, quarante-huit heures après, renversa la colonne de Rosbach.

— A la bataille de Lutzen, la plus grande partie de l'armée se trouvait composée de conscrits qui n'avaient jamais combattu. On raconte que l'Empereur, au plus fort de l'action, parcourait en arrière le troisième rang de l'infanterie, le soutenant parfois de son cheval en travers, et criant à ces jeunes soldats : « Ce n'est rien, mes enfans;

» tenez ferme; la patrie vous regarde, sachez » mourir pour elle. »

— Napoléon avait une estime toute particulière pour la nation allemande. « J'ai pu lui im- » poser bien des millions, disait-il, c'était néces- » saire; mais je me serais bien donné de garde » de l'insulter par du mépris. Je l'estimais. Que les » Allemands me haïssent, cela est assez simple : » on me força dix ans de me battre sur leurs » cadavres; ils n'ont pu connaître mes vraies dis- » positions, me tenir compte de mes arrière- » pensées; et elles étaient grandes pour eux. »

— L'Empereur disait un jour, en parlant d'une de ses déterminations : « Je n'en voulais » rien faire, je me laissai toucher, je cédai; j'eus » tort : le cœur d'un homme d'État doit être dans » sa tête. »

— L'Empereur faisait remarquer que nos facultés physiques s'aiguisent par nos périls ou nos besoins. « Ainsi, disait-il, le Bédouin du dé- » sert a la vue perçante du lynx; et le sauvage » des forêts a l'odorat des bêtes. »

— On citait quelqu'un qui, distingué par ses conceptions et ses faits, laissait pourtant paraître

parfois des lacunes choquantes dans ses manières et ses expressions. L'Empereur expliquait cette désharmonie en disant : « Vous verrez qu'il pèche » par *l'éducation de la peau;* ses langes auront » été trop communs, trop sales. »

— L'Empereur, parlant du danger qu'il avait couru aux Cinq-Cents, lors de brumaire, l'attribuait militairement au seul local de l'Orangerie, où il avait été obligé d'entrer par une des extré- » mités, pour en parcourir la longueur. Le mal- » heur fut, disait-il, que je ne pus me présenter » de front; je fus contraint de prêter le flanc. »

— On parlait de quelqu'un qui semblait croire pouvoir en imposer par un ton et des expressions approchant parfois de la menace. « C'est ridicule » aujourd'hui, disait l'Empereur; personne n'a » peur à présent; un enfant n'a plus peur : et » voilà le petit Emmanuel, montrant mon fils, » prêt à tirer un coup de pistolet, j'en suis sûr, » avec quiconque pourrait le désirer. » Ces paroles de Napoléon influeront peut-être sur le reste de sa vie.

— Napoléon, au retour de la campagne de Russie, se montrait si frappé de la force d'âme qu'il

disait avoir été déployée par Ney, qu'il le nomma prince de la Moscowa, et qu'il répéta alors à plusieurs reprises : « J'ai deux cents millions dans » mes caves; je les donnerais pour Ney. »

—L'Empereur, appuyant sur l'infaillibilité, en dernière analyse, du triomphe des idées modernes, disait : « Comment ne l'emporteraient-elles » pas? Observez bien le train des choses : même » en opprimant, aujourd'hui on se pervertit! »

— Dans une certaine circonstance où on appuyait sur ce qu'il n'aimait pas à se faire valoir : « C'est, répondait l'Empereur, que la moralité, » la bonté, chez moi, ne sont point dans ma bou» che, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main » de fer n'était pas au bout de mon bras, elle » tenait immédiatement à ma tête : la nature » ne me l'a pas donnée; le calcul seul la faisait » mouvoir. »

—Napoléon, dans un moment de dépit contre la malveillance et les murmures de Paris, demandait, après tout ce qu'il avait accompli, ce qu'on attendait donc de lui. « Sire, se permit-on de » lui répondre, on voudrait que Votre Majesté » arrêtât son cheval. — Arrêter mon cheval! c'est

» bientôt dit... Il est vrai que j'ai les bras assez » forts pour arrêter, d'un coup de bride, tous les » chevaux du continent; mais je n'ai pas de brides » pour arrêter les voiles anglaises, et c'est là que » gît tout le mal; comment n'a-t-on pas l'esprit » de le sentir! »

— Reprochant un jour à quelqu'un de ne pas se corriger des vices qu'il convenait connaître. « Monsieur, lui disait-il, quand on con- » naît son mal moral, il faut savoir soigner son » âme comme on soigne son bras ou sa jambe. »

— L'Empereur, parlant de la noblesse qu'il avait créée, se récriait sur ce qu'on l'eût si peu compris : c'était pourtant, disait-il, une de ses plus grandes idées, des plus complètes, des plus heureuses. Il avait pour but trois objets de la première importance, et tous les trois auraient été atteints; savoir : réconcilier la France avec l'Europe, et rétablir l'harmonie avec elle, en semblant adopter ses mœurs; réconcilier par la même voie, amalgamer entièrement la France nouvelle avec la France ancienne; enfin, faire disparaître tout à fait la noblesse féodale, la seule offensante, la seule oppressive, la seule contre

nature. « Par ma création, disait l'Empereur, je » venais à bout de substituer des choses positives » et méritoires à des préjugés antiques et détestés. » Mes titres nationaux rétablissaient précisément » cette égalité que la noblesse féodale avait pros- » crite. Tous les genres de mérite y parvenaient : » aux parchemins je substituais les belles actions, » et aux intérêts privés, les intérêts de la patrie. » Ce n'était plus dans une obscurité imaginaire, » dans la nuit des temps, qu'on eût été placer son » orgueil ; mais bien dans les plus belles pages » de notre histoire. Enfin, je faisais disparaître la » prétention choquante du sang; idée absurde, » en ce qu'il n'existe réellement qu'une seule es- » pèce d'hommes, puisqu'on n'en a pas vu naître » les uns avec les bottes aux jambes, et d'autres » avec un bât sur le dos.

» Toute la noblesse de l'Europe, et qui la gou- » verne de fait, y fut prise : elle applaudit unani- » mement à une institution qui, dans ses idées, » se présentant comme nouvelle, relevait sa préé- » minence; et pourtant cette nouveauté allait la » saper dans ses fondemens, et l'eût infaillible- » ment détruite. Pourquoi a-t-il fallu que l'opi-

» nion que je faisais triompher eût la gaucherie
» de servir précisément ses ennemis ? Mais j'ai
» eu ce malheur plus d'une fois. »

Mercredi 20.

Sur les difficultés de l'histoire.— Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghein.

« Il faut en convenir, me disait aujourd'hui
» l'Empereur, les *véritables vérités*, mon cher,
» sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire.
» Heureusement que la plupart du temps elles
» sont bien plutôt un objet de curiosité que de
» réelle importance. Il est tant de vérités !... Celle
» de Fouché, par exemple, et autres intrigans
» de son espèce; celle même de beaucoup d'hon-
» nêtes gens diffèreront parfois beaucoup de la
» mienne. Cette vérité historique, tant implorée,
» à laquelle chacun s'empresse d'en appeler, n'est
» trop souvent qu'un mot: elle est impossible au
» moment même des événemens, dans la chaleur
» des passions croisées; et si, plus tard, on de-
» meure d'accord, c'est que les intéressés, les
» contradicteurs ne sont plus. Mais qu'est alors
» cette vérité historique, la plupart du temps ?

» Une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort in-
» génieusement. Dans toutes ces affaires, il est
» deux portions essentielles fort distinctes : les
» faits matériels et les intentions morales. Les faits
» matériels sembleraient devoir être incontro-
» versables; et pourtant, voyez s'il est deux re-
» lations qui se ressemblent : il en est qui de-
» meurent des procès éternels. Quant aux inten-
» tions morales, le moyen de s'y retrouver, en
» supposant même de la bonne foi dans les nar-
» rateurs ? Et que sera-ce s'ils sont mus par la
» mauvaise foi, l'intérêt et la passion ? J'ai donné
» un ordre; mais qui a pu lire le fond de ma
» pensée, ma véritable intention ? Et pourtant
» chacun va se saisir de cet ordre, le mesurer à
» son échelle, le plier à son plan, à son système
» individuel. Voyez les diverses couleurs que va
» lui donner l'intrigant dont il gêne ou peut au
» contraire servir l'intrigue, la torsion qu'il va lui
» faire subir. Il en sera de même de l'important
» à qui les ministres ou le souverain auront confi-
» dentiellement laissé échapper quelque chose
» sur le sujet; il en sera de même des nombreux
» oisifs du palais, qui, n'ayant rien de mieux à

» faire que d'écouter aux portes, inventent faute
» d'avoir entendu. Et chacun sera si sûr de ce
» qu'il racontera ! et les rangs inférieurs qui le
» tiendront de ces bouches privilégiées, en seront
» si sûrs à leur tour ! et alors les mémoires, et
» les agenda, et les bons mots, et les anecdotes
» de salon d'aller leur train !..... Mon cher, voilà
» pourtant l'histoire ! J'ai vu me disputer, à moi,
» la pensée de ma bataille, me disputer l'inten-
» tion de mes ordres, et prononcer contre moi.
» N'est-ce pas le démenti de la créature vis-à-vis
» de celui qui a créé ? N'importe; mon contra-
» dicteur, mon opposant aura ses partisans. Aussi,
» est-ce ce qui m'a détourné d'écrire mes mé-
» moires particuliers, d'émettre mes sentimens
» individuels, d'où fussent découlées naturelle-
» ment les nuances de mon caractère privé. Je ne
» pouvais descendre à des confessions à la Jean-
» Jacques, qui eussent été attaquées par le pre-
» mier venu. Aussi, j'ai pensé ne devoir dicter à
» vous autres ici que sur les actes publics. Je sais
» bien encore que ces relations même peuvent
» être combattues; car quel est l'homme ici bas,
» quelque soit son bon droit et la force et la puis-

» sance de ce bon droit, que la partie adverse » n'attaque et ne démente. Mais aux yeux du sage, » de l'impartial, du réfléchi, du raisonnable, ma » voix, après tout, vaudra bien celle d'un autre, » et je redoute peu la décision finale. Il existe » dès aujourd'hui tant de lumières, que quand » les passions auront disparu, que les nuages » seront passés, je m'en fie à l'éclat qui restera. » Mais que d'erreurs intermédiaires ! On donnera » souvent beaucoup de profondeur, de subtilité » de ma part à ce qui ne fut peut-être que le » plus simple du monde; on me supposera des » projets que je n'eus jamais.* On se demandera » si je visais en effet à la monarchie universelle » on non. On raisonnera longuement pour savoir

---

* Quelqu'un de beaucoup de lumières et de beaucoup d'esprit, qui avait été fort avant dans la confiance de l'Empereur et avait eu un grand nombre de rapports directs avec lui, me disait, après la première abdication, avec une intime conviction, que le projet de Napoléon avait été, ses conquêtes achevées, d'abandonner Paris pour aller faire de Rome la capitale du grand empire. J'avais alors si peu de connaissance de l'Empereur que cela me donna beaucoup à penser; mais aujoud'hui je me demande où mon historien pouvait avoir pris cela.

» si mon autorité absolue et mes actes arbitraires
» dérivaient de mon caractère ou de mes calculs;
» s'ils étaient produits par mon inclination ou
» par la force des circonstances; si mes guerres
» constantes vinrent de mon goût, ou si je n'y
» fus conduit qu'à mon corps défendant; si mon
» immense ambition, tant reprochée, avait pour
» guide ou l'avidité de la domination, ou la soif
» de la gloire, ou le besoin de l'ordre, ou l'amour
» du bien-être général; car elle mérite d'être
» considérée sous ces diverses faces. On se dé-
» battra sur les motifs qui me déterminèrent dans
» la catastrophe du duc d'Enghien *, et ainsi d'une
» foule d'autres événemens. Souvent on alambi-
» quera, on tordra ce qui fut tout à fait naturel
» et entièrement droit. Il ne m'appartenait pas à
» moi de traiter ici spécialement tout ces objets:
» ils seraient mes plaidoyers, et je le dédaigne.
» Si dans ce que j'ai dicté sur les matières géné-
» rales, la rectitude et la sagacité des historiens
» y trouvent de quoi se former une opinion juste

---

* On sait à combien de versions multipliées, à qu'elle foule de conjectures ce triste événement donna lieu.

» et vraie sur ce que je ne mentionne pas, tant » mieux. Mais à côté de ces faibles étincelles, » que de fausses lumières dont ils se trouveront » assaillis !..... depuis les fables et les mensonges » des grands intrigans, qui ont eu chacun leurs » buts, leurs menées, leurs négociations par- » ticulières, lesquelles, s'identifiant avec le fil » véritable, compliquent le tout d'une manière » inextricable, jusqu'aux révélations, *aux porte-* » *feuilles*, aux assertions même de mes ministres, » honnêtes gens qui cependant auront à donner » bien moins ce qui était que ce qu'ils auront » cru; car en est-il qui aient eu ma pensée géné- » rale tout entière? Leur portion spéciale n'était, » la plupart du temps, que des élémens du grand » ensemble qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils n'au- » ront donc vu que la face du prisme qui leur est » relative; et encore, comment l'auront-ils saisie! » Leur sera-t-elle arrivée pleine et entière? n'é- » tait-elle pas elle-même morcelée? Et pourtant » il n'en est probablement pas un qui, d'après » les éclairs dont il aura été frappé, ne donne » pour mon véritable système le résultat fantas- » tique de ses propres combinaisons; et de là

» encore la fable convenue qu'on appellera l'his-
» toire; et cela ne saurait être autrement : il est
» vrai que comme ils sont plusieurs, il est pro-
» bable qu'ils seront loin d'être d'accord. Du
» reste, dans leurs affirmations positives, ils se
» montreraient plus habiles que moi, qui très-
» souvent aurais été très-embarrassé d'affirmer
» avec vérité toute ma pleine et entière pensée.
» On sait que je ne me butais pas à plier les cir-
» constances à mes idées; mais que je me laissais
» en général conduire par elles : or, qui peut, à
» l'avance, répondre des circonstances fortuites,
» des accidens inopinés? Que de fois j'ai donc dû
» changer essentiellement ! Aussi ai-je vécu de
» vues générales, bien plus que de plans arrêtés.
» La masse des intérêts communs, ce que je
» croyais être le bien du très-grand nombre, voilà
» les ancres auxquelles je demeurais amarré; mais
» autour desquelles je flottais la plupart du temps
» au hasard, etc., etc. »

C'est précisément à la suite de paroles aussi remarquables que se présente pour moi la meilleure occasion, sans doute, de revenir sur un point historique que j'ai promis depuis long-

temps (Voyez vol. 2°, page 23), et qui eût dû avoir sa place fort antérieurement : je veux dire la conspiration de Georges et Pichegru, et le jugement du duc d'Enghien. On va connaître tout à l'heure la véritable cause de cette transposition et d'un aussi long retard.

« Il y avait quelque temps, disait l'Empereur, » que la guerre avait recommencé avec l'Angle- » terre ; tout à coup nos rivages, les grandes » routes, la capitale, se trouvèrent inondés d'a- » gens des Bourbons. On en saisit un grand nom- » bre ; mais on ne pouvait encore pénétrer leurs » motifs. Ils étaient de tous rangs, de toutes cou- » leurs. Toutes les passions se réveillèrent ; la ru- » meur devint extrême ; l'opinion publique s'ac- » cumulait en véritable orage ; la crise devenait » des plus sombres ; la police était aux abois, et » ne pouvait rien obtenir. Ce fut ma sagacité qui » me sauva, remarquait Napoléon. Me relevant » dans la nuit, ainsi que cela m'était fort ordi- » naire, pour travailler, *le hasard, qui gouverne* » *le monde*, me fait jeter les yeux sur un des der- » niers rapports de la police, contenant les noms » de ceux qu'on avait déjà arrêtés pour cette

» affaire, dont on ne tenait encore aucun fil. J'y » aperçus un chirurgien des armées; je ne doutai » pas qu'un tel homme ne fût plutôt un intrigant » qu'un fanatique dévoué. Je fis diriger aussitôt » sur lui tous les moyens propres à obtenir un » prompt aveu; une commission militaire fut à » l'instant saisie de son affaire; au jour il était » jugé, et menacé de l'exécution s'il ne parlait. » Une demi-heure après il avait découvert jus- » qu'aux plus petits détails. Alors on connut » toute la nature et l'étendue du complot ourdi » à Londres, et bientôt après on sut les intrigues » de *Moreau*, la présence de *Pichegru* à Paris, etc.

Je passe tous les détails de cette affaire, on peut les voir dans les lettres écrites du Cap, en réfutation de celles du docteur Warden, et dans l'ouvrage de M. O'Méara. Les miens seraient précisément les mêmes que ces derniers; ils viennent tous de la même source.

Quant à l'inculpation relative à la mort de *Pichegru*, qu'on disait avoir été étranglé par les ordres du Premier Consul, Napoléon disait qu'il serait honteux de chercher à s'en défendre, que c'était par trop absurde. « Que pouvais-je y

» gagner? faisait-il observer. Un homme de mon » caractère n'agit pas sans grands motifs. M'a- » t-on jamais vu verser le sang par caprice? Quel- » ques efforts qu'on ait faits pour noircir ma vie » et dénaturer mon caractère, ceux qui me con- » naissent savent que mon organisation est étran- » gère au crime; il n'est point dans toute mon » administration, un acte privé dont je ne puisse » parler devant un tribunal, je ne dis pas sans » embarras, mais même avec quelque avantage. » Tout bonnement, c'est que Pichegru se vit » dans une situation sans ressource : son âme » forte ne put envisager l'infamie du supplice, » il désespéra de ma clémence ou la dédaigna, » et il se donna la mort.

» Si j'eusse été porté au crime, continuait-il, » ce n'est pas sur Pichegru, qui ne pouvait rien, » que j'eusse dû frapper, mais bien sur *Moreau*, » qui, en cet instant, me mettait dans le plus » grand péril. Si, par malheur, ce dernier se fût » aussi donné la mort dans sa prison, il aurait » rendu ma justification bien autrement difficile, » par les grands avantages que j'eusse trouvés à » m'en défaire. Vous autres, au-dehors, et les

» royalistes forcenés au-dedans, vous n'avez ja-
» mais connu l'esprit de la France. Pichegru, une
» fois démasqué comme traître à la nation, n'avait
» plus l'intérêt de personne; bien plus, ses seuls
» rapports avec Moreau suffirent pour perdre
» celui-ci : une foule de ses partisans l'abandon-
» nèrent; tant, dans la lutte des partis, la masse
» s'occupait bien plus de la patrie que des indi-
» vidus. Je jugeai si bien, dans cette affaire, que
» quand Réal vint me proposer d'arrêter Moreau,
» je m'y opposai sans hésiter. Moreau est un
» homme trop important, lui dis-je; il m'est
» trop directement opposé, j'ai un trop grand
» intérêt à m'en défaire pour m'exposer ainsi aux
» conjectures de l'opinion. — Mais si Moreau pour-
» tant conspire avec Pichegru? continuait Réal.
» — C'est alors bien différent; produisez-en la
» preuve, montrez-moi que Pichegru est ici, et
» je signe aussitôt l'arrestation de Moreau. Réal
» avait des avis indirects de la venue de Pichegru;
» mais il n'avait pu joindre encore ses traces.
» Courez chez son frère, lui dis-je : s'il a déserté
» sa demeure, c'est déjà une forte indice que Pi-
» chegru est sur les lieux; si son frère se trouve

» encore dans son logement, assurez-vous de sa » personne : sa surprise vous fera bientôt con- » naître la vérité. C'était un ancien religieux vi- » vant à Paris, dans un quatrième étage. Dès qu'il » se vit saisi, sans attendre aucune question, il » demanda quelle pouvait être sa faute ; si on lui » faisait un crime d'avoir reçu malgré lui, la » visite de son frère. Il avait été le premier, di- » sait-il, à lui peindre son péril, et à lui conseiller » de s'en retourner. C'en fut assez, l'arrestation » de Moreau fut ordonnée et accomplie. Il sem- » bla d'abord s'en inquiéter peu ; mais arrivé à la » prison, quand il sut que c'était pour avoir cons- » piré contre l'État, de concert avec Georges et » Pichegru, il fut fort déconcerté, son trouble » fut extrême. Quant à la multitude du parti, » continuait Napoléon, le nom de Pichegru sem- » bla pour elle un triomphe ; ils s'écriaient de » toutes parts que Pichegru était à Londres, que » sous peu de jours on aurait prouvé *l'alibi*, soit » qu'ils ne sussent pas en effet qu'il fût dans Paris, » ou qu'ils crussent qu'il lui serait aisé de s'en » échapper. »

Depuis long-temps le Premier Consul avait

rompu avec Moreau. Celui-ci était entièrement gouverné par sa femme. « Malheur toujours fu-» neste, disait l'Empereur, parce qu'on n'est alors » ni soi ni sa femme; qu'on n'est plus rien. » Moreau se montrait tantôt bien, tantôt mal pour le Premier Consul; tantôt obséquieux, tantôt caustique. Le Premier Consul, qui eût désiré se l'attacher, se vit obligé de s'en éloigner tout à fait. « Moreau finira, avait-il dit, par venir se casser » la figure sur les colonnes du Palais. » Et il n'y était que trop poussé par les inconséquences ridicules et les prétentions de sa femme et de sa belle-mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir disputer le pas à la femme du Premier Consul. Le ministre des relations extérieures avait été obligé une fois, disait Napoléon, d'employer la force pour l'arrêter dans une fête ministérielle.

Moreau arrêté, le Premier Consul lui fit savoir qu'il lui suffisait d'avouer qu'il avait vu Pichegru, pour que toute procédure, à son égard, fût finie. Moreau répondit par une lettre fort haute; mais depuis, quand Pichegru fut lui-même arrêté, que l'affaire prit une tournure sérieuse, alors

Moreau écrivit au Premier Consul une lettre très-soumise; mais il n'était plus temps.

Moreau avait en effet conféré avec Pichegru et Georges; il avait répondu à leurs propositions : « Dans l'état présent des choses, je ne pourrais » rien pour vous autres, je n'oserais pas vous » répondre même de mes aides-de-camp; mais » *défaites-vous* du Premier Consul, j'ai des par- » tisans dans le Sénat, je serai nommé immé- » diatement à sa place. Vous, Pichegru, vous » serez examiné sur ce qu'on vous reproche d'avoir » trahi la cause nationale; ne vous le dissimulez » pas, un jugement vous est nécessaire; mais je » réponds du résultat : dès-lors vous serez second » Consul; nous choisirons le troisième à notre » gré, et nous marcherons tous de concert et » sans obstacles. Georges présent, que Moreau » n'avait jamais connu, réclama vivement cette » troisième place. Cela ne se peut, lui dit Mo- » reau; vous ne vous doutez pas de l'esprit de la » France, vous avez toujours été blanc; vous » voyez que Pichegru aura à se laver d'avoir » voulu l'être. — Je vous entends, dit Georges

» en colère, Quel jeu est ceci, et pour qui me » prenez-vous? Vous travaillez donc pour vous » autres seuls, et nullement pour le Roi? S'il » devait en être ainsi, bleu pour bleu, j'aimerais » bien mieux encore celui qui s'y trouve. Et ils » se séparèrent fort mécontens, Moreau priant » Pichegru de ne plus lui amener ce brutal, ce » taureau dépourvu de bon sens et de toute » connaissance. »

« Lors du jugement, disait Napoléon, la fer- » meté des complices, le point d'honneur dont » ils ennoblirent leur cause, la dénégation abso- » lue, recommandée par l'avocat, sauvèrent Mo- » reau. Interpellé si les conférences, les entre- » vues qu'on lui reprochait étaient vraies, il » répondit *non*. Mais le vainqueur d'Hœnlinden » n'était pas habitué au mensonge; une rougeur » soudaine parcourut tous les traits de sa figure. » Aucun des spectateurs ne fut dupe. Toutefois » il fut absout, et la plupart des complices con- » damnés à mort.

» Je fis grâce à beaucoup; tous ceux dont les » femmes ou de vives intercessions purent péné- » trer jusqu'à moi obtinrent la vie. Les Polignac,

» M. de Rivière et d'autres auraient infailliblement péri sans des circonstances heureuses. Il » en fut de même de gens moins connus, d'un » nommé Borel, d'Ingand-de-Saint-Maur, de » Rochelle, etc., etc., etc., qui eurent le même » bonheur.

» Il est vrai, remarquait-il, qu'ils reconnurent » peu, par la suite, une telle faveur, et que s'ils » méritaient qu'on daignât suivre leurs actions, » elles ne seraient pas propres à encourager la » clémence. L'un d'eux qui, dans cette occasion, » devait la vie principalement aux instances de » Murat, est précisément celui qui a mis sa tête à » prix en Provence, en 1815. S'il a pensé que la » fidélité devait l'emporter sur la reconnaissance, » le sacrifice du moins aura dû lui être bien » pénible. Un autre est celui qui a le plus propagé l'imputation, aussi ridicule que celle sur » Pichegru était absurde, de l'assassinat du lieutenant anglais Wright, etc. *

» Et au milieu de toutes les affaires de Georges, » Pichegru et Moreau, arriva, disait l'Empereur,

* Voyez les lettres du Cap.

» celle du duc d'Enghien, qui vint les compli-
» quer d'une étrange manière. » Et il est entré alors dans les détails de celle-ci. Or c'est cette dernière circonstance qui m'a porté, dans le temps, à déplacer et à renvoyer jusqu'à aujourd'hui la totalité de l'article que je donne en ce moment, tant je répugnais à aborder un sujet aussi affligeant en lui-même, et si douloureux pour un grand nombre de mes connaissances, qui avaient eu des relations directes avec le prince, et lui étaient personnellement attachées. Je redoutais surtout le malheur de réveiller de trop légitimes douleurs dans une haute personne qui m'honora jadis de quelques bontés, dont le souvenir m'est toujours demeuré précieux. Voilà mes motifs : on les comprendra, on les approuvera; mais enfin, j'arrive au terme de mon recueil, et mon devoir de narrateur fidèle me commande impérieusement de toucher ce triste sujet; autrement on pourrait donner peut-être à mon silence absolu une interprétation qui ne serait pas ma pensée. Toutefois, et par les motifs déjà exprimés, je m'interdirai tous les détails que l'on connaît déjà, et qu'on a pu lire dans les ouvrages

cités plus haut : (Les Lettres du Cap et l'ouvrage de M. O' Méara) ; mon récit serait au fond le même, car toutes ces relations sortent également de la bouche de Napoléon ; je ne me permettrai que quelques-unes des particularités qui sont demeurées étrangères à ces écrits, celles seulement qui tiennent de trop près aux nuances caractéristiques de Napoléon, pour que je ne me croie pas forcé de les mentionner.

Cet événement avait dans le temps frappé mon esprit, ainsi que toute la masse de Paris : peut-être l'avais-je ressenti plus vivement encore, pour mon propre compte, à cause des principes de mon enfance, des habitudes, des relations de ma jeunesse, de la ligne de mes opinions politiques ; car alors j'étais loin encore de m'être rallié ; cette première impression m'était toujours demeurée dans toute sa force, et mes idées sur ce point étaient telles que je n'eusse certainement pas osé prononcer le nom du prince devant l'Empereur, tant il m'eût semblé qu'il devait emporter avec soi l'idée du reproche. C'est au point que la première fois que je le lui entendis prononcer à lui-même, j'en devins rouge d'em-

barras. Heureusement je marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement il n'eût pu manquer de s'en apercevoir. Néanmoins, en dépit de toutes ces dispositions de ma part; lorsque, pour la première fois, l'Empereur développa l'ensemble de cet événement, ses détails, ses accessoires; lorsqu'il exposa ses divers motifs avec sa logique serrée, lumineuse, entraînante, je dois confesser que l'affaire me semblait prendre à mesure une face nouvelle. Quand il eut fini de parler, je demeurais surpris, absorbé; je réfléchissais en silence sur mes idées antérieures, je m'en voulais d'avoir peu ou point à répondre en ce moment, et il me fallut convenir avec moi-même que je me trouvais, en effet, bien plus fort en sentimens qu'en argumens, en objections solides.

L'Empereur traitait souvent ce sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances caractéristiques des plus prononcées. J'ai pu voir, à cette occasion, très-distinctement en lui, et maintes fois, l'homme privé se débattant avec l'homme public, et les sentimens naturels de son cœur aux prises avec ceux de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'abandon

de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au sort du malheureux prince; mais sitôt qu'il s'agissait du public, c'était tout autre chose. Un jour, après avoir parlé avec moi de la jeunesse et du sort de l'infortuné, il termina disant : « Et j'ai » appris depuis, mon cher, qu'il m'était favora» ble; on m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi » sans quelque admiration; et voilà pourtant la » justice distributive d'ici bas!... » Et ces dernières paroles furent dites avec une telle expression, tous les traits de la figure se montraient en telle harmonie avec elle, que si celui que Napoléon plaignait eût été en ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr que, quelles qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il eût été pardonné avec ardeur. C'est un sentiment du moment, une situation inopinée, sans doute, que je surprenais là; et je ne pense pas qu'ils l'aient été par beaucoup : Napoléon n'en devait pas être prodigue : ce point délicat touchait de trop près à sa fierté et à la trempe spéciale de son âme; aussi variait-il tout à fait ses raisonnemens et ses expressions à cet égard, et cela à mesure que le cercle s'élargissait autour de lui. On vient de voir

ce qu'il témoignait dans l'épanchement du tête à tête ; quand nous étions rassemblés entre nous c'était déjà autre chose : cette affaire avait pu laisser en lui des regrets, disait-il ; mais non créer des remords, pas même des scrupules. Y avait-il des étrangers? le prince avait mérité son sort.

L'Empereur avait coutume de considérer cette affaire sous deux rapports très-distincts : celui du droit commun ou de la justice établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la violence. Avec nous il raisonnait volontiers, et d'ordinaire d'après le droit commun, et l'on eût dit que c'était à cause de la familiarité existante ou de sa supériorité sur nous, qu'il daignait y descendre, concluant habituellement, par son adage accoutumé : qu'on pourrait lui reprocher peut-être d'avoir été sévère ; mais qu'on ne saurait l'accuser d'aucune violation de justice, parce que, bien qu'en eussent répandu la malveillance et la mauvaise foi, la calomnie et le mensonge, toutes les formes avaient été régulièrement et strictement observées.

Mais avec les étrangers, l'Empereur s'atta-

chait presque exclusivement au droit naturel et à la haute politique. On voyait qu'il eût souffert de s'abaisser avec eux à trop faire valoir les droits de la justice ordinaire ; c'eût été paraître se justifier : « Si je n'avais pas eu pour moi, contre les » torts du coupable, les lois du pays, leur disait-» il, au défaut de condamnation légale, il me » serait resté les droits de la loi naturelle, ceux » de la légitime défense. Lui et les siens n'avaient » d'autre but journalier que de m'ôter la vie ; j'é-» tais assailli de toutes parts et à chaque instant : » c'était des fusils à vent, des machines infernales, » des complots, des embûches de toute espèce. » Je m'en lassai, je saisis l'occasion de leur ren-» voyer la terreur jusque dans Londres, et cela » me réussit. A compter de ce jour les conspira-» tions cessèrent. Et qui pourrait y trouver à re-» dire? Quoi! journellement, à cent cinquante » lieues de distance, on me portera des coups à » mort; aucune puissance, aucun tribunal sur la » terre ne saurait m'en faire justice, et je ne » rentrerais pas dans le droit naturel de rendre » guerre pour guerre ! Quel est l'homme de sang-» froid, de tant soit peu de jugement et de jus-

» tice, qui oserait me condamner? De quel côté » ne jetterait-il pas le blâme, l'odieux, le crime? » Le sang appelle le sang; c'est la réaction natu- » relle, inévitable, infaillible; malheur à qui la » provoque!..... Quand on s'obstine à susciter » des troubles civils et des commotions politi- » ques, on s'expose à en tomber victime. Il fau- » drait être niais ou forcené pour croire et ima- » giner, après tout, qu'une famille aurait l'étrange » privilége d'attaquer journellement mon exis- » tence, sans me donner le droit de le lui rendre: » elle ne saurait raisonnablement prétendre être » au-dessus des lois pour détruire autrui, et se » réclamer d'elles pour sa propre conservation: » les chances doivent être égales.

» Je n'avais personnellement jamais rien fait » à aucun d'eux; une grande nation m'avait placé » à sa tête; la presque totalité de l'Europe avait » acédé à ce choix; mon sang, après tout, n'é- » tait pas de boue; il était temps de le mettre à » l'égal du leur. Qu'eût-ce donc été si j'avais » étendu plus loin mes représailles! Je le pou- » vais; j'eus plus d'une fois l'offre de leurs desti- » nées; on m'a fait proposer leurs têtes, depuis

» le premier jusqu'au dernier; je l'ai repoussé » avec horreur. Ce n'est pas que je le crusse in- » juste dans la position où ils me réduisaient; » mais je me trouvais si puissant, je me croyais » si peu en danger, que je l'eusse regardé comme » une basse et gratuite lâcheté. Ma grande ma- » xime a toujours été, qu'en guerre comme en po- » litique, tout mal, fût-il dans les règles, n'est » excusable qu'autant qu'il est absolument né- » cessaire : tout ce qui est au-delà est crime.

» On aurait eu mauvaise grâce à se rejeter sur » le droit des gens, quand on le violait si mani- » festement soi-même. La violation du territoire » de Bade, sur laquelle on s'est tant récrié, de- » meure étrangère au fond de la question. L'in- » violabilité du territoire n'a pas été imaginée » dans l'intérêt des coupables; mais seulement » dans celui de l'indépendance des peuples et de » la dignité du prince. C'était donc au souverain » de Bade seul à se plaindre, et il ne le fit pas; » qu'il ne cédât qu'à la violence et à son infé- » riorité politique, nul doute; mais encore, que » faisait tout cela au mérite intrinsèque des ma- » chinations et des attentats dont j'avais à me

» plaindre, et dont je pouvais, en tout droit, me » venger? » Et il concluait alors que les véritables auteurs, les seuls vrais et grands responsables de cette sanglante catastrophe, étaient, au-dehors, précisément les auteurs, les fauteurs, les excitateurs des assassinats tramés contre le Premier Consul : « Car, disait-il, ou ils y avaient fait trem- » per le malheureux prince, et par là ils avaient » prononcé son sort; ou, en ne lui en donnant » pas connaissance, ils l'avaient laissé dormir im- » prudemment sur le bord du précipice, à deux » pas de la frontière, quand on allait frapper un » si grand coup au nom et dans les intérêts de sa » famille. »

Avec nous et dans l'intimité, l'Empereur disait que la faute, au-dedans, pourrait en être attribuée à un excès de zèle autour de lui ou à des vues privées, ou enfin à des intrigues mystérieuses. Il y avait été, disait-il, poussé inopinément; on avait, pour ainsi dire, surpris ses idées; on avait précipité ses mesures, enchaîné ses résultats. « J'étais seul un jour, racontait-il; je me » vois encore à demi assis sur la table ou j'a- » vais dîné, achevant de prendre mon café; on

» accourt m'apprendre une trame nouvelle; on » me démontre avec chaleur qu'il est temps de » mettre un terme à de si horribles attentats; » qu'il est temps enfin de donner une leçon à » ceux qui se sont fait une habitude journalière » de conspirer contre ma vie; qu'on n'en finira » qu'en se lavant dans le sang de l'un d'entre eux; » que le duc d'Enghien devait être cette victime, » puisqu'il pouvait être pris sur le fait, faisant » partie de la conspiration actuelle; qu'il avait » paru à Strasbourg; qu'on croyait même qu'il » était venu jusqu'à Paris; qu'il devait pénétrer » par l'Est au moment de l'explosion, tandis que » le duc de Berry débarquerait par l'Ouest. Or, » nous disait l'Empereur, je ne savais pas même » précisément qui était le duc d'Enghien; la ré- » volution m'avait pris bien jeune; je n'allais » point à la Cour, j'ignorais où il se trouvait. On » me satisfit sur tous ces points. Mais s'il en est » ainsi, m'écriai-je, il faut s'en saisir, et donner » des ordres en conséquence. Tout avait été » prévu d'avance; les pièces se trouvèrent toutes » prêtes, il n'y eut qu'à signer; et le sort du » prince se trouva décidé. Il était depuis quel-

» que temps à trois lieues du Rhin, dans les » États de Bade. Si j'eusse connu plus tôt ce voi- » sinage et son importance, je ne l'eusse pas souf- » fert, et cet ombrage de ma part, par l'événe- » ment, lui eût sauvé la vie.

» Quant aux diverses oppositions que je ren- » contrai, aux nombreuses sollicitations qui me » furent faites, a-t-on répandu dans le temps, » rien de plus faux; on ne les a imaginées que » pour me rendre plus odieux. Il en est de même » des motifs si variés qu'on m'a prêtés; ces motifs » ont pu exister peut-être dans l'esprit et pour » les vues particulières des acteurs subalternes » qui y concoururent; de ma part, il n'y a eu » que la nature du fait en lui-même et l'énergie » de mon naturel. Assurément, si j'eusse été ins- » truit à temps de certaines particularités concer- » nant les opinions et le naturel du prince; si sur- » tout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit et qu'on » ne me remit, Dieu sait par quels motifs, qu'a- » près qu'il n'était plus, bien certainement j'eusse » pardonné. » Et il nous était aisé de voir que le cœur et la nature seuls dictaient ces paroles de l'Empereur, et seulement pour nous; car il se

serait senti si humilié qu'on pût croire un instant qu'il cherchait à se décharger sur autrui, ou descendît à se justifier; sa crainte à cet égard ou sa susceptibilité était telle qu'en parlant à des étrangers ou dictant sur ce sujet, pour le public, il se restreignait à dire que s'il eût eu connaissance de la lettre du prince, peut-être lui eût-il fait grâce, vu les grands avantages politiques qu'il en eût pu recueillir; et, traçant de sa main ses dernières pensées, qu'il suppose devoir être consacrées parmi les contemporains et dans la postérité, il prononce sur ce sujet, qu'il suppose bien être regardé comme un des plus délicats pour sa mémoire, que si c'était à refaire, il le ferait encore!!! Tel était l'homme, la trempe de son âme, le tour de son caractère.

A présent que ceux qui scrutent le cœur humain, qui se plaisent à visiter ses derniers replis pour en déduire des conséquences et en tirer des analogies, s'exercent à leur gré, je viens de leur livrer des documens prononcés et des données précieuses. En voici une dernière qui ne sera pas la moins remarquable.

Napoléon me disait un jour sur le même sujet:

« Si je répandis la stupeur par ce triste événe-
» ment, de quel autre spectacle n'ai-je pas pu
» frapper le monde, et quel n'eût pas été le sai-
» sissement universel !...

» On m'a souvent offert, à un million par tête,
» la vie de ceux que je remplaçais sur le trône;
» on les voyait mes compétiteurs, on me suppo-
» sait avide de leur sang; mais ma nature eût-
» elle été différente, eussé-je été organisé pour
» le crime, je me serais refusé à celui-ci, tant il
» m'eût semblé purement gratuit. J'étais si puis-
» sant, je me trouvais si fortement assis; ils pa-
» raissaient si peu à craindre! Qu'on se reporte à
» l'époque de Tilsit, à celle de Wagram, à mon
» mariage avec Marie-Louise, à l'état, à l'attitude
» de l'Europe entière! Toutefois au fort de la
» crise de Georges et de Pichegru, assailli d'as-
» sassins, on crut le moment favorable pour me
» tenter, et l'on renouvela l'offre contre celui
» que la voix publique, en Angleterre aussi bien
» qu'en France, mettait à la tête de ces horribles
» machinations. Je me trouvais à Boulogne, où
» le porteur de paroles était parvenu; j'eus la
» fantaisie de m'assurer par moi-même de la vé-

» rité et de la contexture de la proposition ; j'or-
» donnai qu'on le fît paraître devant moi. Eh bien,
» Monsieur, lui dis-je en le voyant ? — Oui, Pre-
» mier Consul, nous vous le livrerons pour un
» million. — Monsieur, je vous en promets deux,
» mais si vous l'amenez vivant. — Ah ! c'est ce
» que je ne saurais garantir, balbutia l'homme ;
» que le ton de ma voix et la nature de mon re-
» gard déconcertait fort en ce moment. — Et me
» prenez-vous donc pour un pur assassin ! sa-
» chez, Monsieur, que je veux bien infliger un
» châtiment, frapper un grand exemple ; mais
» que je ne recherche pas un guet-apens ; et je le
» chassai. Aussi bien c'était déjà une trop grande
» souillure que sa seule présence. »

Du Jeudi 21 au Dimanche 24.

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième ; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien : cause de ma déportation.

La veille au soir, j'étais resté auprès de l'Empereur aussi tard qu'une ou deux heures après minuit ; en rentrant chez moi, je trouvai que

j'avais eu une petite visite qui s'était lassée de m'attendre.

Cette petite visite, reçue par mon fils, et que, dans le temps, la prudence me commandait d'inscrire dans mon journal avec déguisement et mystère, peut aujourd'hui, et va recevoir en ce moment toute son explication.

Cette visite n'était rien moins que la réapparition clandestine du domestique que sir Hudson Lowe m'avait enlevé, qui, à la faveur de la nuit et de ses habitudes locales, avait franchi tous les obstacles, évité les sentinelles, escaladé quelques ravins pour venir me voir, et me dire que, s'étant mis au service de quelqu'un qui partait sous très-peu de jours pour Londres, il venait m'offrir de prendre mes commissions en toutes choses. Il m'avait attendu fort long-temps dans ma chambre, et ne me voyant pas revenir de chez l'Empereur, il avait pris le parti de retourner, dans la crainte d'être surpris; mais il promettait de revenir, soit sous le prétexte de voir sa sœur, qui était employée dans notre établissement, soit en renouvelant les mêmes moyens qu'il venait d'employer.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que de faire part à l'Empereur de ma bonne fortune. Il s'en montra très-satisfait et parut y attacher du prix. J'étais fort ardent sur ce sujet; je répétais avec chaleur qu'il y avait déjà plus d'un an que nous nous trouvions ici sans que nous eussions encore fait un seul pas vers un meilleur avenir; au contraire, nous étions resserrés, maltraités, suppliciés chaque jour davantage. Nous demeurions perdus dans l'univers; l'Europe ignorait notre véritable situation : c'était à nous de la faire connaître. Chaque jour les gazettes nous apprenaient les impostures dont on entourait notre prison; les impudens et grossiers mensonges dont nos personnes demeuraient l'objet; c'était à nous, disais-je, de publier la vérité; elle remonterait aux souverains qui l'ignoraient peut-être; elle serait connue des peuples, dont la sympathie serait notre consolation, dont les cris d'indignation nous vengeraient du moins de nos bourreaux, etc.

Nous nous mîmes, dès cet instant, à analyser nos petites archives. L'Empereur en fit le partage, en destinant, disait-il, la part de chacun de nous

pour leur plus prompte transcription. Toutefois, la journée s'écoula sans qu'il fût question de rien à ce sujet. Le lendemain, vendredi, dès que je vis l'Empereur, j'osai lui rappeler l'objet de la veille; mais il m'en parut cette fois beaucoup moins occupé, et termina en disant *qu'il faudrait voir.* La journée se passa comme la veille; j'en étais sur des charbons ardens.

A la nuit, et comme pour m'aiguillonner davantage, mon domestique reparut, me réitérant ses offres les plus entières. Je lui dis que j'en profiterais, et qu'il pourrait agir sans scrupule, parce que je ne le rendrais nullement criminel, ni ne le mettrais aucunement en danger. A quoi il répondit que cela lui était bien égal, et qu'il se chargerait de tout ce que je voudrais lui donner, m'avertissant seulement qu'il viendrait le prendre sans faute le sur-lendemain, dimanche, veille probable de son appareillage.

Le lendemain, samedi, en me présentant chez l'Empereur, je me hâtai de lui faire connaître cette dernière circonstance, appuyant sur ce qu'il ne nous restait plus que vingt-quatre heures; mais l'Empereur me parla très-indifféremment

de tout autre chose. J'en demeurai frappé. Je connaissais l'Empereur : cette insouciance, cette espèce de distraction ne pouvaient être l'effet du hasard, encore moins du caprice; mais quels pouvaient donc être ses motifs? J'en fus préoccupé, triste, malheureux tout le jour. La nuit arriva et le même sentiment qui m'avait agité toute la journée m'empêchait de dormir. Je repassais avec douleur dans mon esprit, tout ce qui pouvait avoir rapport à cet objet, quand un trait de lumière vint m'éclairer tout-à-coup. Que prétends-je de l'Empereur, me dis-je? le faire descendre à l'exécution de petits détails déjà beaucoup trop au-dessous de lui! Nul doute que le dégoût et une humeur secrète auront dicté le silence qui m'a affecté. Devons-nous lui demeurer inutiles? Ne pouvons-nous le servir qu'en l'affligeant? Et alors, beaucoup de ses observations passées me revinrent à l'esprit. Ne lui avais-je pas donné connaissance de la chose, ne l'avait-il pas approuvée, que voulais-je de plus *? C'était

* Le journal du docteur O'Méara m'apprend, au bout de six ans, que j'avais précisément deviné l'Empereur.

à moi désormais à agir. Aussi mon parti fut pris à l'instant. Je résolus d'aller en avant sans lui en reparler davantage; et, pour que la chose demeurât secrète, je me promis de la garder pour moi seul.

Il y avait quelques mois que j'étais parvenu à faire passer la fameuse lettre en réponse à sir Hudson Lowe, touchant les commissaires des alliés, la première, la seule pièce qui, jusque là, eût été expédiée en Europe. Celui qui avait bien voulu s'en charger m'avait apporté un grand morceau de satin, sur une partie duquel elle fut écrite. Il m'en restait encore; c'était là précisément mon affaire. Ainsi tout concourait à me précipiter vers le gouffre où j'allais tomber.

Dès que le jour parut, je donnai à mon fils, de la discrétion duquel j'étais sûr, le reste du satin, sur lequel il passa toute la journée à tracer ma lettre au prince Lucien. La nuit venue, mon jeune mulâtre fut fidèle à sa parole. Il était un peu tailleur; il cousit lui-même devant moi, dans ses vêtemens, ce que je lui confiai, et prit congé, moi lui promettant encore de nouvelles choses s'il revenait, ou lui souhaitant un bon voyage si

je ne devais pas le revoir; et je me couchai le cœur allégé, l'esprit satisfait comme d'une journée bien et heureusement remplie. Que j'étais loin en ce moment d'imaginer que je venais de trancher, de mes propres mains, le fil de mes destinées à Longwood!!!

Hélas! on va voir que vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que, sous le prétexte de cette lettre, j'étais enlevé déjà de Longwood, et que ma personne et tous mes papiers se trouvaient au pouvoir et à l'entière disposition du gouverneur sir Hudson Lowe. A présent, si l'on me demande comment je pouvais avoir aussi peu de défiance et ne soupçonner aucunement qu'il était possible qu'on me tendît un piége, je réponds que mon domestique m'avait paru honnête, je le croyais fidèle, et puis j'étais encore étranger à toute idée d'agens provocateurs; invention nouvelle dont les ministres anglais d'alors peuvent réclamer l'honneur, et qui a tant prospérée depuis sur le continent!

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

ALEXANDRE (*le Grand*). Paroles de Napoléon. — Avait débuté avec l'âme de Trajan; finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale, 335.

ANGLAIS. Anecdotes sur leurs prisonniers en France, 200. Bienveillance de l'Empereur envers eux, 201. Révolution dans leurs mœurs publiques. - Ont pris aujourd'hui l'amour des places, 234. Conduite de leurs ministres au traité d'Amiens. - Offrent au Premier Consul de le faire roi de France, 262. Opinions et paroles de l'Empereur sur le ministère actuel, 360.

ANNIBAL. Selon Napoléon, le plus étonnant capitaine de l'antiquité. - Détails, 337.

ANVERS. Intentions de l'Empereur. - Voulait en faire, par mer, un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre une ressource certaine en cas de grands désastres; un vrai point de salut national, 155. Aurait voulu que Anvers fût lui seul une province, 156. Sa cession, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon, 157. Expédition des Anglais, 162. Travaux exécutés et projetés, 174.

AUDITEURS AU CONSEIL D'ÉTAT. L'Empereur les élevait pour nationaliser toutes nos institutions modernes, et présenter des matériaux tout dressés au gouvernement de son fils. — Eussent, un beau jour, relevé simultanément tous les postes de l'empire, 235.

BALLONS. Celui lancé au sacre de Napoléon va annoncer cette cérémonie en peu d'heures à Rome. — Anecdote de celui de l'École Militaire, faussement attribuée à Napoléon, 29.

B..... (*lord*). Opinion de l'Empereur. - Ses paroles plus que sévères à son égard. — Par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur, etc., 361.

BEAUVEAU (*le prince de*). Belles paroles de l'Empereur sur son fils blessé, 391.

B..... (*prince royal de Suède*). Napoléon disait que s'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, il eût pu rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie. - A cédé à la seule vanité, la tête lui a tourné de se voir recherché, encensé par des légitimes, 276.

BERNARD (*général*). Cause heureuse de sa fortune. - Est nommé aide-de-camp de l'Empereur, 176.

BIBLIOTHÈQUE. Estimation de celle envoyée par l'Angleterre à l'Empereur. - L'inexactitude et l'incurie avaient présidé à cet envoi, 73.

CAMBACÉRÈS (*archi-chancelier*). Paroles honorables de l'Empereur, 379.

CAROLINE (*Mme Murat*). L'Empereur la disait fort habile et très-capable, 196.

CASTLEREAGH. (*lord*). Sa lettre à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau, 320. Opinion et paroles de l'Empereur sur ce ministre - Détails, 364.

CAULINCOURT (*duc de Vicence*). Délicatesse de sa situation à Châtillon. - Noble et touchante impression produite par sa correspondance, 159. Beau témoignage de l'Empereur. — Plein de cœur et de droiture, 379.

CÉSAR. Opinion de Napoléon, qui le dit un des caractères les plus aimables de l'histoire. - Détails, 236.

CHARETTE. L'Empereur le disait le héros de la Vendée. — Lui avait laissé l'impression d'un grand caractère. — Anecdote remarquable sur ses premières années, 237.

CHARLOTTE D'ANGLETERRE (*princesse*). Très-populaire à Londres. - Signes non équivoques de beaucoup de caractère. — Sa tendresse pour sa mère. Anecdote. - Avait refusé le prince d'Orange. - Sa réponse à un ministre anglais, 253. Son mariage avec le prince de Saxe-Cobourg uniquement de son choix, 254.

CHERBOURG. Détails sur les travaux exécutés; dénégation d'un critique; réponse, 164.

CLARKE (*duc de Feltre*). Second négociateur français à Campo-Formio. - Sa mission du Directoire auprès de Napoléon, en Italie, 15. Aide-de-camp du Premier Consul. — Ambassadeur à Florence, 17. Bienfaits de Napoléon, 18.

COBENTZEL (*M. de*). Aux conférences pour le traité de Campo-Formio. - Veut traîner les choses en longueur. - Napoléon par un coup de tête et une feinte colère, le force à terminer, 11.

Condé (*le grand*). Opinion de l'Empereur : la science de la guerre semblait avoir été chez lui un instinct, la nature l'ayant produit tout savant, 340.

Conscription. Napoléon tenait à y faire passer toute la nation. - Ne savait pas s'il en eût exempté son fils. - La disait la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, — Fût devenue un des instrumens de l'éducation nationale, 346.

Curés. Napoléon voulait les rendre très-importans et fort utiles. - Aurait voulu qu'on eût joint à leurs cours de théologie un cours d'agriculture, et les élémens de la médecine et du droit. - Détails, 349.

Decrès (*Duc*). Paroles de Napoléon, 379.

Desmousseaux (*le baron*). Anecdote. - Paroles que lui adresse Napoléon, 395.

Dumouriez (*Général*). Sa campagne de Champagne. — Plus audacieux que Napoléon, 251.

Ecrivains. Ceux qui déclament contre Napoléon, quelque soit leur talent, ne tireront qu'à poudre, et quand ils voudront être beaux, ils le vanteront, 79.

Elisa Bonaparte (*Grande-Duchesse de Lucques et de Piombino*). L'Empereur lui donnait une tête mâle, une âme forte; disait qu'elle aurait montré beaucoup de philosophie dans l'adversité, 196.

Enghien (*Duc d'*). Opinion, paroles, raisonnemens de l'Empereur à son sujet. - Détails, etc. 426.

Entraigues. (*le comte d'*). Son arrestation. - La saisie de ses papiers découvre la trahison de Pichegru. - Doit la vie à Napoléon. - Manque à sa parole en se sauvant en Suisse, et récompense son bienfaiteur en publiant un libelle contre lui. - Sa mort en Angleterre, 21.

Espagnols. S'ils se fussent soumis à Napoléon, ils eussent épargné les terribles agitations qui les attendent, 266.

Fain (*Le baron*). Sur son Manuscrit de 1814, 288.

Fox. Son fameux bill sur la compagnie des Indes le fait sortir du ministère, 214. Napoléon disait que son école, tôt ou tard, devait régir le monde. - Son buste à la Malmaison 219.

Français. Eussent pu renouveler, avec plus de justesse, ce mot des fiers Gaulois : *Si le Ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances*, 346.

Frédéric (*le grand*). Opinion de l'Empereur. — Le tacticien par excellence, 341.

GALLO (*M. de*). Un des plénipotentiaires autrichiens à Campo-Formio. - Portrait. - Anecdote, 13.

GAUDIN, (*ministre des finances*). Paroles de Napoléon, 379.

GÉRARD (*général*). L'Empereur lui disait, au retour de la campagne de Dresde : « Si « j'avais bon nombre de gens « comme vous, je croirais mes « pertes réparées, et me consi- « dérerais comme au-dessus de « mes affaires, » 392.

GUERRE. Paroles de Napoléon sur la différence de celles des Anciens et des Modernes. - Se compose d'une foule d'accidens. - Un chef doit savoir en profiter; Propriété du génie, 341. Infanterie. - Cavalerie. - 342. Artillerie, aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples, 343.

HUDSON LOWE. Exige de nouvelles déclarations avec la simple qualification de *Bonaparte*, 34. - Sa conversation avec chacun des captifs, 39. Continue ses vexations sur les captifs, 328. — Fait creuser des fossés autour de Longwood, plante des palissades, fait de l'écurie une véritable redoute, 355. Se montrait meilleur geolier que bon général, 356.

INDES (*compagnie des*). Historique de celle des Anglais, 212.-Bill de M. Fox succombe. Celui de M. Pitt triomphe et depuis gouverne la péninsule indienne, etc. 214.

JÉROME BONAPARTE. En mûrissant eût été propre à gouverner. Montrait de véritables espérances, 196.

JOSEPH BONAPARTE (*ancien Roi d'Espagne*). Par tous pays eût été l'ornement de la société, 196.

JOSÉPHINE (*Impératrice*). On veut, pour assurer son repos, lui disait-on, la porter à écrire au Roi, qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été, et le prier de fixer son sort. - L'Empereur Alexandre l'en empêche, et s'offre d'être son répondant, 120. Ce que Napoléon lui avait donné.- Son gaspillage, 248.

JOURDAN (*Maréchal*). Paroles de l'Empereur, 89.

LÆTITIA BONAPARTE, (*mère de l'Empereur*). Digne de tous les genres de vénérations, 196.

LAMARQUE (*général*). Paroles remarquables de l'Empereur sur sa guerre de la Vendée, 241. Citation de sa belle expédition de Capri, où, avec 1200 français, il enlève sir Hudson Lowe, avec une garnison de 2000 hommes et 30 pièces de canon, 355.

LAMBALLE (*Princesse*). Rappelée de son émigration par une

lettre de la Reine. - Revient auprès d'elle malgré les avis de ses vieux conseillers. - Son séjour aux Tuileries, 65.

Larochefoucault (*famille de*). Détails. - Opinion, paroles de l'Empereur, 385.

Larrey (*Baron, chirurgien en chef*). Paroles de Napoléon, éloge; tous les blessés étaient ses enfans. - Nommé par Napoléon, dans son testament, l'homme le plus vertueux qu'il ait rencontré. - Explication probable d'un aussi magnifique témoignage, 81.

Las Cases (*comte de*). Entretien remarquable avec le Gouverneur, 39. Privé de son domestique par le Gouverneur, Hudson Lowe, qui veut en donner un autre de sa main. - Refus, 328. Horreur de sa situation. - Se montre pourtant plus enviable qu'à plaindre, 331. Visites clandestines du domestique qui lui avait été enlevé, qui partait pour Londres et offrait ses services, 441. - Il lui confie sa lettre au prince Lucien, 445.

Lebrun (*archi-trésorier*). Homme très-distingué et voulant le bien, 379.

Léonard (*Coiffeur de la Reine*). Passe à Varennes pendant la bagarre de l'arrestation du Roi; arrive à Coblentz avec le bâton de maréchal de France, que le Roi destinait à M. de Bouillé, 65.

Léopold de Saxe Cobourg (*prince*). Avait sollicité l'Empereur pour être son aide-de-camp, 253. Son mariage avec la princesse Charlotte de Galles. 254. L'Empereur disait que c'était le plus beau jeune homme qu'il eut vu aux Tuileries, 255.

Liverpool (*lord*). Selon Napoléon, ce qu'il y a de plus honnête parmi les ministres anglais du moment, 361.

Louis XVI. Opinion de Bertrand de Molleville, 62.

Louis Bonaparte (*ancien Roi de Hollande*). Paroles de Napoléon, 196.

Lucien Bonaparte. Eût été l'ornement de toute assemblée politique, 196.

Maison (*Général*). Paroles de l'Empereur, 33.

Mallet (*général*). Napoléon disait son échauffouré la caricature du retour de l'île d'Elbe, 189.

Maret (*duc de Bassano*). Ministre plein de cœur et de droiture, 379.

Marie Antoinette (*Reine de France*). Portrait par Mme Campan. - Détails, 63. La maison d'Autriche avait établi pour maxime de garder un silence profond sur Marie-Antoinette, 65.

Ministères. Opinion de l'Em-

pereur sur ses propres ministres lors de sa chute, 285. - Sur les ministres anglais du moment, 360. — Napoléon les disait autant de *Léproseries*. - On peut y aspirer vertueux, disait-il, on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté, 378. Il n'en exceptait peut-être que le sien et celui des Etats-Unis d'Amérique : le sien, parce que ses ministres n'étaient que ses secrétaires, et que lui seul demeurait responsable; celui des États-Unis, parce que les ministres n'y étaient que les agens de l'opinion toujours droite, toujours juste, 378.

Ministère anglais. Offre au Premier Consul de le faire roi de France, 262. C'est à lui seul que l'Europe doit tous les fléaux qui l'ont désolée, 263. Portraits des principaux membres du ministère actuel, etc., 360.

Molé (*Grand-juge*). Paroles de l'Empereur. - Appelé probablement à jouer un rôle dans les ministères futurs, 379.

Mollien (*ministre du Trésor*). Paroles de Napoléon, 379.

Monges (*comte de Peluse*). Redressement à son sujet. N'avait jamais paru aux Jacobins, 32.

Montalivet (*ministre de l'intérieur*). Paroles de Napoléon, 379.

Montesson (*Madame de*). Avait fait demander à Napoléon à prendre le titre de douairière d'Orléans. - Avait été mariée avec le consentement du Roi, 127.

Moreau (*Général*). Avait connu la trahison de Pichegru trois mois avant qu'elle ne fût découverte, et l'avait tenue secrète. - Avait trahi la patrie en se taisant. - En parlant aussi tard accablait un malheureux, 25. Sa conspiration. - Paroles de Napoléon, 419. Gouverné par sa femme, 423, Avait conféré avec Georges et Pichegru, 424. Sa dénégation absolue put seule le sauver. - Détails, etc. 425.

Murat. L'Empereur le dit un des héros de la campagne de Russie, 92.

Napoléon. MM. de Cobentzel et Gallo aux conférences de Campo-Formio, 11. La découverte de la trahison de Pichegru influe beaucoup sur le parti que prend le général de l'armée d'Italie, dans les affaires de fructidor, 24. — Rêve, 25. — La simplicité, son plus bel ornement, 28. — Ses reprises sur le prince Eugène, 29. — Fausseté de l'anecdote du ballon de l'école militaire, 29. — Paroles sur les nouveaux outrages du Gouverneur, 34. Ne voulait point que les captifs si-

gnassent les nouvelles déclarations. — Disait devoir s'attendre à tout; mais que son âme était de force à répondre à tout; « Ils me feront mourir « ici, c'est certain! » 36. Disait que son corps seul était au pouvoir des méchans, que l'âme règne partout; que du fond des cachots même, elle peut s'élancer jusqu'au ciel, 45. Se disait devenu sourd, 46. — Son grand principe était de prévenir toute réaction, d'ensevelir entièrement le passé. - N'est jamais revenu sur aucune opinion émise durant nos troubles. — S'était environné de votans. - N'approuvait pas leur doctrine; mais n'était pas leur juge, 49. — Lors des fêtes publiques, allait, déguisé, se mêler dans la foule. - Anecdotes, 53. parcourait souvent le matin seul et déguisé, la capitale. Se mêlait aux ouvriers - *Police du Cadi.* — Anecdotes du retour de Moscou et de l'île d'Elbe, 54. — Note envoyée au Gouverneur sur les déclarations demandées par lui, 59. — Disait des écrivains, que pour le combattre avec succès, il faudrait se présenter avec l'autorité des faits à soi. - « Si le grand Frédéric écrivait « contre moi, disait-il, il serait « temps alors de m'émouvoir; « mais quant à tous les autres, « quelqu'esprit qu'ils y mettent, « ils ne tireront jamais qu'à « poudre, et, quand ils vou- « dront être beaux, ils me « vanteront, 79. » - Accepte 4 mille louis d'un des captifs, 86. Disait que si l'on pouvait soupçonner en Europe qu'il eût des besoins, il serait bientôt riche sur son roc, en toute chose, 87. Avait voulu faire donner à Saint-Cloud une pièce grecque dans son intégrité, 89. — Sur la guerre de Russie, 90. Les peuples et les rois s'étaient alliés contre lui; les peuples et les rois le regretteront. — Eût voulu relever le trône de Pologne, 91. Parallèle des deux expéditions de Charles XII et de Napoléon, 109. Se plaignait d'avoir peut-être encore 30 ans à être enfermé dans sa triste enveloppe, 118. Mauvaise conduite de différentes personnes auprès de lui aux Tuileries, 119. Disait l'immoralité la disposition la plus funeste dans le souverain, et la morale publique le complément naturel des lois, 123. Son administration une ère mémorable du retour à la morale. — Les mœurs publiques en hausse s'amélioreront par tout le globe, 124. Sur le mot *Votre Majesté*, 131. - Souffre beaucoup d'une fluxion, 132. — Arrêté à Saint-Cloud pour un mémoire non payé, 133. Ne voulait point fla-

gouner les coteries. - S'il fût revenu victorieux de Moscou, tout le monde entier lui fût revenu, l'eût admiré, l'eût béni. - Le vulgaire eût pu renouveler pour lui la fable de Romulus, 133. — En entrant en Italie a changé les mœurs de la révolution, 135. A le premier salué la France du nom de *la grande nation*, 136. A 30 ans avait fait toutes ses conquêtes, gouvernait le monde; il ne lui manquait, disait-il, que le titre d'Empereur, 137. - Rupture du traité d'Amiens. - Représailles de Napoléon. - Fait arrêter tous les Anglais voyageant en France, 140. Ses intentions à l'égard des prisonniers, 147. — Ses grandes vues sur Anvers, 155. La cession de cette ville, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon. — C'était peu connaître les alliés, que de croire leur réconciliation sincère, 157. Ses ordres au duc de Vicence, 159. Disait que chaque jour le dépouillait de sa peau de tyran, de meurtrier, de féroce. — Expédition anglaise sur Anvers, 162. — Grands travaux maritimes exécutés sous Napoléon, 163. Fort Boyard, 164. Cherbourg, 170. Travaux exécutés pour la flotille, 171. Réparations et améliorations dans tous les ports de la côte, 171. Flessingue, 172. Terneuse, 173. Anvers, 174. Hollande, 177. Véser, Ems, Elbe, 178. Travaux maritimes en Italie, 180. Situation de l'Empire en 1811 et 1812, 181. Détails des dépenses en travaux publics sous le règne de Napoléon, 185. - Affaire de Mallet, 189. — Disait qu'il eût dû mourir à Moscou ou à Waterloo, 193. Paroles sur sa famille, 194. Sa bienveillance envers les prisonniers anglais détenus en France, 201. — La mort de Fox une des fatalités de sa carrière, 219. — Avait prononcé pour le commerce libre et rejeté les compagnies, 220. - Appelait la grande lutte de nos jours la guerre des *champs* contre les *comptoirs*, celle des *crénaux* contre les *métiers*, 221. — A cherché toujours l'homme de la marine, n'a jamais rien rencontré, 225. Enrôlement des enfans, 226. Sur la marine. - Aimait les marins. - Les a trouvés au besoin matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout, 227. — Son organisation impériale, le gouvernement le plus compact, la circulation la plus rapide et les efforts les plus nerveux qui aient jamais existé, 228. Préfets, etc., détails, 229. Son intention, avec le temps, était de rendre la plupart des hautes places à peu près gratuites, 233. Le dégoût des pla-

ces eût signalé notre véritable retour à la haute morale. - Quand on veut absolument des places, on se trouve déjà vendu d'avance, 234. Ses intentions sur les auditeurs au Conseil d'État, 235. — Un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier la Vendée, 241. — Ce qu'il avait donné à Joséphine, 248. Marchande de modes mise à Bicêtre, 249. Impertinence d'un autre, 249. — Disait que certains généraux ne savaient faire la guerre que sur les grandes routes et à la portée du canon, lorsque leur champ de bataille eût dû embrasser la totalité du pays, 251. — Une foule de princes allemands demandaient à être ses aides-de-camp. - Ils avaient envahi les Tuileries ; il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais. - Sous son règne, Paris la reine des nations, et les Français, le premier peuple de l'univers, 256. -La *démocratie* a des entrailles ; on l'émeut. L'*aristocratie* demeure toujours froide, ne pardonne jamais, 257. On pouvait soutenir et combattre la *république* et la *monarchie*. - *L'anarchie* l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs ; le *despotisme*, l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, 258. Ne saurait y avoir de despotisme absolu, 259. Pouvoir de l'unité et de la concentration, 260. - Traité d'Amiens, 261. « Si le cabinet anglais n'eût « point rallumé la guerre, « j'eusse enfanté des prodiges « au-dedans », disait Napoléon, 263. A chaque grande victoire proposait la paix. - N'a jamais été maître de ses mouvemens, de ses actes ; ne tordait pas les événemens à son système ; mais pliait son système à la contexture imprévue des événemens, 264. Sa grande pensée, l'agglomération des mêmes peuples géographiques. - Se sentait digne de la gloire de s'avancer dans la postérité avec un tel cortége, 265. — Ses revers lointains ont seuls empêché la soumission des Espagnols, 266. — Si le ciel l'eût fait naître prince allemand il eût gouverné les 30 millions d'Allemands réunis. - S'ils l'eussent élu et proclamé, ne l'auraient jamais abandonné, 272. Dans la guerre de Russie ce ne sont que de purs accidens qui ont sauvé cet empire, 274. — A son retour de l'île d'Elbe n'avait plus sa confiance première. - N'a pas eu alors un avantage qu'il ne fût suivi immédiatement d'un revers, 277. Dans la grande crise, les Bourbons occupaient sa pensée, 281. Fatalités qui amènent l'abdication

de Fontainebleau, 285. Ingratitude autour de lui. - Au retour de l'Ile d'Elbe n'en conserve aucun ressentiment, 287. Partis à prendre dans les désastres de 1814, 291. Son abdication, 296. Ne voulait pas ratifier le traité de Fontainebleau, 297. Regrettait, lors de sa position à Saint-Dizier et à Doulevant, de n'avoir pas suivi sa pensée, et d'être revenu sur Paris. — Aurait dû continuer vers le Rhin, 298. Mystérieux événemens de la nuit du 12 au 13 avril; a voulu se donner la mort, 302. Son voyage à l'Ile d'Elbe, 304. Les étrangers ne se doutaient pas de l'esprit de la France: Anecdote d'une vieille femme à Lyon; mécompte du général autrichien à ce sujet, 304. Il apprend, sur les lieux, la trahison du chef de l'armée de Lyon, 305. S'embarque sur une frégate anglaise, ne voulant pas qu'on pût dire qu'un Français l'eût déporté, 308. Traité de Fontainebleau, 309. Déclaration de Louis XVIII, 316. Lettre de lord Castlereagh, relative au traité de Fontainebleau, 319. — A possédé l'épée du grand Frédéric. - Les Espagnols lui ont rapporté celle de François premier. - Les Turcs et les Persans lui ont fait présent d'armes ayant appartenu à Gengis-Kan, Tamerlan, Scha-Nadir, etc., 326. - Avait voulu épouser une Française; c'eût été éminemment national, 327. - On espérait que le lion s'endormirait. - Avec l'air d'attaquer sans cesse, ne songeait qu'à se défendre, 327. — Disait les grandes actions de guerre n'être point l'œuvre du hasard; mais dériver toujours de la combinaison et du génie: Alexandre, César, Annibal, Gustave, 335. Ne pouvait exister une véritable armée sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat. - Détails, 342. Projet, à la paix générale, d'amener chaque puissance à une réduction des armées permanentes, 344. Sur la nourriture du soldat, 345. Conscription, 346. Autres améliorations projetées. Procès, 347. Curés, 349. En 14 ans et 5 mois 61 mille 139 délibérations au Conseil d'État, 353. - Comparait mad. de Staël tout-à-la-fois à Armide et à Clarisse. - Est comparé par mad. de Staël tout-à-la-fois à Scipion et à Tancrède, 359. — En trois jours a vu trois fois les destins de la France, ceux du monde échapper à ses combinaisons, 376. - Paroles honorables sur ses ministres, ses conseillers d'Etat, 379. - Disait avoir élevé un de ses généraux comme eût pu le faire un père;

détails touchans, 380. Anecdote, chez le père de ce général, trait digne de Molière, 382. Mœurs de la capitale. - Dépravation. - Avait essayé de réprimer quelques-unes de ces ordures, 383. Avait interdit le jeu masqué, 384. - Conspiration d'un M. de la Rochefoucault, 385. - Adoré de tout ce qui le servait, dans son petit intérieur, 390. Son ascendant moral sur les esprits. - Anecdote, 391. A son retour de l'Ile d'Elbe, sa bienveillance, 394. Modération, équité. - Anecdotes, 395. Préfet qui ne veut point donner du Monseigneur au ministre. - Anecdote, 397. Capitulation de Vincennes, 398. La plus belle lettre militaire, 399. A donné 60 batailles ; César n'en avait donné que 50, 400. Divers dires, 400. Égalité des droits un des grands traits de son caractère, 401. Le mérite était un à ses yeux, 402. Allocutions militaires, 404. Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête. — Nos facultés physiques aiguisées par nos périls ou nos besoins. — Éducation de la peau, 406. Disait qu'il fallait savoir soigner son âme malade comme son bras ou sa jambe, 409. Son grand but, en créant une noblesse, compris de personne, 409. Les véritables vérités bien difficiles à obtenir pour l'histoire. - Pourquoi n'a pas voulu faire des mémoires privés. - Ne pouvait, disait-il, écrire des confessions à la Jean-Jacques. - Les divers motifs qu'on prêtera faussement à la plupart de ses actes. - Détails curieux. - Les intrigans de mauvaise foi et même ses ministres honnêtes gens donneront de fausses lumières. - Pourquoi ? Tous se donneront pour être très-sûrs ; heureusement qu'ils seront plusieurs, et qu'ils différeront indubitablement, 411. Conspiration de Georges, Moreau, etc., 418. Fait grâce à grand nombre des conspirateurs, citations, 425. - Affaire du duc d'Enghein. - Détails curieux et nombreux, etc. 425.

Ney (*Maréchal*). Paroles de l'Empereur, 92, 407.

Paul Ier (*Empereur de Russie*). Moyens employés par le Premier Consul, pour gagner le cœur et la politique de ce prince. - Ses lettres au Premier Consul, 260.

Pauline (*princesse*). L'Empereur la disait la plus belle femme de son temps, et qu'elle a été et demeurera la meilleure créature vivante, 196.

Pichegru (*général*). Sacrifie ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi, 24. Sa trahison était connue de Moreau,

trois mois avant, 25. Sa conspiration, 417. Se donne la mort dans sa prison, parce qu'il désespéra de la clémence du Premier Consul, ou la dédaigna, 419.

Pitt. Son bill sur la compagnie des Indes, 215. A tenu dans ses mains le sort des peuples. - En a mal usé. - S'inscrira dans l'histoire, à la manière d'Érostrate, parmi des flammes, des regrets et des larmes, 217. Ne sera plus un jour que le génie du mal, 218.

Poniatowski (*prince*). L'Empereur le disait un des héros de la guerre de Russie, 92. — Le vrai roi de Pologne; qu'il en réunissait tous les titres, et en avait tous les talens, 388.

Prisonniers. Sort déplorable des Français en Angleterre. - Napoléon offre souvent leur échange, repoussé par les Anglais, 240. L'Empereur voulait amener en Europe un changement dans le droit et la coutume publique, à l'égard des prisonniers, 147. Anecdotes sur les prisonniers anglais en France, 211.

Racine. Napoléon condamnait la fadeur, l'amour et le ton doucereux qu'il avait répandus dans ses chefs-d'œuvre : mais c'étaient le vice et les mœurs du temps, 359. Le plan de campagne de Mithridate, beau comme récit; mais dépourvu de sens comme conception, 360.

Récamier (*Madame*). A le rare privilége de voir sa bonne réputation traverser sans injure nos temps difficile. - Prince de Prusse touché d'une vive passion pour elle. - Il veut l'épouser. - Refuse cette élévation. - Tableau de Corine de Gérard, fait pour elle, 357.

Regnaud de St.-J.... d'A..... (*Mme*). Paroles de Napoléon, 246.

Révolution. La nôtre est la cause de la régénération de nos mœurs, 123.

Russie. Napoléon disait que la guerre de Russie avait été celle du bon sens et des vrais intérêts, du repos et de la sécurité de tous, 90. Instructions relatives à la campagne de Russie, 93. — Quelques paroles de Napoléon sur les fautes qu'on lui reproche dans l'expédition de Russie, 106. Situation politique. - Facilité qu'elle aurait à faire une entreprise sur l'Inde et la Chine. — Situation admirable contre le reste de l'Europe : assise sous le Pôle, adossée à des glaces éternelles. - N'était attaquable qu'un quart de l'année; n'offrait aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engour-

die, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi. — L'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en l'étouffant dans ses bras. — Qu'il se trouve un Czar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui, 207.

Sidmouth (*lord*). Paroles de l'Empereur, 361.

Sénèque. Le chœur de sa tragédie de Médée prédit distinctement la découverte de l'Amérique, 245.

Siéyes. Anecdotes, 48. Napoléon le dit probe, honnête, et surtout fort habile. — Son opinion sur la durée probable de l'autorité consulaire, 51.

Stael (*Mme de*). Sa demeure de Coppet devenue un véritable arsenal contre Napoléon; s'y occupait à lui susciter des ennemis, et le combattait elle-même; c'était tout à la fois Armide et Clorinde, 78. Désavouait certaines grosses injures qu'on lui avait prêtées contre Napoléon. - Au temps de son enthousiasme, l'avait comparé tout à la fois à Scipion et à Tancrède, 358.

Stassart (*le baron*). Est chargé, par Napoléon, d'aller au congrès à Vienne, négocier la paix, 278.

Suffren (*le bailli de*). Son portrait. — Anecdote. — Son expédition dans l'Inde. — S'il eût vécu jusqu'à nos jours, l'Empereur en eût fait notre Nelson, 223.

Tragédies d'Eschile et de Sophocle. L'Empereur avait voulu les faire jouer dans leur intégrité à Saint-Cloud. - Dans quelle intention, 244.

Turenne. Ne s'était formé au talent de la guerre qu'avec peine, et à force d'instruction, 340.

Voltaire. La scène de la reconnaissance dans son OEdipe, la plus belle peut-être de notre théâtre, 243.

W..... (*lord*). Opinion de Napoléon, paroles, détails, etc., etc. 374. - Madame de Staël disait de lui, que hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. - Les salons de Paris avaient porté le même jugement, et le plénipotentiaire français, au congrès de Vienne, l'y confirma, 377.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU SEPTIÈME VOLUME.

OCT 8 1935